



National Library of Canada
Collections Development Branch

Canadian Theses on
Microfiche Service

Bibliothèque nationale du Canada
Direction du développement des collections

Service des thèses canadiennes
sur microfiche

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us a poor photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

**THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED**

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de mauvaise qualité.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

**LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE**

PIEGE POUR UN RAT

par Normand Rousseau

Thèse présentée à la faculté
des Lettres de l'Université
d'Ottawa en vue de l'obtention
de la Maîtrise ès Lettres.

Ottawa, Canada, 1978

© N. Rousseau, Ottawa, Canada, 1979

RECONNAISSANCE

Cette thèse a été préparée sous la direction du professeur Jean-Luc Mercié de la faculté des Lettres à l'Université d'Ottawa. Nous tenons à le remercier pour l'aide qu'il nous a apportée dans ce travail.

Nos remerciements vont également à Pauline Chabot-Rousseau et Réal Savoie, premiers lecteurs et aussi correcteurs de cette thèse.

CURRICULUM STUDIORUM

Monsieur Normand Rousseau est né le 7 juillet 1939 à Plessisville, province de Québec. Il a obtenu son Brevet A d'enseignement et son baccalauréat en pédagogie au Scolasticat-Ecole Normale des F.E.C. de Laval-des-Rapides en juin 1961. Il a obtenu son baccalauréat ès Arts à l'Université de Sherbrooke en octobre 1964. De plus, il détient une Maîtrise ès Arts en sciences religieuses de l'Université d'Ottawa, 1965, et un baccalauréat spécialisé en littérature et linguistique de l'Université de Montréal, 1975.

Il a enseigné au collège Mont-Saint-Louis, Montréal de 1961 à 1964, au Mont-de-la Salle de 1965 à 1968, au lycée Cherrarda, Fès, Maroc, de 1969 à 1973, au campus Pont-Viau, Laval, de 1974 à 1975 et au Bureau des Langues, Hull, de 1976 à 1978.

Il a publié trois romans: Les Pantins, Pensée Universelle, Paris, 1973, 243 pp; La Tourbière, La Presse, Montréal, 1975, 175 pp; A l'ombre des tableaux noirs, Cercle du Livre de France, Montréal, 1977, 254 pp. Il a publié également la biographie de Réal Caouette, éditions Héritage, St-Lambert, 1976, 196 pp. Enfin, il a publié trois nouvelles dans les Ecrits du Canada-français, 1975, no 40, La Presse: L'examen médical, Ma femme, un laideron, Le miroir.

TABLE DES MATIERES

Première partie

Analyse de la thèse par l'auteur.

Deuxième partie

Piège pour un rat, roman.

ANALYSE DE LA THESE

Structure générale du roman

En écrivant ce roman, l'auteur s'est lancé une sorte de défi. Il s'agissait de passer du réalisme le plus strict au fantastique le plus invraisemblable. En effet, l'intrigue principale du roman est la lutte entre le rat et l'homme, lutte qui s'amorce dès la première séquence par les grattements du rat et se termine lorsque le rat tue l'homme en lui dévorant le coeur et la cervelle.

Le défi consistait aussi à suivre des règles très rigides. Par exemple, un personnage unique ou presque: Orval Bélanger, professeur de paléontologie à l'université de Montréal. Unité de lieu aussi: une maison prise dans la tempête. Unité de temps en quelque sorte puisque le roman se déroule surtout dans un temps psychologique et même onirique et non pas seulement dans un temps chronologique. Unité d'action enfin: le combat entre l'homme et la bête occupe l'avant-scène du début à la fin, même dans les séquences où le rat est absent. On pourrait ajouter également une certaine limitation de l'action puisque le personnage principal est emprisonné dans sa maison par la tempête qui fait rage.

Mais une autre intrigue se déroule à la fois dans le présent et le passé et se confond en quelque sorte avec l'intrigue principale. Par un procédé constant de retours en arrière, la vie d'Orval Bélanger nous est racontée dans un ordre plus ou moins fidèle à la chronologie.

Le roman épouse surtout une structure cyclique dans sa construction générale et aussi dans chacune des séquences. Il commence au printemps et se termine avec le retour du printemps. De plus, tout au long de l'intrigue, le personnage principal tourne en rond dans sa maison, allant de la cuisine au salon, de la salle de bain à sa chambre, du sous-sol à l'entre-toit pour revenir à son éternel fauteuil devant le foyer. Il tourne en rond également dans ses souvenirs, dans ses pensées et dans ses déductions à propos de la présence du rat dans sa maison.

Dans la plupart des séquences, l'action aussi tourne en rond. La voisine arrive et repart. Par la fenêtre du salon, nous passons continuellement de l'action qui se passe à l'intérieur de la maison à la tempête qui fait rage. Nous tournons en rond également en passant d'un passé-présent (la lutte entre le rat et l'homme qui nous est racontée au passé par un narrateur) à un passé-passé (la vie d'Orval qui nous est narrée par des retours en arrière) et enfin à un futur hypothétique lorsque Orval imagine ce que pourrait faire le rat et comment pourrait survenir la fin du monde et de l'homme. La structure de certaines séquences est également cyclique. Dans la première séquence par exemple, le narrateur hésite continuellement dans sa narration: il va de l'hiver au printemps, de la tempête à Orval, de Thérèse aux voisins; puis il revient nous parler du printemps et des oiseaux et à nouveau de l'hiver. Dans plusieurs autres séquences, nous pas-

7
sons sans cesse de l'action qui se déroule à l'intérieur à la tempête puis nous revenons à l'action pour retourner à la tempête.

Cette construction cyclique risque de créer chez le lecteur la monotonie et l'ennui comme elle peut aussi fasciner et obséder. C'est justement en quoi consiste le défi à relever dans ce roman: réussir à retenir l'attention du lecteur tout en se donnant un cadre très rigide et très restreint. Mais il faut dire que cette structure cyclique s'est imposée d'elle-même à mesure que le roman se développait et elle a semblé épouser naturellement la forme et le contenu du roman.

La phrase elle-même tourne en rond. D'abord, elle est élémentaire la plupart du temps: sujet-verbe-complément. Elle veut produire une sorte de ronronnement, comme le vent dans le toit, comme la rumeur de la tempête, comme les pensées d'Orval. De temps à autre, la phrase s'élève un peu, tourne sur elle-même, esquisse un léger tourbillon en multipliant les verbes d'action comme une rafale de vent puis elle retombe pour continuer à effleurer le sol, sous sa forme élémentaire. La phrase est rarement articulée et, quand elle l'est, c'est pour exprimer une sorte de sursaut intellectuel.

Ici encore le procédé comporte un risque. Le roman par son action, par son style et par sa structure peut agacer, ennuyer. Mais il s'agit de traduire l'angoisse du cauchemar. Tout au long du roman, nous sommes dans la tête d'un fou en quelque sorte. Tout ne peut être logique et parfaitement articulé.

Evidemment, l'auteur aurait pu opter pour une autre solution. D'ailleurs, au début, son ambition était d'écrire un roman dans un style sans relief, dépouillé, plat, sans image, à la Kafka, afin de traduire cette angoisse qui ronge le personnage principal. Mais à mesure que le roman se développait, la tempête s'imposait et la phrase se mettait à s'élever, à tourbillonner, à créer elle-même ses propres images. Le délire d'Orval surtout ne pouvait plus être écrit d'une façon froide et impersonnelle. Les images devaient se précipiter en folie comme une rafale de vent. Il fallait donc exprimer l'angoisse par d'autres moyens: la phrase élémentaire par exemple et d'autres procédés qui sont expliqués plus loin.

L'auteur a pensé également bâtir certaines phrases dans un style hachuré, entrecoupé, morcelé pour créer cette angoisse. Mais il a écarté cette solution. Ce genre de phrase aurait bien traduit l'expression orale du délire mais non son déroulement intérieur. Pour Orval, tout ce qu'il imagine est réel, logique, tout s'enchaîne solidement et s'exprime clairement. Grâce au jeu du narrateur(expliqué plus loin), nous vivons à la fois à l'extérieur et à l'intérieur du cauchemar d'Orval. Mais nous ne sommes pas dans la tête d'un idiot comme dans Le bruit et la fureur de W. Faulkner et nous n'avons pas affaire à un enfant comme dans La vie devant soi d'Emile Ajar. Il ne faut donc pas désarticuler la phrase, ni y glisser des fautes de construction. Orval est un savant devenu fou, possédé par son délire, mais son désarroi doit s'expri-

mer clairement. La phrase élémentaire, quelques ellipses, certains points de suspension et plusieurs trous de mémoire sont suffisants pour indiquer l'état psychique d'Orval.

Analysons par exemple certains trous de mémoire. Orval se trompe souvent dans ses souvenirs. S'est-il marié en février, en avril ou en juillet? A-t-il connu sa femme avant d'enseigner à l'université ou était-elle une de ses étudiantes? Par ailleurs, les nombreuses confusions qu'il fait entre le rat et Thérèse, entre Thérèse et Bibiane et entre Thérèse et Griselle nous font douter de sa santé mentale. On pourrait multiplier ces indices qui veulent guider le lecteur vers une interprétation psychanalytique de l'intrigue plutôt qu'une interprétation de science-fiction ou de simple suspense.

On peut discerner la folie d'Orval également par son acharnement à vouloir tuer le rat de ses propres mains après l'avoir capturé vivant.

La langue.

Dans les paragraphes précédents, il a été question du style et de la phrase à propos de la structure cyclique du roman. Il reste à parler du niveau de la langue employé dans cet ouvrage.

En somme, il n'y a pas de problème de niveaux de langue dans ce roman. Le narrateur n'a pas besoin d'employer une langue populaire puisqu'il est à la fois l'auteur et le

personnage principal. Celui-ci est un professeur d'université qui parle et pense dans une langue correcte, moyenne. Le parler populaire ou le joual n'ont donc pas leur place ici. Je n'ai pas cru nécessaire non plus d'utiliser des niveaux de langue différents pour les personnages secondaires. Ce sont tous de petits bourgeois de banlieue qui n'ont pas besoin d'exprimer une aliénation sociale ou autre. Le roman a peu de dimensions sociales. Au-delà du contexte psychologique et social, le roman est centré davantage sur une dimension philosophique.

La langue peut poser un problème à un autre plan. Le style du roman doit varier selon l'action qui est tantôt très réaliste, surtout dans les séquences 1 à 20, ou très délirante, surtout dans les séquences 20 à 43.

Etant donné que le personnage principal est un professeur d'université en paléontologie, l'auteur aurait pu opter pour l'emploi sporadique d'une langue savante ou du moins d'un certain vocabulaire scientifique. L'action en aurait été alourdie. L'intérêt du livre réside dans la lutte entre un homme intelligent qui devient de plus en plus bête et une bête qui devient de plus en plus intelligente. La science universitaire d'Orval pèse peu dans cette lutte. Donc pas de mots rares ou savants. Les quelques allusions à la science d'Orval et à son enseignement suffisent à rappeler au lecteur à qui il a affaire.

Les séquences.

Le roman est divisé en séquences plutôt qu'en chapitres. Cette technique empruntée au cinéma permet de jouer avec l'action en produisant différents effets.

L'effet de surprise par exemple à la S. 12 lorsque Orval découvre que le rat a rongé tous les fils de la boîte électrique. La séquence se termine abruptement. L'espace blanc entre les deux séquences permet de laisser écouler le temps de surprise, d'étonnement, sans être obligé de l'exprimer par des mots. Mêmes effets de surprise aux séquences 14 et 25.

L'effet d'écoulement du temps aux séquences 2, 3, 7. Lorsque Orval s'endort ou somnole, certaines séquences prennent fin. A la séquence suivante, il se réveille. L'espace blanc exprime l'écoulement du temps. L'effet est semblable à la S. 41 lorsque Orval s'évanouit.

L'effet de passage du cauchemar à la réalité. Par exemple à la S. 38 où Orval en cauchemar est sur le point de tomber dans le trou où il voit Bibiane ensevelie. A la séquence suivante, il se réveille avec l'impression de tomber encore.

La division en séquences courtes permet aussi de morceler le texte, de le découper en ménageant à chacune des séquences un élément nouveau d'action, de fantastique ou de retour dans le passé. Les séquences peuvent en outre briser l'effet de monotonie qui peut se dégager vers le milieu du livre.

Le problème du narrateur est plutôt complexe. Il était d'abord impossible d'opter pour un JE narrateur parce que cette solution aurait limité l'auteur à la perception intérieure du personnage sans aucune distanciation. Comme le personnage principal devient de plus en plus dément et délirant, il aurait été difficile d'imaginer que celui-ci exprime ses propres actions, ses sentiments et sa folie jusqu'à la fin. Il aurait été impossible aussi de décrire la fin du roman puisque le narrateur meurt sans écrire ou sans raconter sa lutte avec le rat.

Il fallait donc opter pour un IL narrateur. Mais un narrateur complètement extérieur au personnage, simple observateur, risquait de laisser échapper toute une partie de l'action, comme le délire d'Orval, ses pensées, ses sentiments et ses visions. Par contre, opter pour un narrateur-dieu qui voit tout et sait tout et explique tout, pouvait à l'occasion empêcher une certaine distanciation entre le narrateur et le protagoniste. Il fallait absolument laisser planer le doute et l'incertitude sur l'interprétation de certains faits et de certaines actions.

L'auteur a donc imaginé un narrateur qui serait les trois à la fois, c'est-à-dire observateur, dieu et Je.

Le narrateur se comporte comme un simple observateur lorsqu'il décrit les différentes actions d'Orval et des autres personnages, lorsqu'il décrit la tempête d'une façon

réaliste. Mais le plus souvent, il joue au narrateur-dieu en plongeant dans l'âme et l'esprit d'Orval, en nous livrant ses pensées, ses interrogations, ses cauchemars, ses réflexions, ses retours dans le passé, son délire surtout. Enfin, le narrateur devient Orval, s'identifie à lui lorsqu'il ne rétablit pas la vérité sur certains faits ou interprétations. Il se contente de nous donner le point de vue d'Orval sans correction.

Ainsi le lecteur ne saura jamais si les voisins portant flambeaux sont une réalité ou une vision, si le cadavre de la chambre froide est celui de Thérèse ou de Griselle, si l'amour de Bibiane est une invention d'Orval. Et même à la toute fin du roman, le lecteur peut se demander si Orval n'est pas un simple dément qui rêve ou a rêvé toute cette histoire dans sa cellule d'hôpital ou bien s'il a réellement vécu l'histoire qu'on vient de raconter. Le narrateur dans ces passages épouse entièrement la vision d'Orval sans rétablir la vérité.

Cette façon de traiter le problème du narrateur devrait forcer le lecteur à réfléchir sur l'action qui se déroule devant ses yeux, à la remettre continuellement en question, à établir donc une certaine distanciation avec le personnage. Cette distanciation est beaucoup plus difficile lorsque le narrateur est un JE car le lecteur est complètement à la merci du point de vue de ce JE. Par contre, un IL enlève au roman son clair-obscur en faisant la lumière sur certaines parties de l'intrigue.

Le decrescendo du réalisme.

Dès la première séquence, il s'agit d'une tempête de neige réelle comme il peut s'en produire au Québec, certaines années au mois d'avril. Mais à mesure que le roman avance, cette tempête devient métaphorique, mythique et même apocalyptique, une sorte de fin du monde. Finalement, la tempête devient psychologique, mentale lorsqu'elle symbolise la folie et le délire d'Orval.

Les voisins sont d'abord des êtres réels qui regardent tomber la neige, sourient ou s'inquiètent. Ils dégagent leur entrée de garage, passent leur souffleuse. Puis, peu à peu, ils disparaissent pour se terrer dans leur maison. Au beau milieu du roman, ils réapparaissent, fantômes inquiétants, spectres vengeurs, flambeau à la main. Dans l'esprit d'Orval, ces voisins prennent des dimensions fantastiques: ils sont jaloux, ils surveillent sa déchéance et sa chute finale. Quelques séquences plus loin, ils reviennent et, cette fois, ils sont accompagnés de bêtes rampantes. Eux-mêmes sont devenus des bêtes mythologiques ayant des corps humains et des têtes d'animaux.

Au début, le rat est un vrai rat qui gratte, ronge mais rapidement, il se révèle de plus en plus intelligent pour devenir finalement l'ennemi de l'homme, le mythe de la disparition de l'humanité, la conscience d'Orval.

Thérèse est une femme réelle, secrétaire en informatique, un peu surmenée par son travail. Mais elle devient

peu à peu, une bête, une possédée qui bave, qui hurle, qui expulse un foetus, une mante religieuse qui dévore son mari, un désert, une terre inconnue et finalement le rat lui-même.

Bibiane est d'abord une simple fillette ordinaire mais elle se métamorphose rapidement en une incarnation de la femme idéale, de l'amour, oasis dans le désert d'Orval, victime finalement des êtres ordinaires. Elle est à la fois la vie et la mort, l'amour et l'impossibilité de l'amour.

Le traitement du fantastique:

Parallèlement au decrescendo du réalisme, nous assistons à la montée graduelle du fantastique. Dès les premières séquences, le fantastique s'installe avec discrétion. D'abord, cette tempête à la fin d'avril est inattendue et inhabituelle. Ensuite, le départ surprenant de Thérèse alors que Orval vient d'affirmer qu'ils forment tous les deux un couple solide. Enfin, les premiers grattements du rat amorcent lentement le thème principal du fantastique: la lutte entre la bête et l'homme.

Dans les séquences suivantes, les traces du passage du rat poursuivent le thème du fantastique: biscuit rongé, sac déchiré, jeu des ombres, visions des trous, la patte et la queue du rat prises dans les pièges. Mais tout peut encore s'expliquer. A la S.4, le soleil qui se montre en pleine tempête jette des lueurs troubles sur l'état mental d'Orval. Autre élément magique: Orval imagine que sa

femme a été hypnotisée par son amant ou qu'elle a été ensorcelée par une sorte de charme. Enfin, la corde de la souffleuse qui a été sectionnée par le rat donne une dimension inquiétante à cette bête. Mais tout peut encore s'expliquer rationnellement comme tente de le faire Orval qui veut garder son équilibre mental et ne pas céder à son imagination.

A partir de la S.6, le lecteur peut avoir l'impression de lire un roman de science-fiction: les pièges disparaissent, le rat les fait sauter, les trous dans les murs se multiplient. Mais le fantastique ne réside pas seulement dans ces faits, il s'installe peu à peu dans l'imagination d'Orval qui, sans voir son adversaire, est bien forcé de se le représenter: rat à hormones? petit ou grand? *rattus norvegicus*? *rattus rattus*? Orval en outre imagine que Thérèse lui a jeté un mauvais sort ce qui est pour un professeur de paléontologie une première concession de la raison aux forces obscures et para-normales.

A la S.9 l'imagination d'Orval et ses cauchemars augmentent l'élément fantastique. Il voit un homme-rat, une femme-rat; et finalement, c'est Thérèse, sa propre femme, qui a une tête de rat.

Cependant, à la S. 12 les faits nous ramènent à une certaine réalité: le rat a coupé les fils de la boîte d'électricité puis le fil du téléphone. Cette réalité brutale est encore plus fantastique que les fantasmes d'Orval. Ce point tournant le plonge dans une autre lutte, celle con-

tre le froid, l'obscurité et l'isolement total.

17

A partir de la S. 13 Orval bascule dans le fantastique. Treize, chiffre fatidique qui symbolise la retraite progressive de la raison devant le fantastique. Orval voit en imagination les trous se multiplier dans les murs. Deux séquences plus loin, il imagine son adversaire énorme, fabuleux, prêt à dévorer la maison tout entière. Malgré ses velléités de résistance, Orval court déjà vers sa perte.

Dans les séquences suivantes au cours desquelles Orval démolit ses meubles et les murs pour se faire du feu, cette destruction extérieure n'est que le reflet d'une autodestruction mentale et psychique moins spectaculaire mais plus profonde et plus définitive.

A la S. 21 Orval se voit déjà comme une bête ce qui annonce la métamorphose finale. A la S. 25 il se sent habité par le rat, rongé par lui. Si ce thème de la métamorphose revient dans d'autres séquences, il atteint un sommet à la S. 41 où Orval se sent devenir bête non seulement mentalement mais aussi physiquement. Cette fois, ce n'est plus une simple métaphore mais une impression réelle, quoique diffuse. Il se surprend à mordre ses livres comme le rat les a rongés auparavant. Cette rencontre de l'homme et du rat dans la même action permet d'amorcer le thème de l'identification.

Le fantastique atteint son comble à la dernière séquence: Orval veut crier au secours mais il perd la parole

et en est réduit à des cris. Il voit le poil pousser sur son corps, ses ongles devenir des griffes et ses dents allonger lentement. La métamorphose est complète lorsqu'il ressent le besoin de manger de la chair humaine et qu'il songe à se tailler un morceau dans le cadavre de la chambre froide. C'est au moment où il devient réellement bête que le rat apparaît. Les deux adversaires sont sur le même pied et ils peuvent s'affronter.

Mais à mesure que le rat le dévore, Orval se sent redevenir humain. Il a conscience de sa mort. Il ne meurt pas comme une bête. Cependant, le lecteur reste dans l'incertitude. Orval est-il en train de mourir réellement et d'entrevoir l'après-mort ou bien est-il en train de sortir d'un long cauchemar qui dure depuis le début du livre? Orval est-il en train de revenir à la réalité de sa cellule d'aliéné ou tout simplement à la raison, cette nouvelle vie, cette nouvelle réalité?

La dernière phrase, "Le printemps est encore possible", poursuit cette équivoque sur plusieurs plans. Si cette histoire est réelle, la tempête est donc terminée et c'est le printemps qui est encore possible avec ses promesses d'été. Par contre, si cette histoire est entièrement rêvée, imaginée, le printemps symbolise le retour à la réalité, voire le retour à la raison.

Les contacts physiques entre le rat et Orval sont un autre élément fantastique, sorte de métaphore des contacts avec la réalité. Son esprit est blessé comme son corps.

Le premier contact physique survient à la S. 13, séquence charnière comme nous l'avons déjà souligné: le rat passe entre les jambes d'Orval. A la S. 25, le rat lui crève un oeil, métaphore également: la cécité d'Orval est égale à son aveuglement. A la S. 40, le rat mord Orval au cou. Ici c'est presque de l'ironie de la part du rat envers celui qui a tellement souhaité l'étrangler. Enfin à la S 43, le rat dévore le coeur et la cervelle de son ennemi.

On pourrait encore étudier la tempête comme élément de fantastique. En plus d'être un piège, élément d'encerclement et d'isolement, la tempête subit plusieurs métamorphoses. Comme Orval, elle devient bête, elle grogne, se conduit comme un véritable personnage du roman. C'est une sorte de toile de fond sur laquelle se déroule une intrigue encore plus fantastique.

Le traitement du temps.

La façon de traiter le temps doit épouser la ligne générale du roman, c'est-à-dire le passage du réalisme au fantastique. Dans la première séquence, le temps est indiqué avec précision: nous sommes à la fin d'avril, plus précisément le 26 avril. Le narrateur précise à chaque fois le moment de la journée et le passage d'une journée à l'autre.

Mais dès la deuxième séquence, le temps ralentit, se coagule. Déjà le procédé des retours en arrière, quoique assez courts et plutôt furtifs, manipule le temps psychologique avec le temps chronologique, les emmêlant l'un à l'autre.

A la S. 9, le temps s'arrête. L'horloge électrique ne fonctionne plus à cause de l'électricité coupée. La montre d'Orval se conduit comme une folle annonçant ainsi la propre folie d'Orval. La date du calendrier n'est plus précise. A partir de la S. 20, les retours en arrière sont de plus en plus nombreux et importants.

A la S. 40, Orval perd conscience du temps. Il ne sait plus depuis combien de jours dure cette tempête, depuis combien de jours Thérèse est partie. Il distingue à peine le jour de la nuit, le matin du soir. Et à la dernière séquence, le temps bascule dans l'éternité avec la mort présumée du protagoniste.

Mais les dernières phrases qui peuvent suggérer au lecteur que toute cette histoire s'est déroulée dans la tête d'un fou donne au temps du roman une nouvelle dimension, celle du temps onirique. Peut-être que toute cette histoire s'est déroulée en quelques minutes dans l'esprit d'Orval.

Les retours en arrière.

L'étude du temps nous amène à l'analyse des nombreux retours en arrière. Un des problèmes qui se posent dans ce genre d'ouvrage est le suivant: faut-il faire un roman d'action pure, avec des péripéties nouvelles à chaque séquence, tenant ainsi le lecteur en haleine dans une sorte de suspense ou bien faut-il créer une certaine profondeur en donnant de l'épaisseur au personnage principal. La première solution est celle qu'a retenue Hemingway dans Le Vieil

Homme et la Mer. Mais l'auteur a opté pour la deuxième solution même si le défi est plus difficile à relever.

D'abord, il fallait se demander quel serait cet homme qui lutterait contre un rat dans une maison isolée par une tempête de neige. Un écrivain peut-être? Cette solution aurait eu l'avantage d'introduire le roman dans le roman. Un écrivain aurait tenu une sorte de journal dans lequel il aurait raconté sa lutte avec le rat. A la fin de la tempête, un témoin aurait raconté comment on aurait trouvé le cadavre et le journal. Le roman que nous lirions s'écriterait sous nos yeux et quand on le trouverait à la fin, ce serait le moment de le refermer.

Mais ce procédé ayant été fréquemment employé n'apportait rien de nouveau ou d'original à ce roman. J'ai pensé faire de mon personnage un professeur de paléontologie déjà obsédé depuis nombre d'années par l'étude des temps préhistoriques et par l'évolution de l'espèce humaine à travers l'histoire. Cette solution a l'avantage de rendre plus vraisemblable le délire d'Orval à propos de la disparition de l'homme que nous étudierons plus loin.

Donc, avant même le début de la lutte contre le rat, Orval est préoccupé par le problème philosophique de l'existence humaine et par l'hypothèse d'une autre espèce qui remplacerait l'humanité. Dans ses cours à l'université, Orval a déjà joué au prophète de malheur, prophète de la disparition de l'humanité et du retour des grands rongeurs.

C'est d'ailleurs peut-être cette obsession qui l'a rendu fou et qui le fait délirer dans ce cauchemar presque vécu.

L'auteur n'a pas voulu truffer le roman de réflexions et de considérations pseudo-scientifiques qui auraient pu ennuyer ou même faire fuir le lecteur moyen et qui aurait surtout alourdi le livre bien inutilement. Au contraire, c'est plutôt la dimension philosophique qui intéresse dans cette histoire.

Bref, pour donner de l'épaisseur au protagoniste, il fallait plonger le lecteur dans le passé de celui-ci en nouant des liens avec l'histoire qu'on nous raconte. Ici se pose le problème de l'emploi des temps. L'auteur a pensé écrire ce roman tout au présent, mais après quelques pages, il a trouvé que le présent exprimait assez mal l'action du roman. Il fallait absolument que cette histoire soit racontée au passé pour lui donner une certaine profondeur. Comment par exemple écrire la première phrase du roman au présent? Le passé au contraire transpose l'action.

Donc, l'histoire nous est racontée au passé et le passé d'Orval nous est raconté également au passé. L'auteur a écarté presque entièrement l'usage du plus-que-parfait qui aurait alourdi sans toutefois rendre le passé d'Orval présent. Cet imparfait presque omniprésent dans le roman traduit à la fois un passé et un plus-que-passé. Comme au cinéma, la re-création instantanée du passé se fait dans le présent, l'imparfait romanesque nous rend le passé présent. Les retours ne sont pas de véritables retours en arrière mais une reconsti-

tution présente du passé.

En somme, le procédé des retours en arrière se présente de la façon suivante: dès la première séquence, de petits retours rapides nous font entrevoir le printemps, le mariage d'Orval, le départ de Thérèse. A la S.2, nouveau retour sur les circonstances du départ de Thérèse enceinte. A la S.8 survient le premier retour important qui nous résume l'enfance, l'adolescence, les études et les débuts comme professeur à l'université. A la S.12, autre retour sur le départ de Thérèse et analyse des causes de ce départ. Dès la S.13, la photo du mariage permet de mesurer le temps qui a passé, d'introduire le personnage de Bibiane et d'établir immédiatement la confusion qui existe entre Thérèse et Bibiane dans l'esprit d'Orval.

A la S.17, un retour en arrière ne plonge pas dans le passé d'Orval mais nous apprend ce qui s'est passé entre les deux séquences. Ce procédé permet de produire un effet de surprise dès le début de la séquence où l'on voit madame Gagnon ligotée à une chaise sans savoir comment cela s'est produit.

C'est à partir de la S.20 que les retours en arrière se multiplient. Dans les vingt premières séquences, il était indispensable de décrire la lutte entre Orval et le rat. Après cette séquence, la lutte ne ralentit pas mais le temps s'étire et l'état d'extrême épuisement d'Orval justifie le recours à de nombreux retours en arrière avant le sprint final.

Donc à la S.20 un retour nous plonge dans les dimanches d'Orval lorsqu'il était enfant et, par une sorte de superposition, on voit Bibiane fillette, puis son mariage avec Lambert ce qui complète l'action esquissée à la S.13. Car si l'action générale du roman est plutôt chronologique et linéaire, les retours en arrière ne respectent pas nécessairement la chronologie. Mais ils doivent respecter la pensée naturelle du personnage qui plonge au hasard dans son passé.

A la S.21, le retour en arrière nous fait assister à la nuit du départ de Thérèse et nous savons enfin la véritable cause de ce départ: Orval l'a violée. Et ce viol prend à la fois racine dans la frustration sexuelle d'Orval et dans sa jalousie inavouée envers ses voisins. Nous avons alors un retour en arrière à l'intérieur d'un autre retour, celui d'une autre nuit où un chanteur a dansé avec Thérèse. Ainsi au cours du roman, les retours permettent une révélation progressive de la vérité. Dans le délire inconscient d'Orval, le surmoi intervient pour cacher une partie de la vérité mais à mesure que le délire s'accroît, l'inconscient laisse passer toute la vérité. Toutefois, l'inconscient n'est pas logique et c'est pourquoi à la fin du roman, il restera encore assez d'obscurité autour de la vérité pour que plusieurs interprétations soient possibles.

Le retour de la S.24 où Orval se souvient d'avoir vu le frère de Thérèse, Maurice, se faire dévorer par les rats dans une tranchée durant la guerre est une sorte de dé-

doublement de la situation présente vécue par Orval assiégé lui aussi par un rat dans sa propre maison. Ce retour est peu plausible parce que la situation se réfère beaucoup plus à la guerre de 14-18 qu'à celle de 39-45. On peut conclure ou bien qu'il y a télescopage du temps entre les deux guerres dans l'esprit d'Orval ou bien que cette scène est complètement inventée par Orval qui s'inspire plutôt d'un souvenir de cinéma ou de télévision dans lequel il met son ami, Maurice. Evidemment, Maurice est une sorte de double de Thérèse. L'amour et la vengeance se confondent dans cette scène. Orval aime encore Thérèse comme il a aimé Maurice mais il désire la voir dévorée par des rats comme lui-même risque de l'être. Cette scène permet de développer le thème de l'homosexualité rattaché au symbolisme du rat.

A la S.27 le retour nous fait revivre la nuit de noces d'Orval et de Thérèse. La vérité éclate encore une fois, c'est Thérèse, cette fois, qui a violé Orval, inversant les rôles en se comportant comme un homme. Orval dont l'éducation sentimentale a été plutôt ratée comme on l'a déjà vu à la S.8, se fait de la nuit de noces une idée plus romantique. Le fait d'être réduit à jouer le rôle d'un homme-objet incruste davantage en lui son impuissance affective et sexuelle. Dans ce retour, Bibiane, la femme idéalisée, vient rétablir l'équilibre. Elle apparaît comme l'incarnation de la vie, et Thérèse, la femme-vampire, la dévoreuse d'homme, la mante religieuse, incarne la mort.

A la S.28, nous apprenons la mort de Bibiane, mort

surtout symbolique, fruit de l'inconscient d'Orval. Celui-ci a besoin de se persuader que Bibiane est morte à cause de lui, morte d'amour, et qu'elle n'a pu supporter plus longtemps cette sorte de viol permanent, qu'est son mariage avec cet ignoble Lambert. Elle ne peut assouvir sa vengeance jusqu'au bout.

Le retour de la S. 35 nous plonge au coeur du drame d'Orval et de Thérèse: l'enfant qu'ils n'ont pas été capables d'avoir. Ce thème a été introduit dès la première séquence: la stérilité du couple, stérile comme le paysage dans la tempête, est peut-être la cause profonde de la folie d'Orval. En effet, à partir de ce retour, on peut réinterpréter tout le roman: devenu fou, Orval a violé sa femme qui l'a quitté ou qu'il a tuée avant qu'elle ne le quitte. Il peut aussi avoir tué Thérèse dans la personne de Griselle. Le thème de la porte grise depuis le début du roman laisse planer ce doute et la confusion de la dernière séquence le confirme. De qui est le cadavre de la chambre froide, celui de Thérèse ou celui de Griselle? Nouvelle confusion entre les femmes imaginées par Orval. Si c'est le cadavre de Thérèse, Griselle comme Bibiane peut être entièrement imaginée par Orval.

A partir de la S.36, les retours font place à des cauchemars. Puis l'action comme dans la première partie du roman se précipite jusqu'à la fin. Le roman est comme une flèche lancée qui, parvenue à son apogée, ralentit pour se précipiter dans sa chute finale.

La mise en abyme.

Comme il y a le théâtre dans le théâtre, il y a le roman dans le roman. Cette technique, comme on l'a vu, aurait pu être largement utilisée dans ce roman. Tout au contraire, la mise en abyme n'est que suggérée en passant sous forme d'image.

D'abord, le roman dans le roman. J'ai imaginé que la tempête pouvait être une sorte de substitut de l'écrivain. A la S.8 la neige est une page blanche sur laquelle écrit le vent. Dans une autre séquence, la neige, craie blanche, écrit sur le ciel noir, tableau d'écolier. Mais le roman dans le roman est aussi une sorte de cauchemar dans le cauchemar. Si Orval est dans une cellule d'hôpital psychiatrique, il est donc en train de vivre en imagination l'histoire qu'on nous raconte. •

Donc, après le roman dans le roman, nous avons le cauchemar dans le cauchemar. L'intrigue elle-même est une sorte de cauchemar vécu par Orval dans cette maison habitée par un rat qui veut sa mort et au milieu d'une tempête qui devient de plus en plus apocalyptique. A l'intérieur de ce cauchemar "vécu" se développent d'autres cauchemars soit imaginés comme dans la S.18 où Orval se voit attaqué par des rats, soit rêvés comme dans la S. 40 où il voit Bibiane étendue dans un trou.

Les retours en arrière sont à leur façon des cauchemars de la mémoire, donc du passé, dans le cauchemar du

présent. La vie avec Thérèse a été pour Orval un long cauchemar de quatorze années.

Etude de quelques thèmes.

Le viol.

Ce thème est central dans le roman. Il existe dans toutes les relations entre les personnages et à tous les niveaux de l'action.

D'abord, Orval imagine que ses voisins violent son intimité en l'espionnant.

Par ailleurs, de la première à la dernière séquence, le rat viole également l'intimité d'Orval. Ce viol atteint son sommet et devient un véritable viol physique lorsque le rat empêche Orval de posséder Griselle et surtout dans la dernière séquence où Orval subit une sorte de viol de la part du rat qui le gruge et le ronge.

Thérèse et Orval se violent physiquement et psychologiquement. D'abord, c'est Thérèse qui viole Orval lors de leur nuit de noces. Puis c'est Orval qui la viole la nuit de son présumé départ. Mais le viol entre les deux époux est surtout psychologique. La méfiance profonde qui règne entre eux aboutit à une haine implacable qui les conduit tous les deux au bord de la folie et Orval au meurtre.

Le double viol d'Orval sur le cadavre de Griselle est une sorte de vengeance involontaire contre celle qui a violé son intimité, en imposant sa présence dès le début du roman.

Finalement, Bibiane elle-même n'est pas exempte d'un viol renouvelé de la part de Lambert qu'elle n'aime pas et qu'elle a peut-être épousé pour se venger d'Orval et de sa soeur Thérèse.

La disparition de l'homme.

Ce roman pourrait bien être, d'une façon symbolique, un autre roman sur la disparition éventuelle du peuple québécois ou encore de la francophonie en Amérique. L'hiver de l'anglicisation, le rat de l'assimilation qui guette, ronge et tue. Mais cette transposition serait trop tirée par les cheveux.

Ce roman voudrait dépasser ce thème rebattu de la littérature québécoise pour poser le thème de la disparition de l'homme de la surface de la planète, disparition imaginée par un fou intelligent.

Plusieurs clichés sont inversés dans ce roman. Par exemple, celui de la femme qui rend l'homme objet. Le cliché d'une fin du monde par le feu est aussi inversé par celui d'une fin du monde par le froid. Dans ce contexte, Orval devient le dernier homme ou se voit comme tel, sorte de nouveau Noé, mais un Noé qui risque de disparaître sans donner naissance à une nouvelle humanité purifiée. La maison de la petite banlieue, arche fragile, risque de sombrer dans l'océan de neige avec son capitaine à son bord.

Mais lorsque le soleil se lève, on sent que l'humanité peut recommencer sans Orval ou avec lui, selon l'in-

interprétation qu'on adopte. En ce sens, la fin du roman est optimiste.

La mort et la résurrection.

Dès la première séquence, nous assistons à la lutte entre le printemps et l'hiver qui double la lutte entre les hommes et l'hiver, entre Orval et le rat, entre Orval et la folie. C'est le thème de la mort et de la résurrection.

La tempête tue le printemps mais à la dernière séquence, le soleil apparaît et la nature ressuscite. L'humanité est menacée de disparition par cette fin du monde blanche et glaciale mais cette mort de l'Homme est l'espoir d'une nouvelle humanité. De là, l'image double de Sisyphe (humanité condamnée) et celle de Noé (humanité renouvelée).

Ce double thème se poursuit aussi dans les cauchemars d'Orval. Celui-ci semble déjà posséder un corps glorieux sous les coups de Lambert qui veut le tuer. Par ailleurs, les couples morts se défont pour renaître en se croisant. Thérèse et Lambert s'unissent pour former un couple maudit tandis que Orval et Bibiane s'unissent dans la mort, symbole de l'impossibilité du bonheur et de l'amour.

Mais ce thème est particulièrement évident lorsque Orval tue physiquement Griselle et qu'il tente de la ressusciter en la violant. Le sexe lui aussi est symbole de mort et de résurrection.

Même chose lorsque le rat tue Orval. Mais au moment où celui-ci bascule dans la mort, il a l'impression de renaître.

tre à une nouvelle vie, soit l'au-delà de la mort, soit le ³¹
recouvrement de la raison.

Etude d'un symbole: le rat.

Dans le roman, le rat est une bête réelle, du moins dans l'esprit d'Orval. Mais à mesure que cette bête est imaginée, elle devient mythique et symbolique. Si on admet l'hypothèse que Orval a tué Thérèse la nuit où elle a voulu le quitter, le rat devient le symbole d'une sorte de remords qui ronge Orval et va le détruire physiquement et moralement. Par le fait même, le rat symbolise aussi la folie qui s'empare du protagoniste et du délire qui s'ensuit.

Le rat symbolise en outre le vieillissement qui a rongé Orval peu à peu sans qu'il s'en rende compte. Le miroir comme la photo de mariage va révéler Orval à lui-même. Pourquoi Thérèse est-elle partie? Parce qu'elle ne pouvait plus supporter de se voir vieillir et de voir son mari en faire autant? Ou bien parce qu'il a voulu la violer? De toutes façons, lorsque Orval découvre le vieillissement, sa raison chancelle. Le temps imaginaire du roman se double du temps physiologique que Orval n'a pas vu passé, tout occupé qu'il était à sonder la préhistoire de l'homme, le vieillissement séculaire de l'humanité ou encore le temps historique.

Le rat symbolise encore l'impuissance affective et sexuelle d'Orval ainsi que la stérilité du couple. Orval et Thérèse sont rongés et se rongent l'un l'autre depuis des années parce que leur union ne débouche pas sur le véritable

amour et sur son fruit naturel: l'enfant. Orval en est devenu³²
nu impuissant. La scène où le rat se remet à gratter au moment où enfin Orval va posséder Griselle, ou, si l'on veut, Thérèse par procuration, est symbolique. Et au lieu de tuer le rat de ses mains, Orval étrangle Griselle par procuration également.

Etude de quelques images.

Le piège.

Cette image est au centre de l'imaginaire de ce roman. D'abord dans le titre: Piège pour un rat ou le printemps est encore possible. Ce titre est équivoque. Qui est le rat? La bête ou l'homme? Qui tend le piège à qui? La question, même à la fin du roman, demeure sans réponse.

De plus, l'image du piège est développée à tous les niveaux. C'est d'abord un piège physique, réel, concret. Orval achète des pièges, des cages et du poison pour attraper la bête. Mais l'homme est aussi piégé par la maison qui devient à son tour une cage et cette cage est également piégée par la tempête dans les S. 10-25-26 en particulier.

Le piège est en outre psychologique. Orval tend au rat le piège du silence à la S.3 et de la chaleur à la S.26. L'imagination est également un piège pour Orval qui doit constamment faire le point entre la réalité et l'imaginaire.

Enfin, le piège est humain. Chaque personnage tend aux autres un piège. Le regard de Thérèse est un piège pour

Orval tout comme la beauté de Bibiane et la sensualité de Griselle. La jalousie et l'envie des voisins sont également des pièges réels ou imaginés par Orval qui y tombe tête première au point d'en avoir des visions.

Mais c'est surtout la relation vécue entre le rat et l'homme qui constitue le piège par excellence. Le rat, toujours invisible, laissant des traces de son passage ici et là, tend à l'homme le piège de l'imaginaire. Orval en cédant de plus en plus à son imagination, se représente le rat comme une bête apocalyptique et construit ainsi son propre piège dans lequel il mourra.

Les oiseaux.

A l'opposé du piège qui retient sa victime, l'emprisonne et la tue, l'image de l'oiseau échappe à tous les pièges. L'oiseau, c'est la liberté, la légèreté, le thème aérien. Dès la première séquence, des oiseaux réels sont les messagers du printemps mais ils sont immédiatement victimes du froid et de la tempête. Malgré leur légèreté, ils ne peuvent échapper à la mort, au piège du froid et de la neige. Ils tombent des branches comme Orval tombera dans le piège du rat.

A la deuxième séquence, les oiseaux deviennent des flocons de neige et retrouvent leur liberté et leur légèreté. Mais ça ne dure pas longtemps. A la S.4 l'amant - présumé de Thérèse devient l'oiseau de proie, l'oiseau-piège.

Enfin, les oiseaux se métamorphosent en messagers

de la mort lorsqu'ils sortent de la bouche de Griselle où qu'ils tourbillonnent dans le crâne d'Orval. D'abord messagers de vie, les oiseaux piégés deviennent eux-mêmes pièges et messagers de la mort.

La neige.

L'image de la neige explore toutes les possibilités symboliques de la tempête. Tantôt la neige est poussière universelle et annonce ainsi le thème de la fin du monde et de la disparition de l'homme. Tantôt elle se métamorphose en son contraire, le sable, dans les cauchemars d'Orval. La neige est aussi conscience et remords. Enfin, elle caricature la détérioration du couple Orval-Thérèse en célébrant avec le vent ses fiançailles et ses épousailles.

La mer.

La tempête de neige évoque aussi son contraire, la tempête en mer. La tempête est à la fois la mer et le navire. Le thème de l'eau se retrouve dans le sous-thème de la noyade. Les réverbères sont des noyés dans la tempête comme les mots. Le silence de la maison est une noyade comme la fièvre qui dévore Orval.

La désintégration.

Dans cette tempête immaculée, glaciale, l'image de la désintégration et de la pourriture crée un contraste. D'abord, le cadavre qui pourrit dans la chambre froide en répandant ses odeurs est une image de la désintégration de

l'homme et du monde dans ce froid et cette tempête apocalyptiques. La neige est une pollution blanche. Le ciel qui croule en flocons tombe en pourriture.

Les trois cortèges.

Les cortèges qui défilent dans l'imagination d'Orval sont à la fois des visions et des images. Visions par leur contenu et image par leur forme. Le premier cortège, celui de la science, correspond à l'état mental du personnage. Au début du roman, Orval possède encore toute sa lucidité. Il est donc normal que le rat suscite en imagination la lutte de la science contre les fléaux apportés par la bête. Au milieu du roman, Orval a déjà perdu un peu la raison et le rat devient un bête maléfique: c'est le cortège des superstitions entourant cette bête. A la fin du roman, le délire fait défiler le cortège mythique avec ses dieux et ses légendes.

Ce roman, d'une certaine façon, pose le vieux problème de la littérature et du réalisme. Le romancier veut exprimer la réalité mais il finit par céder à l'imagination. Alors, il transpose, caricature, invente et finit toujours par faire de la littérature en sacrifiant le réalisme.

Tantôt roman réaliste, tantôt roman de science-fiction, il voudrait être avant tout un roman de psychoanalyse avec des dimensions philosophiques.

PIEGE POUR UN RAT

roman

Séquence 1.

Cette année-là, personne ne pouvait deviner ce qui allait arriver...

Dès le début d'avril le printemps avait pris son élan dans les arbres, sur les pelouses, dans la gorge des oiseaux, dans le rire des enfants. L'hiver avait craché ses dernières fureurs, avait bavé son dépit à l'approche de la belle saison. C'était enfin le printemps :

L'air se dilatait langoureusement sous la chaleur neuve, les ombres s'étiraient paresseusement dans le soleil nouveau, le vent chatouillait le ciel avec les feuilles naissantes: tout était beau. L'été allait enfin venir après un hiver interminable.

Mais le matin du 27 avril, les Québécois se réveillèrent en plein hiver. Les flocons, insectes espiègles, bourdonnaient dans le silence à vif. Aux fenêtres: surprise, amu-

sement, indifférence.

Durant la soirée du 26 avril, la neige s'était mise à tomber. Une neige fade, molle, malade. Toute la nuit, la neige comme de la poussière de craie était tombée du ciel noir.

Comme tous ses voisins de la petite banlieue de Saint-François, Orval Bélanger dégagea son entrée de garage avant de se rendre à l'université de Montréal où il était professeur de paléontologie depuis bientôt dix-sept ans. En partant, comme d'habitude, il embrassa sa femme, Thérèse. Leur mariage solide comme un roc venait d'entrer dans sa quatorzième année. Ils s'étaient épousés, un mois d'avril, mais le printemps, cette année-là, s'était paré bellement et généreusement pour célébrer leur amour. Il n'y avait pas eu cette sale neige.

Avec les années, Orval et Thérèse avaient réussi à faire l'acquisition d'une maison dans une banlieue qui alliait les avantages de la campagne à ceux de la grande métropole, toute proche. Il suffisait de traverser le pont pour se retrouver au coeur du grand Montréal.

La neige tomba toute la journée. On annonçait déjà à la radio que la province allait subir une grosse tempête. L'hiver s'était égaré au début d'avril. Il semblait vouloir rattraper le printemps qui lui échappait. Toute la nature réveillée avait en vain pris son élan dans chaque bourgeon, chaque brin d'herbe, pour sauter dans l'été à pieds joints. Mais les entrailles de l'hiver, travaillées par cette chaleur traîtresse, s'étaient prises d'une sorte de passion folle pour

ce printemps trop précoce et l'avaient étouffé dans une étreinte meurtrière. Le chant des oiseaux, encore timide et indécis, trébuchait dans l'air devenu subitement trop froid pour leur gorge délicate. L'hiver s'était juré de surprendre le printemps dans son premier émoi, de saboter les épousailles de la sève avec la chaleur.

Le soir du 27 avril, il y avait déjà plusieurs centimètres de neige d'accumulé.

La veille, lorsque la neige s'était mise à tomber, inoffensive, presque ridicule, on en avait ri. De la neige au printemps, pensez donc ! Seul Orval avait ouvert de grands yeux étonnés. Il y avait presque de la frayeur dans son regard incrédule. L'hiver avait été si long et si dur !

Mais dans la nuit du 27 au 28 avril, l'hiver mordit rageusement le printemps en plein envol et le figea. Alors, le vrai vent d'hiver, plein de poignards et de griffes, souffla son haleine de mort. La tempête hissait ses voiles et apparaillait ses vents. Et le vent courait comme un chien fou sur le moindre amoncellement de flocons. A nouveau, il fit grincer le paysage, les arbres, les maisons. En quelques heures, il ne resta plus que le cri vert des sapins dans le silence blanc de la neige.

Le matin du 28 avril, personne ne riait plus. Aux fenêtres givrées se pressaient des visages effarés. Pendant la nuit, tout avait gelé, sauvagement gelé. Sur les branches des fleurs de cristal s'immobilisaient dans leur gaine de gla-

ce comme des oiseaux paralysés derrière les barreaux de leur cage. C'était partout une splendeur terrifiante. La tempête rongea peu à peu tout ce qui n'était pas blanc. Le ciel croulait en avalanche.

En ce 29 avril, les gens sortirent pelles et souffleuses. Il s'agissait pour eux de continuer le combat qu'ils avaient si bien mené pendant tout l'hiver. On espérait encore que cette tempête ne durerait pas trop longtemps. Il fallait faire comme si le printemps était vraiment arrivé et se moquer éperdument de la météo.

Quelques-uns, songeurs, regardaient le paysage comme si c'était le commencement de la dernière saison de l'homme.

A la fenêtre du salon, Orval Bélanger observait d'un oeil inquiet la neige qui tombait inlassablement. Son souffle déposait des baisers de fine buée sur les carreaux déjà rongés aux quatre coins par le givre. Les réverbères bavaient leur bile sur l'innocence neuve de la neige. L'hiver accourait avec sa folie pendue au cou. Les sapins allumaient leur longue flamme verte et embrasaient la tempête de leurs torsions sombres. Les branches dressaient des barbelés sur le ciel grisâtre. Et en ce 29 avril au soir, l'hiver s'accroupissait sur les quatre points cardinaux.

Thérèse l'avait quitté. Pourquoi? Il ne savait plus. Une solitude à faire grelotter. Un oiseau, dernier survivant de la tempête, signalait de son vol hésitant la mort du prin-

temps.

C'est alors qu'il entendit, pour la première fois,
les grattements.

Séquence 2.

Orval Bélanger était maintenant seul dans sa trop vaste maison. Thérèse, sa femme, était partie avec le printemps. Et il avait réussi à vivre, malgré tout, cette longue journée. C'est alors qu'il avait entendu gratter pour la première fois.

C'était le soir. Il lisait le journal de la veille. Ce n'était pas tout à fait un grattement. Plutôt un grignotement. Puis plus rien. Il reprit sa lecture.

Depuis que Thérèse était partie, il n'avait pas trouvé le courage de retourner au travail. La tempête lui fournissait une excuse valable. L'appétit l'avait soudainement quitté. Mais, cette fois, tout en lisant son journal, il sentit un petit creux à l'estomac. C'était bon signe.

A nouveau, le grattement. Il déposa son journal sur ses genoux et tendit l'oreille. Silence. Était-il victime de son imagination?

Il s'entêta à ouvrir l'oreille pour tendre un piège au bruit qu'il croyait avoir entendu. Après un long moment de lourd silence, il reprit son journal et chercha l'endroit où il avait abandonné sa lecture. Il trouva enfin

le passage et se remit à lire. Mais il n'arrivait pas à fixer son esprit. Il continuait à écouter pendant que ses yeux glissaient sur les mots sans percer leur signification.

Son estomac libéra un sourd gargouillement. Il en était maintenant certain; l'appétit lui revenait.

Il se leva et se dirigea vers le garde-manger. En marchant il crut entendre à nouveau un grattement. Il s'arrêta net, demeura figé sur place comme un mannequin dans une grande vitrine. Rien.

Oryal esquissa un sourire.

Depuis que Thérèse était partie, la maison émettait des bruits étranges. C'était sûrement le vent qui étreignait les murs ou encore le froid qui torturait la charpente.

Finalement, il ouvrit le garde-manger. Il n'avait pas envie de se faire un repas compliqué: quelques tranches de pain, un peu de fromage, du jambon feraient l'affaire.

Un détail attira son attention: sur une étagère, un sac déchiré et un biscuit à demi-rongé. Bizarre! Il haussa les épaules et reforma la porte du garde-manger.

Il ouvrit le réfrigérateur, en sortit du lait, du beurre et du jambon, prit place à table et se mit à dévorer. Le bruit de ses mâchoires emplissait ses oreilles d'un vacarme étonnant dans tout ce silence. Il s'arrêtait de temps à autre de mastiquer pour tendre, presque malgré lui, une oreille attentive au silence de la maison. Il cherchait un bruit, fouillait à distance toutes les pièces pour saisir un craquement, un glissement, un grignotement. Le plancher sous ses pieds craqua. Il se remit à mâcher lentement, avec application comme pour tromper le silence.

Aussitôt qu'il tendait l'oreille, la maison toute entière semblait s'arrêter de vivre, de respirer. Elle attendait qu'il pose le premier geste pour se remettre à bouger, à vivre.

A nouveau, les images du départ de Thérèse se déroulèrent dans sa tête. Rien n'avait laissé prévoir une si

brusque rupture. Ce soir-là (quand exactement, il ne le savait plus?) à la suite d'une de leurs rares disputes, elle lui avait annoncé qu'elle le quittait. Elle avait un amant depuis trois ans déjà. Il revoyait toute la scène. Ses mots, des têtes de noyés, émergeaient à la surface du silence. Dans sa bouche, ils s'étiraient, prenaient leur envol, acquéraient un autre sens. Et ses lèvres gonflées d'amertume et tout son visage ratatiné comme une peau de chagrin. Non, elle ne pouvait plus mener cette double vie. Orval en était resté pétrifié.

Thérèse avait préparé ses affaires dans un silence à fendre à la hache. Puis il l'avait regardée partir sans un mot. Il ne pouvait plus penser, plus parler, plus vivre.

Lorsqu'il laissait défiler ces images sur l'écran de sa mémoire, l'une d'entre elle lui faisait plus mal que les autres. La dispute avait éclaté lorsque Thérèse lui avait annoncé qu'elle était enceinte. Enfin ! Mais d'un autre ! Pendant dix-sept ans, Orval avait espéré en vain donner à sa femme un enfant et voilà que le premier venu réussissait. Le sentiment de son impuissance l'avait accablé, terrassé. Un enfant... d'un autre... Les mots brûlants incendiaient son imagination.

Après avoir mangé, il reprit sa lecture. Comme d'habitude, on racontait des malheurs, que des malheurs. Lorsqu'il eut terminé, il tendit à nouveau l'oreille mais le silence de la maison vide ne se laissa pas prendre au piège. Après tout, Orval avait peut-être imaginé ce grattement. Peu habitué au silence de sa solitude, il avait bien pu entendre des bruits qui n'existaient pas.

Il se leva et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Il neigeait toujours. La tempête comme un animal fou, rageur, mordait les maisons. La poudrerie les soudait.

Il ouvrit la télévision: une série policière américaine y faisait rage. Sans intérêt. Il tourna: un chanteur

s'égosillait en faisant des gestes désordonnés. Il tourna encore: un mauvais violon cisailait le silence religieux d'une salle de concert. Fou de rage, il tourna encore et encore. Finalement, il éteignit en poussant un grognement.

Désespéré, il se dirigea vers sa chambre, contempla un instant le grand lit où depuis trois nuits il dormait seul. Il se déshabilla lentement, se glissa entre ses draps glacés puis éteignit sa lampe de chevet.

Depuis que Thérèse était partie, le temps ne passait plus: il s'engluait, s'enkylosait, se coagulait, s'immobilisait, se figeait. Le sommeil ne venait pas facilement. Il se tournait et se retournait pendant des heures et des heures avant de glisser dans un sommeil léger, traversé de cauchemars. Le moindre craquement de la maison le réveillait. Des sueurs froides l'envahissaient. Il lui fallait un bon moment avant de revenir à la réalité.

Après de longues minutes d'attente, il se rendormait du même sommeil léger. Un nouveau cauchemar le bousculait et le réveillait affolé. Les visions de son cauchemar se prolongeaient dans la réalité. Il cherchait Thérèse à côté de lui, l'appelait mais ses mots se perdaient dans le silence de la maison.

Juste au moment où il allait glisser sournoisement dans un sommeil qui s'annonçait lourd et bienfaisant, il crut entendre à nouveau le grattement. Il attendit, sans bouger, pendant de longues secondes. Finalement, il se détendit avec mille précautions pour ne pas faire craquer le lit. Il ne pouvait se rendormir. Le bruit le guettait, était à l'affût de sa moindre défaillance, de sa première faiblesse. Aussitôt qu'il allait pour sombrer dans le sommeil, le bruit surgissait de dessous le lit et venait l'arracher à son repos.

Dehors, le vent hurlait sourdement. Sous le lit ou dans son imagination, les grattements grugeaient le silence le cimentaient aux gémissements du vent. Enfin, le sommeil! Orval y glissait, s'y enfonçait lentement...

Séquence 3.

Orval était dans une sorte de somnolence. Il croyait dormir. Il se retournait continuellement, brassé par des cauchemars incessants.

Sous le lit, les grattements reprirent avec régularité. Une bête rongea son rêve, grugeait son sommeil. Il sursauta.

Dressé sur son séant, l'oreille tendue, il essaya d'identifier ce drôle de bruit. Cette fois, il n'était pas victime de son imagination. On grattait bel et bien sous son lit. Cela grignotait avec une sorte de rage gourmande.

Il se glissa lentement hors du lit, s'agenouilla et attendit encore une fois dans le vaste silence. Sous le plancher, cela se déplaçait, devenait un frottement doux, imperceptible. Cela bougeait sous ses genoux, cela allait et venait, cela semblait sentir sa présence et ne voulait pas s'approcher davantage.

Orval posa doucement les mains sur le bord du lit et entreprit de le pousser avec mille précautions. D'abord, le lit ne voulut pas céder. Orval exerça une nouvelle pression.

Cette fois, le lit glissa sans bruit. Sous les genoux d'Orval la chose invisible s'immobilisa. Les grignotements cessèrent aussi. Les deux adversaires s'épiaient, évaluaient leurs forces. C'était à qui bougerait le premier. Chacun tendait à l'autre le piège de son silence et de son immobilité.

Orval n'avait plus le choix. Il devait maintenant savoir ce qui grattait ainsi le bois du plancher, ce qui errait ainsi de par toute la maison. Un rat probablement. Si oui, il ne pourrait plus jamais dormir avec cette vermine dans sa maison. Il n'avait pas peur de ces bêtes ignobles mais il nourrissait à leur endroit un profond dégoût, une répulsion physique.

Il avait déjà chassé avec férocité ce genre de bête. Un balai et en quelques secondes, il coinçait la bestiole contre un mur et la tenait là, bien serrée, jusqu'à ce qu'elle agonise complètement. C'était pour lui un jeu d'enfant.

Ce fut la bête qui fit le premier geste. Elle se remit à gratter avec rage. Elle semblait se moquer des tactiques de son adversaire. L'allure était victorieuse. Le petit corps du rongeur glissait entre les deux planchers. Son dos râpait le bois. Pris de panique, Orval recula. Il ne voulait plus sentir sous lui cette présence qui le menaçait insolemment.

Le bruit devenait tellement fort qu'il se demandait si la bête n'allait pas réussir à percer le plancher. Elle rampait peut-être déjà dans la chambre. Elle s'avancait sur lui, camouflée dans l'ombre. Elle s'apprêtait à le grignoter comme le plancher. Un trou s'agrandissait devant lui. Un morceau d'ombre grouillait. Mais non ! La vision s'éteignit subitement. Il se frotta vigoureusement les yeux, fit un faux mouvement et se retrouva assis sur le plancher.

Il se releva péniblement, se précipita sur sa lampe de chevet, tira la cordelette et la lumière jaillit, éblouissante. La bête cessa de gratter. Elle était peut-être sensible à la lumière même à travers l'épaisseur du plancher. Rien dans la chambre ne remuait sauf les ombres des meubles qui valsaient au rythme de la lampe.

Il se pencha lentement, colla son oreille contre le bois froid. Il écoutait avec tout son corps. La bête remuait imperceptiblement; elle semblait coincée entre les deux planchers. Elle s'arrêtait, repartait, s'arrêtait encore. Pendant de longues minutes, il resta ainsi prostré, l'oreille rivée au plancher.

Tout à coup, la bête se déchaîna; elle lançait un dernier assaut. Le bruit devenait infernal, emplissait l'oreille avec hargne, prenait possession de son cerveau, lui perçait le tympan, lui grignotait la cervelle.

Orval s'arracha au plancher et se boucha les oreilles en se pressant la tête à se la faire éclater. Le bruit cessa. Pendant d'interminables minutes, il tenta de retrouver son calme, s'efforçant de respirer lentement, essuyant les grosses gouttes de sueur sur son front. Il demeura immobile et silencieux: son silence, un filet tendu.

Pourquoi éprouvait-il un tel malaise maintenant? Presque de la peur. Pourtant ce n'était qu'un rat !

Il ne serait pas facile de le débusquer et de le tuer. Il fallait d'abord le faire sortir de là.

Il courut à la cuisine, s'empara d'un balai et descendit au sous-sol. Après avoir hésité une seconde en passant devant la chambre froide, il se dirigea lentement au bout de la salle de jeu.

Il souleva un carreau du plafond acoustique. Il y avait environ dix centimètres de jeu entre le plancher de la chambre et le plafond du sous-sol.

Il introduisit le balai par l'ouverture du carreau et le promena de gauche à droite. Rien. Pas le plus petit mouvement de fuite. Pas un cri. Rien. Il haussa les épaules et répéta l'opération deux autres fois. Toujours rien.

Il remplaça le carreau et remonta à sa chambre. Il rangea le lit à sa place habituelle et se glissa entre les draps encore tièdes.

Il lui fallait dormir. Dehors, le vent rageait toujours et la neige tombait à gros flocons.

Orval décida que le lendemain il irait acheter des pièges. Le rat pouvait bien passer la nuit dans sa maison: ce serait sa dernière.

Orval tenta de dormir mais la bête se promenait continuellement sous le lit. Il entendait, comme amplifié par ses oreilles et son imagination, le frottement de son dos contre le dessous du plancher. Cela devenait intolérable. Les coups de mâchoires du rat sculptaient le silence.

D'épuisement, Orval finit par trouver le sommeil juste au moment où la lumière du jour grimpait dans les rideaux et se glissait furtivement jusqu'au pied du lit.

Séquence 4.

Orval se réveilla à midi. Sa première pensée alla à son locataire du sous-sol. Il jeta un regard par la⁴ fenêtre. Il neigeait toujours.

Il se rappela qu'il devait aller au centre commercial renouveler ses provisions. L'appétit lui était revenu et la vie pouvait redémarrer une fois de plus. Il en profiterait pour acheter l'arsenal du parfait chasseur de rats.

Cependant, l'absence de Thérèse chassa rapidement son obsession du rat. C'était samedi. Il allait passer sa première fin de semaine seul, sans elle. L'espace d'une seconde, une idée bizarre lui traversa l'esprit. Elle était partie avec un autre. Mais avec qui?

Il esquissa un sourire.

S'il pouvait seulement exister des pièges à homme, des pièges à voleur de femme et de bonheur :

Pour se consoler, il imaginait qu'elle avait été victime d'une séduction presque magique. Un homme était passé, l'avait hypnotisée et l'avait enlevée. Thérèse avait perdu la maîtrise de ses sentiments et elle l'avait suivi comme une somnambule.

Mais cet inconnu au visage sans traits, Orval arrivait très bien à l'imaginer et à le détester. Après la tempête, il irait à la recherche de cet inconnu. Il tenterait de retrouver ce visage sans traits. Alors seulement, la haine pourrait fleurir en lui, se nourrir de ce visage, s'épanouir au soleil de sa peur pour enfin éclater !

Pour l'instant, il se battait contre un fantôme. Une ombre, un oiseau de proie lui avait ravi sa femme, l'avait enlevée d'un seul coup d'aile, d'un seul coup de bec.

Après le déjeuner, Orval descendit au sous-sol afin de trouver par où le rat avait pu s'introduire dans la maison. En passant devant la chambre froide, il s'efforça de ne pas regarder. C'était une sorte de jeu pour lui.

Il chercha partout dans le sous-sol. Il ne pouvait découvrir un seul trou. La bouche d'égout était munie de son protecteur anti-vermine. Par où était-il donc entré ?

Dans le garage, il découvrit finalement la clé du mystère : le puisard était recouvert d'une grille de métal. Un trou avait été agrandi, rongé d'abord par la rouille, puis par le rat qui avait sans doute réussi à s'y couler.

Orval recouvrit le puisard d'une feuille de contre-plaqué et remonta à l'étage pour s'assurer que toutes les fenêtres et toutes les portes étaient bien verrouillées.

Il redescendit dans le garage, ouvrit la porte coulissante, monta dans sa voiture et démarra. La voiture fonça dans l'épais tapis de neige, glissa, dérapa, se reprit et tout en zigzagant réussit à se rendre jusqu'à la rue.

La neige tombait toujours !

Orval descendit, referma la porte du garage et remonta dans sa voiture. Il jeta un coup d'oeil à la maison abandonnée, aussi seule que lui. Cette maison avait une âme et cette âme l'avait quittée. Elle était maintenant rongée par une bête comme par un remords. Mais il allait revenir

avec une bonne douzaine de pièges et se débarrasser de cette saleté !

Il démarra.

Il neigeait de plus en plus fort. Il mit une grosse heure à se rendre au centre commercial. Les rues mal déblayées rendaient la circulation difficile.

Au centre commercial, il acheta des aliments surgelés. Il détestait faire la cuisine. Puis il se rendit à la quincaillerie. Il expliqua au marchand qu'il y avait un rat dans sa maison et qu'il voulait s'en débarrasser rapidement. Le marchand lui proposa comme remède souverain un poison auto-destructeur: le rat empoisonné se désagrègeait et ne laissait ainsi aucune trace. Mais Orval refusa.

Surpris par ce refus, le marchand lui vendit donc de la mort-aux-rats ordinaire et des pièges, non sans l'avoir au préalable averti que la bestiole risquait de crever dans un endroit inaccessible et d'y mourir, répandant ainsi des odeurs insupportables.

Mais Orval voulait voir le rat mort. Avec ce poison, le rat serait forcé de sortir de son repaire pour chercher à boire. Orval mettrait des bols d'eau un peu partout dans le sous-sol. Le rat viendrait y boire, creverait en pleine lumière. Il savourait à l'avance le moment où il le découvrirait.

Le chemin de retour fut encore plus long. Les chasse-neige bloquaient parfois les rues et ralentissaient la circulation. Un carambolage de voitures obligea Orval à patienter de longues minutes avant de pouvoir poursuivre son chemin. Enfin, il arriva à sa maison et, de peine et de misère, réussit à remiser l'auto dans le garage. Dans la rue, les souffleuses des voisins avalaient des quantités de neige qu'elles vomissaient aux quatre coins du vent.

Orval passa une heure à installer ses pièges soigneusement appâtés de fromage saupoudré de poison. Six dans

le sous-sol et six à l'étage. Il choisit avec minutie les endroits stratégiques. Des bols d'eau un peu partout et qu'il crève :

Satisfait de son travail, il sortit pour passer la souffleuse dans l'entrée du garage. Mais à sa grande stupéfaction, le câble de la souffleuse avait été rongé et coupé complètement. Orval tenta de rafistoler le tout mais il lui aurait fallu défaire une partie de la souffleuse pour réparer les dégâts. C'était sans doute ce rat ! Un rat presque intelligent ! Cette bête lui en voulait personnellement. Ce rongeur jouissait d'un instinct exceptionnel. Mais non ! C'était idiot. Orval avait dû couper lui-même le câble, accidentellement.

Songeur, il abandonna momentanément la partie et remonta à l'étage. Il s'assit dans son fauteuil, bourra sa pipe, l'alluma. Son regard amarré à la fenêtre caressait la tempête qui fleurissait puis se fanait : poudrerie surgissant en bouquets éphémères.

Les réverbères, dans le jour qui tombait, soufflaient leur haleine jaune sur la chair vive de la neige.

Séquence 5.

Orval resta encore quelques heures ainsi calé dans son fauteuil fumant pipe sur pipe, l'oreille toujours à l'affût. Il dispersait ses sombres pensées dans une fumée épaisse.

Il attendait le claquement d'un piège pour se précipiter aussitôt et jouir de sa victoire. Mais le claquement ne se produisait pas.

Durant toutes ces longues heures, il eut le temps de repasser dans les moindres détails les circonstances du départ de sa femme. Il avait remarqué depuis quelques semaines le changement d'attitude de Thérèse. Elle semblait plus nerveuse, plus absente. Il lui en avait même fait la remarque. Elle s'était expliquée: son travail de secrétaire en informatique l'obligeait à une tension constante; elle avait du mal à supporter les tracasseries du quotidien. Avec le temps, elle s'habituerait.

Thérèse avait changé d'emploi depuis trois mois. Au début, elle s'était enthousiasmée pour son nouveau travail. Malgré les difficultés, elle adorait l'informatique.

C'était nouveau, excitant, emballant ! C'était tellement différent de son travail monotone de simple secrétaire. Puis la tension s'était installée progressivement. Après deux mois de ce travail, l'attitude de Thérèse avait changé. Orval avait accepté ses explications. Il ne s'en inquiétait nullement. Depuis leur mariage, ils s'entendaient très bien tous les deux. Leur amour était profond, passionné. Ce n'était qu'un mauvais moment à passer.

Le départ de Thérèse avait frappé Orval de stupeur. Le choc était d'autant plus fort qu'il était complètement imprévisible. Était-elle partie avec son patron ? Ou avec un collègue ? Comment avait-elle pu se laisser séduire avec une telle facilité ? L'aimait-elle encore ? Les questions se bousculaient.

Il tendit l'oreille à nouveau. Ses pensées l'entraînaient trop loin. Peut-être y avait-il eu un claquement qu'il n'aurait pas entendu. Il se leva, fit le tour des pièges. Rien.

Dehors, il neigeait toujours.

Quelques souffleuses crachotaient encore une folle poudrerie. Il revint s'asseoir et reprit sa pipe.

Orval allait se laisser sombrer encore une fois dans ses pensées lorsqu'il crut entendre quelqu'un frapper à la porte. Qui pouvait bien sortir ainsi en pleine tempête ? Il attendit quelques secondes pour calmer sa nervosité. Il voulait s'exercer à ne pas bondir au moindre bruit. Son agitation pourrait bien accroître sa nervosité. Il voulait du moins conserver les signes extérieurs du calme et de la maîtrise de soi.

On frappa une deuxième fois. Cette fois aucun doute. Il alla ouvrir. C'était une voisine, madame Gagnon.

Elle ne savait comment aborder le sujet de sa visite. Orval la regardait sans trop savoir quoi dire. Elle demanda après un long moment de silence si madame était là.

Il fit signe que non.

Après plusieurs hésitations, elle avoua qu'elle savait que madame était partie pour quelques jours, quelques jours seulement. Elle l'avait vue partir, par hasard bien sûr, avec ses bagages. Alors elle avait crû qu'il aurait besoin d'une cuisinière. Elle venait s'offrir pour lui faire à manger. Ce n'était pas raisonnable de laisser un homme tout seul. Il la fit entrer sans réfléchir.

Orval s'aperçut aussitôt de sa bêtise. Il ne voulait pas que quelqu'un sache qu'il y avait un rat dans sa maison. Cette sorte de bête a le don d'effrayer, les femmes, surtout. Si cette femme entendait le grattement, elle pourrait prendre peur, s'enfuir comme une folle ou s'évanouir. Et puis, une maison habitée par des rats n'a pas bonne réputation. La voisine pourrait penser que sa maison n'était pas propre ou mal protégée contre ce genre de calamité.

Mais il était maintenant trop tard. Elle commençait déjà à fouiller dans le garde-manger comme si elle était chez elle. Il l'observa un moment. C'était une femme dans la trentaine, aux chairs un peu abondantes, une jolie brunette. Il savait qu'elle vivait seule depuis son divorce. Son mari avait eu la garde des enfants. On ne savait trop pourquoi. Elle n'avait jamais donné d'explications.

Orval lui indiqua où étaient les casseroles, la vaisselle et tout le nécessaire à la préparation d'un repas convenable.

Il alla se rasseoir et reprit sa pipe. Il ne pouvait plus tendre l'oreille car la voisine faisait trop de bruit. Elle semblait se battre avec les casseroles tellement le vacarme était grand. Orval renonça à surprendre un claquement ou un grignotement. Il fit une deuxième fois le tour des pièges. Rien. La voisine était trop absorbée pour remarquer ses allées et venues.

La nuit commençait à descendre. Mais on voyait encore très bien la neige tomber. Le vent s'était couché et semblait attendre son heure pour bondir à nouveau.

Le repas commença. Orval n'avait pas envie de bavarder. Les ustensiles heurtaient avec fracas les assiettes sonores comme des timbales. La voisine levait souvent la tête dans l'intention évidente de faire un brin de causerie. Puis elle se replongeait dans son assiette. Elle faisait un bruit énorme en mâchant. Orval aurait voulu se boucher les oreilles pour ne pas l'entendre.

Finalement, elle brisa le silence.

- Voulez-vous que je vienne faire le ménage? Demain, par exemple.

- Non. Non, je vous remercie. Avec cette tempête, ce n'est pas raisonnable.

Il eut peur d'avoir refusé un peu trop vite. Elle pouvait soupçonner quelque chose. Quoi? Sait-on ce qui peut se passer dans la tête d'une femme? Et puis, il se sentait

mal à l'aise en présence de cette voisine. Tous les deux, seuls dans cette maison. Il avait l'impression de tromper sa femme à son tour. Après tout, Thérèse était peut-être partie seulement pour quelques jours, .. comme madame Gagnon l'avait laissé entendre..

Sans trop savoir pourquoi, il pensa tout à coup à la chambre froide, en bas. La porte grise ! Il chassa cette pensée. Madame Gagnon lui demandait quelque chose.

- Pensez-vous que cette tempête va durer encore longtemps ?

A la télévision et à la radio, on annonce une tempête record. C'est incroyable ! En plein printemps ! A la fin d'avril ! Et moi qui m'apprêtais à m'occuper de mon parterre.

Il ne fit aucun commentaire. Elle cessa de parler.

La voisine devait le trouver bien étrange. Il avait toujours peur que le rat reprenne ses activités. Mais rien. Il était peut-être reparti. A cette pensée, Orval se surprit à craindre le départ du rat. Il devait le tuer, en finir avec lui !

A la fin du repas, un grattement se fit entendre. Madame Gagnon s'arrêta de boire. Orval s'éclaircit la gorge, se leva pour couvrir le bruit et la remercia avec précipitation. Elle voulut laver la vaisselle mais il insista pour qu'elle parte sur-le-champ.

La jeune femme semblait intriguée par cette hâte subite. Mais elle finit par se résigner et partit.

La porte refermée, le grattement se fit entendre à nouveau, clair et sec. Soudain un claquement traversa le silence : Un piège !



Séquence 6.

Orval se précipita dans la direction du bruit: son bureau. Il alla directement à l'endroit où il avait tendu le piège. Il chercha un instant. Il ne trouvait rien. Le piège avait disparu :

Il n'en croyait pas ses yeux. Il se rappelait pourtant très bien avoir placé un piège dans le placard de son bureau. Selon ses calculs, le rat aurait dû chercher un endroit pour se dissimuler. Le placard était une cachette toute désignée. Or, dans le placard, il n'y avait plus de piège.

Profondément troublé, Orval s'accroupit et se mit à inspecter pouce par pouce son bureau pour voir si le piège n'était pas sous sa table de travail ou ailleurs. Il avait posé tellement de pièges en l'espace d'une demi-heure qu'il avait bien pu, à la dernière minute, décider de mettre celui-ci ailleurs que dans le placard. Sous sa table de travail, il

n'y avait que des moutons de poussière qui roulaient à droite et à gauche et qui s'affolaient bizarrement au moindre souffle d'Orval.

Il se releva en sueur. Il avait peut-être eu l'idée de dissimuler le piège derrière un rayon de bibliothèque. Il déplaça tous les rayons un à un. Rien, encore une fois. Un rayon chancela, les livres glissèrent et tombèrent sur le plancher. Orval pesta.

Il ramassa les livres, les remplaça sur les rayons. Puis, il jeta un regard circulaire sur l'ensemble de la pièce. Il n'avait pas rêvé. Le piège devait être quelque part. Il avait bel et bien entendu le claquement sec juste au moment où la voisine avait refermé la porte derrière elle. Ou peut-être que le claquement était survenu avant? Enfin, peu importait.

Il revint dans le salon, se laissa choir dans son fauteuil et, les yeux dans le vague, il réfléchit à ce phénomène étrange.

Par la fenêtre, la neige tombait toujours.

Comment ce rat, cette bête, cette chose (Orval ne savait plus comment nommer son adversaire) avait bien pu faire claquer le piège sans se faire prendre. Bien sûr, il avait déjà lu quelque part qu'il était possible à de gros rats de se déprendre d'un piège. A en juger par le trou pratiqué dans la grille du puisard dans le garage, il s'agissait d'un rat plus gros que la normale. Peut-être que, sous-esti-

mant la taille de son adversaire, il n'avait pas acheté de pièges assez gros, assez forts. Il se perdait en conjectures. Comment le rat avait-il pu faire disparaître le piège? Il devait bien être quelque part dans la maison. A moitié coincé, il s'était peut-être enfui avec le piège. Il était sans doute en train d'agoniser quelque part, dans une autre pièce, avec ce collier autour du cou.

Il n'était sûrement pas loin. Orval courut d'une pièce à l'autre: dans les chambres, dans la salle de bain, dans le salon, dans la cuisine, au sous-sol, dans le garage. Tous les autres pièges étaient là. Bien en place. Pas la moindre trace de rat. Découragé, il remonta à l'étage et reprit sa pipe.

Peut-être avait-il mal entendu au moment du départ de la voisine. Il avait certainement oublié de mettre un piège dans son bureau. Tout s'expliquait. Tout était clair. Ce que pouvait faire la nervosité !

Il alla chercher un autre piège et, cette fois, il l'installa avec précaution dans le placard de son bureau. Il y déposa un morceau de fromage saupoudré de poison. Il se lava les mains et revint s'asseoir au salon.

Il prit un livre et s'efforça de porter toute son attention sur une intrigue policière qui le captivait. Il s'agissait d'un homme qui avait tué sa femme et avait fait disparaître le cadavre dans un grand bain d'acide. Mais l'acide avait laissé une marque légère autour de la baignoire. Un détective avait remarqué ce détail. Orval se perdit bien-

tôt dans les élucubrations du détective et sa pensée s'envola vers la voisine qui lui avait préparé le souper.

Au cours du repas, il avait remarqué que madame Gagnon avait des mains très fines et très longues. Ce détail l'avait frappé. Car pour une femme aussi grassouillette on se serait attendu à des mains courtes et potelées. Mais non. Ses mains étaient fines : Les ongles longs et peints en rouge vif. Un moment, il avait même eu la tentation irrésistible d'effleurer ces mains. Il aurait voulu en vérifier la douceur. La peau était très blanche. Il avait eu l'idée de saisir ces mains, de les caresser, de les embrasser. Mais non !

Ou plutôt il n'avait pas eu cette tentation pendant le repas. Il avait été trop attentif au rat qui aurait pu d'un moment à l'autre révéler sa présence. C'était maintenant qu'il éprouvait le désir irrésistible de prendre les mains de madame Gagnon, de les caresser avidement et de les embrasser du bout des lèvres d'abord, puis à pleine bouche. Cela tournait à l'obsession. Il chassait cette pensée et tentait vainement de revenir à l'intrigue policière. Il ne voyait plus devant ses yeux les caractères imprimés mais des mains, deux mains fines et longues, aux ongles très rouges...

Incapable de poursuivre sa lecture, il déposa le livre. Il essaya de se persuader qu'il n'avait pas goûté

cette visite inopportune de madame Gagnon. Bon : elle avait de belles mains. Et puis après? Il était bien capable de se débrouiller tout seul pour faire ses repas. Depuis le départ de Thérèse, il sentait un immense désir de ne voir personne. Il avait besoin d'appriivoiser sa nouvelle situation. La voisine avait d'ailleurs une manière bien à elle de bousculer sa solitude. Pourquoi donc y avait-il des gens qui aimaient à ce point envahir la vie des autres?

Orval sursauta. Nouveau claquement ou jeu de son imagination? Cette fois, cela venait du sous-sol. Le bruit avait été assourdi par le plancher. Mais Orval en était sûr, il avait bien entendu un claquement. Il se surprit à hésiter avant d'aller voir. La première fois, il s'était précipité comme un fou, trop sûr de sa victoire. Maintenant, il en était moins certain. Il avait presque peur de ce qu'il allait découvrir.

Il se leva sans faire de bruit, descendit les marches qui menaient au sous-sol en se gardant bien de faire craquer le bois. Il s'efforça de ne pas regarder vers la chambre froide. Il se dirigea vers la salle de lavage où il avait tendu son piège. Incroyable ! A nouveau, le piège avait disparu ! Orval fouilla la petite pièce. Rien. Il se frotta les yeux: le piège n'était vraiment pas là.

Tout à coup, un détail attira son attention: une miette de fromage. Il la prit entre le pouce et l'index,

l'examina comme un bijou précieux. Non, il n'avait pas rêvé cette fois. Collés au fromage: un long poil noir et un gris plus court. Il avait emporté le piège ailleurs. Mais qui? et où? Il ressentit une peur diffuse envahir sa poitrine. Etait-il victime d'un sortilège? Avait-il la fièvre? Il se tâta le front: glacé !

Sur le bout des pieds, il fit le tour du sous-sol à la recherche du piège et jeta un coup d'oeil dans le garage. Rien. Juste au moment où il mettait le pied sur la première marche, un troisième claquement traversa le silence. Alors, comme un fou, Orval grimpa l'escalier, traversa la maison, se précipita dans sa chambre, referma la porte sur lui, le souffle haletant, pris de panique.

Séquence 7.

Orval attendait plusieurs minutes derrière la porte. L'oreille tendue au moindre tressaillement de la maison, il suait à grosses gouttes sans arriver à maîtriser sa nervosité. Il ne pouvait s'expliquer sa réaction. C'était idiot. Complètement stupide comme le trac qui l'envahissait chaque fois qu'il avait à prononcer une importante conférence devant un congrès de paléontologues.

Il attendit que se produise un autre claquement. Sa terreur était irrationnelle. Tantôt, il était décidé à bondir au premier claquement pour tenter de surprendre le rat au travail. Tantôt, incapable de bouger, impuissant à maîtriser sa frayeur, il aurait souhaité être sourd. Le fait de se terrer comme une bête dans un coin de la chambre le soulageait, lui donnait l'impression d'une sécurité relative.

Pourtant, ce rongeur ne pouvait être intelligent. Ce n'était peut-être pas une bête. Un de ses voisins voulait sans doute lui jouer un mauvais tour. D'ailleurs, ils étaient tous jaloux de lui, les voisins. Jaloux de sa femme, belle, fidèle et amoureuse; jaloux de sa maison, imposante, vaste et chaude; jaloux de sa profession d'universitaire, prestigieuse, réputée, reconnue. Mais comment ses voisins auraient-ils pu lui jouer ce tour par une telle tempête? C'était insensé.

Pendant toutes ces heures d'attente, aucun claquement, aucun grattement ne se fit entendre. Il avait la curieuse impression que le rat se terrait lui aussi dans quelque recoin de la maison, attendant avec une patience inlassable son premier mouvement. Les deux ennemis se guettaient et le premier geste de l'un ou de l'autre pouvait signifier la mort.

Orval pensa tout à coup que l'arrivée du rat dans sa maison coïncidait étrangement avec le départ de sa femme. Elle lui avait sans doute jeté un sort. Dans la demi-obscurité de la chambre, il se surprit à sourire à cette pensée idiote. Un mauvais sort. Des histoires de sorcières. Lui, professeur d'université, croire à de telles sornettes. Allons donc ! Le hasard, ça existait. Le rat était entré dans la maison le jour même du départ de Thérèse. Mais il était peut-être dans la maison depuis plusieurs jours, attendant justement le départ de Thérèse. Mais pourquoi? Voilà qu'il

était en train de donner une intelligence à cette bestiole.

La fatigue le gagnait peu à peu. Orval s'adossa à la porte. Il passa la main sur sa figure en sueur et remarqua qu'il tremblait légèrement. C'était ridicule ! Vraiment ridicule ! Il avait honte de sa conduite. Lui, Orval, avoir peur d'un rat ? Si seulement il avait été sûr qu'il s'agissait d'un rat !

Hier, il n'avait pas eu peur. Il avait tendu des pièges dans toute la maison. Il avait couru d'une pièce à l'autre pour surprendre le rongeur au moindre claquement. Mais voilà que les pièges disparaissaient ! Non pas un, mais deux ! Cela devenait hallucinant. Le rat était sûrement doué d'un instinct prodigieux. Il semblait jouer avec l'homme comme un chat avec une souris. L'imagination d'Orval déraillait. Il avait à choisir entre plus de cinq cents espèces de rats. Quel rat ? Le *rattus norvegicus*, le plus commun ? Le *rattus rattus* ou rat noir ?

Il voyait s'avancer du fond des ténèbres épaisses de l'Histoire un cortège modeste mais de noble prestance. D'abord le grand Aristote qui le premier avait parlé de tout, même des rats. Sous son bras, il portait un livre, Les parties des animaux, dans lequel il avait classé le rat comme un mammifère ovipare poilu. Le philosophe universel passait et la nuit se refermait derrière lui. Puis, venant de très loin, l'homme de science Linné portant dans ses mains le Systema naturae. Juste derrière, Bourbon de Sigris appuyait contre

sa poitrine son Histoire des rats. Enfin, fermant le cortège, Alexandre Yersin, le découvreur du bacille de la peste, le premier à vaincre un des grands fléaux apporté à l'homme par le rat. La vision disparut.

C'était peut-être un de ces rats à hormones échappé d'un quelconque laboratoire. Un savant avait réussi à donner une certaine intelligence à cet animal dégoûtant. Orval sourit encore une fois. Décidément, il lisait trop de romans policiers et de science fiction.

Il fallait revenir à la réalité. Il ne pouvait rester à la maison toute la journée. Son travail à l'université le réclamait. Certains étudiants l'attendaient pour compléter leurs travaux de fin de trimestre. Et pendant ce temps, lui, Orval Bélanger, docteur en paléontologie, se terrait derrière une porte comme un imbécile pour guetter le grattement d'un rat? Après tout, cette bête, malgré son étrange comportement, n'était pas un monstre préhistorique.

Et puis Thérèse allait peut-être revenir plus vite qu'il ne le croyait. Pourtant, il la connaissait bien sa Thérèse. Elle n'avait pas le genre versatile. Elle ne revenait pas facilement sur une décision. Elle l'avait aimé totalement pendant dix-sept ans. Maintenant, elle en aimait un autre. Partie pour la vie : Il ne la reverrait jamais. L'idée d'assassiner le ravisseur et de reprendre sa femme traversa le crâne d'Orval comme une flèche.

Il jeta un coup d'oeil à sa montre: deux heures exactement. Il était toujours là, adossé à cette porte. Il suait moins que tout à l'heure. Il passa une autre fois la main sur son visage. Il tendit à nouveau l'oreille à tous les bruits de la maison.

Dehors, le vent s'était dressé en bête furieuse et rôdait maintenant tout autour de la maison. Aucun bruit. Rien que le vent, Rien d'autre. Avec mille précautions, il tourna le bouton de la porte, entrouvrit celle-ci. Ses souliers craquèrent. Il s'arrêta net. Une sueur froide dans le dos.

Il crut percevoir un léger grattement. Ça venait de la chambre: en dessous du lit? dans un mur? dans le plafond? Il ne savait plus très bien. C'était peut-être ses souliers qui craquaient ou la porte qui grinçait en s'ouvrant.

Il se glissa lentement dans le passage. Le plancher craqua à son tour. Orval s'immobilisa. Le craquement se répercutait dans toute la maison. On aurait dit que le rat courait partout à la fois. Orval s'arrêta et le long guet immobile et silencieux reprit.

Après de longues minutes, un claquement retentit. Le bruit venait de la cuisine. Orval se précipita, ouvrit le garde-manger: le piège était là: refermé sur un long bout de queue encore sanguinolent. Le rat s'était coupé la queue pour s'échapper du piège. Le morceau de fromage était

disparu et la boîte de céréales renversée. Mais point de rat.

Pris de rage, Orval se mit à vider l'armoire: boîtes de conserve, sucre, farine, céréales, épices, tout y passa. Il cherchait un trou par où le rat aurait pu s'introduire. Mais rien, pas le moindre trou. Comment cette bête avait-elle pu entrer? Ce n'était tout de même pas un rat passe-muraille. Il devait sans doute y avoir une explication à ce mystère. Mais la tension, la nervosité l'empêchaient de trouver.

Mais oui, il l'avait ! Il suffisait d'y penser ! Comment n'y avait-il pas songé plus tôt? Le rat avait probablement réussi à monter du sous-mol, à se glisser sous la porte de la cuisine, à entrouvrir les portes du garde-manger mal refermées et à se payer un festin pendant que lui, Orval, comme un imbécile, s'était tenu blotti derrière la porte de la chambre.

Tout à coup, son attention fut attirée par une touffe de poils coincée entre les mâchoires du piège. C'était du poil noir mais il discerna quelques poils blancs d'une étrange longueur. Songeur, il examina longuement la touffe sans en tirer une conclusion précise. Un rat blanc et noir? Bizarre ! Mais il tenait enfin une preuve de son existence.

Bien sûr, l'explication n'était pas limpide. Il restait quelques ombres au tableau. D'abord, l'espace sous la porte n'était pas très grand. S'il s'était glissé par là, c'était donc un petit rat, mais tout en étant de petite taille, c'était un rat fort et musclé. Par ailleurs, les portes

du garde-manger se fermaient à l'aide d'aimants assez puissants. Orval était donc convaincu d'avoir affaire à une espèce spéciale de rat. Il pensa au roi-des-rats. Mais aussitôt il esquissa un sourire. Une légende !

Il lui fallait reconnaître qu'il tenait la clé du mystère, du moins l'une des clés. Le rongeur montait du sous-sol en passant sous la porte de la cuisine puis repartait par le même chemin. Il devait donc boucher cette ouverture à tout prix. Restait le mystère de la disparition des pièges mais il valait mieux éclaircir un mystère à la fois. Il fallait admettre tout de même que cette bête possédait une remarquable adresse. Mais Orval était soulagé d'avoir découvert une partie de la stratégie de son ennemi. Le reste viendrait bien par la suite.

Il descendit au sous-sol, prit un marteau, des clous, une planche et remonta en vitesse. Il avait évité de regarder en direction de la chambre froide mais il avait eu la pénible impression d'être épié.

Il cloua rapidement la planche au bas de la porte de la cuisine. Il s'écrasa un pouce et lança un juron. Il resta interdit. Il n'avait pas juré depuis nombre d'années. Cela était sorti spontanément. Au diable le juron ! Il planta le dernier clou en grimaçant et contempla son oeuvre. Evidemment, le rat pouvait ronger cette planche pendant la nuit et réussir à s'introduire dans la cuisine. A cette seule pensée, Orval fut terrifié. Il n'y aurait

donc rien pour arrêter cette bête ! Et si le rat allait monter, entrer dans sa chambre et grimper sur son lit. Il fut secoué d'un frisson violent. Il était comme pris de fièvre.

Il décida de ne pas dormir de la nuit. Pourtant, il n'avait pas peur des rats. S'il pouvait seulement l'apercevoir quelque part, il le chasserait jusqu'à la mort. Même s'il n'avait pas peur, Orval éprouvait un dégoût sans nom à la seule pensée de sentir ce petit corps aux pattes griffues, ramper sur lui, s'approcher de son visage, le frôler, le mordre peut-être. Chaque année, on signalait des milliers de morsures dans le monde. Plus de quatre mille aux Etats-Unis. Des rats s'attaquaient aux enfants et aux vieillards. Dans sa jeunesse, il avait entendu raconter des histoires de rat épouvantables. Celui-ci avait rongé l'oreille d'un bébé. Celui-là avait crevé l'oeil d'une petite fille. Il était encore plus effrayé à la pensée que ce rat puisse être d'une race supérieure et donc plus dangereux encore.

A la réflexion, le rat pouvait bien ronger cette planche et s'introduire dans la cuisine et même jusque dans sa chambre. Et tant mieux ! Il pourrait avoir enfin une preuve de l'existence réelle de son ennemi. Il souhaitait même que le rat monte sur son lit. Il déposerait un balai à côté de lui, près de son oreiller. A la moindre alerte, il pourrait ainsi ouvrir le feu et l'écraser dans un coin.

Orval décida d'aller se coucher. Il se mit bientôt à rêver tout éveillé au moment où il tiendrait son ad-

versaïre avec son balai contre la cloison. Ce rêve le remplit de satisfaction et finalement, bien malgré lui, il s'endormit.

Séquence 8.

Il dormit mal. Un sommeil traversé de rêves et de cauchemars. Au milieu de la nuit, il se réveilla. Pendant des heures interminables, il tenta de retrouver le sommeil mais en vain. Il ne pouvait s'empêcher de ressasser ses souvenirs.

Il avait grandi vite. La misère est une bonne terre. Malgré la pauvreté, il avait voulu très jeune encore se tailler une place au soleil. Il était alors gonflé d'une naïveté à toutes épreuves.

Comme tout le monde, il avait eu une enfance malheureuse. Toujours un pied en retard sur la vie. Une enfance peureuse et pleureuse devant un père bon mais sévère. Que faire dans son enfance sinon contracter la mauvaise habitude de vivre. A travers les rêves de cet âge, il voyait tout au fond d'un pays lointain une montagne qui saignait, une monta-

tagne impassible sous les caresses de la neige.

Son enfance avait été traversée par l'odeur aiguisée d'un oignon. Un oignon qui le faisait pleurer lorsque sa mère l'obligeait à l'éplucher, un oignon dont il adorait pourtant l'odeur.

Lorsqu'il émergea du tunnel de son enfance, ses yeux furent crevés par l'éclat d'une nouvelle lumière. Ses joues n'étaient plus persécutées par le rouge de la timidité. Il avait trop longtemps trébuché sur cette timidité qui se tordait sur ses lèvres. Faire front, avancer tout droit dans ce nouveau tunnel: la vie adulte.

Orval n'avait jamais été un de ces adolescents mal dégrossis, la bouche suppurante de blasphèmes, les lèvres ensanglantées de mots sales et grossiers. Pourtant ce n'avait pas été le milieu qui l'en avait empêché.

Après des études primaires, secondaires et collégiales assez brillantes et sans histoire, il était entré à l'université. Grâce à des bourses et à du travail à temps partiel, il avait réussi à survivre.

Pendant toute sa première année universitaire, il avait connu la révolte des sens. Jusque-là, il n'avait semblé intéressé que par les études. Pourtant, cette fois, une fille le faisait perdre pied d'un seul coup d'oeil. Il se laissait déboussoler par des hanches bien roulées et bien roulantes. Lorsqu'il voyait une jolie frimousse, son coeur battait à pleines tempes. Mais en même temps, il avait les

jambes saisies par l'étreinte folle de la peur.

Ca ne l'empêchait pas de rêver que toutes les filles étaient amoureuse^s de lui. Il imaginait qu'elles venaient se briser le coeur contre son sourire. Pourtant, elles le fuyaient. Il avait de grands yeux cernés sans doute par trop d'érudition. Il se heurtait aux arêtes vives de la réalité, s'y déchirait, s'y écorchait vif. Alors la rage rugissait dans ses veines et le secouait.

Dès la deuxième année, la révolte des sens fit place à nouveau à la fureur des études. Il avait hésité longtemps avant de choisir sa spécialité. Un soir, la solution lui était apparue clairement: la paléontologie. Pourquoi? Arracher à la terre ses secrets lui avait semblé soudainement le métier le plus passionnant du monde.

Il avait découvert rapidement que l'homme n'était peut-être au fond qu'un dinosaure, un monstre préhistorique, destiné à faire place à une race de rongeurs encore plus intelligents. Il avait constaté aussi que l'homme moderne sombrait à la dérive de lui-même.

Avant même l'obtention de son doctorat, Orval avait déjà décroché un poste de professeur à l'université. On le considérait comme une valeur sûre. Il ne fut pas un professeur qui jette de la poussière de craie aux yeux de ses étudiants. Il aimait son travail et il exigeait de ses étudiants un travail bien fait et sérieux. Il voulait l'honnêteté intellectuelle, rien de moins.

Pendant les cours, les étudiants tâtaient son autorité à petits coups de gorge secs. Alors la voix du professeur roulait comme un tonnerre sourd. Il avait acquis rapidement la réputation d'un homme cultivant la vanité, la fatuité et le mépris de ses semblables. Il regardait déjà son espèce comme une vieille race en voie de disparition. Son regard se levait sur ses contemporains comme une aube de mort. Ce n'était pas du simple mépris mais la froideur du clinicien, de l'homme de science sur la chose observée.

Au début de ses cours, son grand nez semblait dessiner dans l'air un immense point d'interrogation. Il s'appuyait sur ses coudes, la tête enfouie dans ses larges mains comme s'il avait perdu tout espoir en l'homme. Il lançait alors des phrases étranges qui amusaient ou consternaient son auditoire. "L'homme a perdu son âme et la cherche au fond de son porte-feuille ou dans les abîmes de son sexe. L'homme n'est qu'un animal comme les autres. Il finira comme les autres espèces. Il fabrique actuellement les instruments de sa propre extermination. Les monstres préhistoriques ne sont au fond que des rats monstrueux. Le temps des rats commence".

Il faisait ainsi l'effet d'être une sorte de prophète de l'anéantissement de l'homme. C'était chez lui une obsession. Il semblait alors élaborer une théorie abstraite, qu'il se contentait de glisser dans l'étui de belles phrases. En sortant de la salle de cours, il avait plutôt l'air d'un boulanger de la connaissance avec ses mains enfarinées de craie.

Outre ses cours, il poursuivait une recherche d'envergure sur les causes de la disparition des monstres préhistoriques et sur les probabilités de leur retour. Il avait travaillé sur le terrain sur les cinq continents. Périodiquement, il publiait un article dans une revue spécialisée ou prononçait une conférence lors d'un congrès.

Dehors, le vent griffonnait toujours ses hiéroglyphes ridicules sur la page blanche de la neige. Sortir de l'enfance comme d'un long cauchemar éveillé, sortir de l'adolescence comme d'une cave sombre et froide, sortir de la vie au bras de la mort.

Orval s'était enfin rendormi.

Séquence 9.

Orval rêva tout le restant de la nuit. Des rêves étranges où il rencontrait des tas de gens qui voulaient tous lui parler. Mais il les fuyait.

Il traversait une rue pour ne pas rencontrer un grand homme noir qui fonçait droit sur lui; l'homme avait une tête de rat. Il entra dans un centre commercial pour ne pas répondre à une femme qui lui demandait un renseignement; la femme avait des ongles comme des griffes.

Il fuyait tout le monde et tout le monde courait vers lui, l'entourait, le pressait. Il poussa un cri et se réveilla en sursaut, couvert de sueur. Il écouta: la maison était plongée dans le silence. Rien. Le vent se levait, gémissait, hurlait puis se recouchait.

Il se rendormit presque aussitôt. Lourdemment. Il coulait dans le sommeil comme une pierre jetée à la mer.

Cette fois, le rat apparut dans son rêve. Orval était attaché à une table. Le rat grimpait le long d'une patte, atteignait le rebord de la table, montait sur lui et s'avancait vers son visage. Il ne voyait pas très bien la bête. C'était flou. Il devinait seulement la forme. Cela était noir ou plutôt blanc, très blanc. Cela passait du noir au blanc comme par magie. Il détourna la tête. Le rat se mit à lui... Mais, non, ce n'était pas un rat. C'était Thérèse qui, couchée sur lui, l'embrassait. Elle était enfin revenue ! Elle le mordait. Chacun de ses coups de dents retentissait dans le crâne d'Orval comme des coups de masse.

Il se réveilla en sursaut. On donnait des coups dans la porte d'entrée. Il n'arrivait pas à distinguer si l'on frappait vraiment à la porte ou s'il entendait encore les grignotements dans son crâne. Il jeta un coup d'oeil au réveil : midi et demi. Le temps avait dû s'arrêter quelque part. Il ne pouvait être si tard !

On frappait toujours avec force. Le soleil entrait à plein flots dans la chambre. Il neigeait doucement dans toute cette lumière éclatante. C'était peut-être la fin de la tempête. Le soleil revenait avec le printemps.

Il alla ouvrir. C'était encore la voisine. Elle entra en s'excusant. Elle voulait faire un brin de ménage. Une maison ça s'encrasse si vite !

Il la fit entrer en s'excusant de sa tenue. Il avait dormi trop tard. Le réveil n'avait pas fonctionné ou il n'avait pas entendu la sonnerie ou... Il était tout honteux de sa paresse. Le temps de faire un brin de toilette

et il revenait l'aider.

Mais il fut arrêté par le regard de la voisine dont les yeux s'agrandissaient d'étonnement. Il se retourna. Sur le plancher de la cuisine, les entrailles du garde-manger s'épandant, se répandaient. Le rat était revenu ! Et la voisine était là !

En bafouillant, Orval expliqua qu'il avait cherché un pot de confiture avant de se coucher. La faim l'avait surpris. Comme il s'endormait, il était allé se coucher en se promettant de remettre tout en place le lendemain.

Madame Gagnon s'avança pour replacer la nourriture. Il y avait des sacs éventrés : de la farine, du sucre, du riz. Mais à nouveau, ses yeux s'agrandirent de stupéfaction en fixant le bas de la porte de la cuisine. La planche ! Toujours en bafouillant de plus en plus, Orval expliqua qu'il y avait trop d'air qui montait du sous-sol. On ne savait jamais. Cette tempête pouvait mal tourner.

Madame Gagnon posa sur son voisin un regard interrogateur. Il remarqua l'intensité de ses yeux très bruns. Elle était presque belle avec cette lumière dans les yeux.

Sans poser d'autres questions, elle se mit à replacer les provisions dans le garde-manger l'oeil rivé sur le bas de la porte. Elle avait sans doute remarqué les sacs déchirés.

-J'avais vraiment très faim, hier soir, expliqua Orval. Je n'ai pas fait attention aux sacs. Je suis vraiment maladroit

et peu soigneux.

Son commentaire tomba dans le silence. Madame Gagnon, s'absorbait dans ses réflexions. Que pouvait-elle bien penser de tout cela? Les aliments répandus, les sacs éventrés, cette planche clouée dans le bas de la porte et surtout son attitude bizarre. Il était si nerveux qu'il bafouillait en s'expliquant, en s'excusant...

Orval s'aperçut tout à coup qu'il avait planté de gros clous dans la planche qui s'était légèrement fendue. Des clous plantés tout de travers dans une planche raboteuse. On avait l'impression que quelqu'un avait voulu se barricader à la hâte.

Incapable de poursuivre ses explications, il se précipita dans la salle de bain et se mit en frais de se raser avec hâte. Il avait du mal à soutenir son propre regard dans le miroir. La sueur envahissait de plus en plus son visage rouge de colère et de confusion. Dans sa précipitation, il s'entailla la joue droite. Il se tamponna avec une débarbouillette d'eau froide et se regarda à nouveau. Le miroir lui renvoya le regard d'un homme traqué, stupide et complètement idiot. Pourquoi réagissait-il de cette façon? Il enfila des vêtements propres et revint dans la cuisine.

Le dîner était prêt: du bon café chaud, du pain grillé, du jambon, des oeufs. Devant ce repas tout préparé Orval retrouva son assurance. Sa joue saignait encore un

peu. Il tamponna la coupure avec son mouchoir. Pendant de longues minutes, il mangea avec appétit sous le regard inquisiteur de madame Gagnon. Elle s'éclaircissait la voix de temps en autre mais elle ne faisait plus de remarques banales sur le temps, la neige et le froid comme la veille. Elle le regardait.

Tout à coup, elle éclata d'un rire nerveux.

-Avez-vous peur, monsieur? Vous êtes blanc comme un drap et vous tremblez.

Il demeura interdit. Il contempla ses mains qui tremblaient légèrement. La fatigue sans doute.

- Vous donnez l'impression de quelqu'un qui se barricade. Il n'y a pas de voleur dans la région, vous savez. Et dans cette tempête, vous pensez bien. Je demeure seule depuis des mois et il ne m'est jamais rien arrivé de fâcheux. Soyez tranquille. A moins que vous ayez commis un crime, ajouta-t-elle en riant.

Orval faillit s'étouffer avec une gorgée de café. Il chercha quelque chose à répondre, ne trouva rien et se remit à manger plus lentement. Il regarda sa voisine et s'efforça de sourire.

Pour ne pas mettre son hôte dans l'embarras, madame Gagnon se leva et plaça les assiettes dans le lave-vaisselle. Tout à coup, Orval sursauta: il y avait un trou dans la planche clouée. Pourtant, il aurait juré que tout à l'heure, à l'arrivée de la voisine, il n'y avait pas de

trou. Maintenant, il y en avait un, un grand, du moins assez grand pour laisser passer...

Afin de détourner l'attention de sa voisine, il fit quelques remarques banales sur le soleil qui revenait, sur la neige qui tombait toujours. Une tempête terrible ! Cette neige n'arrêterait donc jamais de tomber ! Avec toutes ces bombes atomiques, on aurait bientôt l'hiver en été.

La voisine s'arrêta et le fixa avec des yeux étranges. Qu'est-ce qu'il avait à bavarder celui-là tout à coup ? Il gardait d'abord un silence farouche puis subitement il se mettait à parler comme un perroquet. A son tour, elle remarqua le trou dans la planche mais elle fit semblant de n'avoir rien vu. Elle se remit au travail en feignant le plus grand calme.

Il se demandait si elle avait aperçu le trou dans la planche. C'était tout de même invraisemblable ! Qu'est-ce qui avait bien pu se produire durant le repas. Il n'avait entendu absolument aucun bruit. Aucun grignotement.

Il sentait sa raison glisser sur une pente dangereuse. Depuis deux jours, il se passait dans sa maison ou dans sa tête des choses étranges que sa formation scientifique se refusait d'admettre. Pourtant, il y avait des traces bien nettes de l'activité de la bête. Et il était entré complètement dans le jeu de son adversaire : les pièges, le poison, la planche et surtout ce désir cuisant de capturer cet animal coûte que coûte. C'était devenu pour lui un défi.

• Et comment expliquer son acharnement à vouloir cacher son étrange aventure? Il prenait subitement conscience de son désir de dissimuler la présence du rat dans sa maison. Personne ne devait s'interposer dans ce combat à outrance.

Séquence 10.

Madame Gagnon rangea la cuisine et quitta la maison avec hâte. Lorsqu'elle franchit la porte, son regard en disait long. Dehors, il neigeait toujours. Les chasse-neige ne passaient plus dans les rues secondaires. La neige s'accumulait. Madame Gagnon descendit les marches avec difficulté. Orval se promit d'aller tout de suite dégager l'entrée.

Il appela d'abord à l'université pour avertir qu'il devait prendre une journée de plus. La secrétaire lui apprit qu'on avait fermé l'établissement jusqu'à la fin de la tempête.

Son coup de fil terminé, il fit le tour de la maison; les pièges étaient tous en place. Il voulait avoir son rat vivant ! Mais à quoi bon tendre des pièges, le rat les faisait claquer comme des langues ironiques, se moquait de son adversaire, jouait avec lui comme avec une souris.

A quoi bon utiliser du poison, le rat le dépistait avec un instinct sûr. Et puis Orval était terrifié à l'idée de découvrir le petit cadavre entre les mâchoires d'un piège ou à moitié détruit par le poison. Cette chair qui risquait de pourrir dans un coin lui donnait la nausée.

Pourtant, il le lui fallait vivant ! Il voulait contempler son adversaire, jouir de sa panique dans une cage. Voilà, c'était la solution : L'encager vivant !

Il décida de retourner au centre commercial. Il enfila son anorak et sortit dans la tempête. Le vent s'était dressé à nouveau et fouettait la neige à la figure des rares passants. Il n'était pas facile de rouler. En plus d'être glissante, la chaussée offrait une résistance tenace à l'avance de la voiture.

Il mit près d'une heure et demie à se rendre à destination. A la quincaillerie, le marchand n'avait aucune sorte de cage. Il recommanda à son étrange client d'aller voir un marchand spécialisé. Orval dut faire encore un long trajet avant d'atteindre le magasin suggéré. Là, il acheta une douzaine de petites cages.

Les cages qu'il acheta servaient habituellement à capturer de petits animaux. Le marchand fronça les sourcils lorsque son client parla de rats. Orval s'en aperçut et se mordit les lèvres. Il avait trop parlé.

Désormais, cette affaire devait rester entre lui et le rat. Personne d'autre ne devait être au courant. Même

pas cette voisine. Surtout pas elle. La prochaine fois qu'elle viendrait frapper à sa porte, il n'ouvrirait pas à cette raseuse. Il n'ouvrirait à personne. Ne parlerait à personne. Déjà le marchand se doutait de quelque chose. Orval ne pouvait plus corriger son erreur. Il lui fallait tout de même admettre que l'achat de douze cages pouvait paraître suspect.

Il sortit du magasin les bras chargés. Il neigeait toujours. Une grosse neige molle. On ne voyait pas très loin devant soi.

Le retour fut difficile. La chaussée était de plus en plus glissante. La circulation se faisait lentement. Le vent balayait parfois la neige tellement fort que la voiture qui roulait devant celle d'Orval disparaissait complètement. Les chasse-neige déblayaient continuellement les artères principales.

Enfin, il arriva à la maison. Il s'empressa d'installer les cages. Après les avoir judicieusement distribuées à l'étage et au sous-sol, il plaça de la nourriture dans chacune et installa le mécanisme déclencheur. Il ferma toutes les portes des pièces. Si le rat voulait entrer, il devrait se percer un trou directement dans chaque pièce.

Il descendit au sous-sol, effleura du regard la chambre froide, prit quelques planches, un marteau, des clous et remonta. Il cloua une planche à la porte de chacune des pièces. Si le rat venait à s'introduire dans une pièce, il ne pourrait circuler dans la maison sans avoir à percer.

d'autres trous.

Orval se frotta les mains de satisfaction. Toute la maison devenait un immense piège :

Evidemment, il restait le problème des trous que pouvait gruger le rat un peu partout. Alors, il n'avait qu'à bien s'effiler les dents, le cher rongeur, car les obstacles se multiplieraient sur son passage. Tous ces murs, toutes ces planches, tout le plancher ! Il en aurait pour des heures ou des jours. Mais Orval comptait surtout qu'il ferait une visite à l'une des cages. L'instant d'une minute, il rêva à un circuit d'alarme reliant toutes les cages à une console centrale mais il ne pouvait se payer ce luxe. S'il pouvait seulement disposer de cages électroniques qui tuaient et pulvérisaient les rats en une seconde !

Il pouvait maintenant dormir tranquille et suivre une à une les activités de son ennemi. Il se félicitait d'avoir réussi à forcer le rat à ronger la planche de la porte de la cuisine. La première trace visible de l'activité du rat était là, devant lui. Il y avait bien la nourriture grignotée, les pièges disparus, la touffe de poils, le bout de queue mais ce trou c'était autre chose. Le rat avait dévoilé malgré lui sa stratégie. Du moins, Orval voulait s'en convaincre. Il voulait se faire accroire que la chasse progressait, que la bataille avançait, que la victoire était proche.

Tout à coup, une idée explosa dans sa tête. Il se précipita au sous-sol. Cette fois, il oublia le jeu de la chambre froide. Il était trop absorbé par sa trouvaille. Dans son atelier, il lui restait des bouts de tôle. Il en prit un et remonta dans la cuisine. Il cloua le morceau de tôle sur la planche au bas de la porte.

L'idée était vraiment géniale. Le rat s'introduirait sans méfiance par le trou déjà rongé. De son corps, il soulèverait la tôle mince qui retomberait derrière lui. Le rat serait alors coincé dans la cuisine. Il ne pourrait plus redescendre dans le sous-sol, son repaire. Aussitôt qu'Orval l'entendrait rôder dans la cuisine, il se précipiterait balai en main et le tuerait lui-même. Peut-être l'étranglerait-il de ses propres mains.

Il vérifia les portes du garde-manger. Elles étaient toutes très bien fermées. Le rat aurait tout le loisir de se promener librement dans la cuisine mais il ne pourrait pas toucher à la nourriture. Orval le découvrirait et lui ferait face. Non, il ne le tuerait pas. Si le rat n'avait pas alors l'idée de se constituer prisonnier dans la cage placée dans la cuisine, Orval se chargerait bien de le pousser dedans. Alors, il pourrait s'amuser à contempler la panique de son ennemi tournant comme un fou dans la petite cage. Tout s'annonçait bien. Il avait presque envie de siffloter.

Séquence 11.

Orval entra dans son bureau. Il devait préparer un cours pour la semaine qui venait. Il pouvait maintenant aller à l'université sans se préoccuper du rat. Les cages feraient le travail sans qu'il ait à intervenir. Il s'installa donc à son bureau, ouvrit un livre et commença à griffonner des chiffres sur une feuille de cahier. Il travailla ainsi pendant des heures.

La tempête faisait toujours rage. Personne ne se promenait dans les rues encombrées de neige molle. Derrière le petit lotissement s'étendaient de grands champs. L'hiver se refermait lentement autour de la maison. On avait l'impression que tout était enseveli. Orval se sentait seul au bout du monde, seul avec son rat qui se promenait peut-être encore dans le sous-sol ou entre les planchers.

La préparation de son cours terminée, il sortit pour pelleter un peu. Il faisait très froid. La neige tombait de plus en plus vite. Le vent s'était levé et soufflait en bourrasques. Orval respirait avec difficulté mais il se sentait bien dehors. Le vent et le froid lui fouettaient le sang.

Une auto surgit à travers la tempête. Elle venait de tourner le coin et s'engageait dans la rue qui passait devant la maison d'Orval. Elle avançait avec difficulté. Le menton appuyé sur le manche de sa pelle, il observait l'auto qui dérapait. Juste devant chez lui, le conducteur arrêta le moteur, sortit et examina les pneus arrière. Le premier mouvement d'Orval fut d'aller lui prêter main forte. Mais il pensa que le conducteur voudrait peut-être entrer dans la maison pour téléphoner ou se réchauffer. Il pouvait voir les planches clouées aux portes et les cages dans toutes les pièces. Il poserait sûrement des questions embarrassantes. A cette pensée, Orval fut pris de panique.

Il entra rapidement dans la maison et se posta à la fenêtre du salon observant l'homme qui se dirigeait vers sa maison. On frappa. On sonna. Caché derrière les rideaux, Orval ne bougeait pas. On frappa à nouveau.

Soudain, il crut entendre un grignotement familier. On frappait toujours. Le grignotement s'accentua. On avait l'impression que le rat était en train de dévorer une partie de la maison. Orval jeta un coup d'oeil autour de lui. Il voulut aller voir dans la cuisine mais il se retint. S'il

bougeait, l'homme pouvait entendre le plancher craquer. Mieux valait lui faire croire qu'il n'y avait personne. A la longue, celui-ci en viendrait à douter d'avoir aperçu quelqu'un. A bout de patience, il s'en irait. On frappa encore.

Le grignotement perçait la rumeur du vent. L'inconnu l'entendait sûrement. Orval fouilla du regard les recoins du salon. Les grignotements se multipliaient. Il s'attendait à voir d'une minute à l'autre un trou s'agrandir quelque part sous ses pieds.

A travers le rideau, il vit l'homme retourner sur ses pas, monter dans sa voiture et redémarrer. Les roues arrière glissèrent, la voiture eut quelques sursauts puis finalement bondit et s'éloigna lentement en valsant de l'arrière.

Orval poussa un soupir de soulagement. Les grignotements avaient cessé. Le rat avait sans doute fait tout ce bruit simplement pour signaler sa présence à l'étranger parce qu'il se sentait prisonnier de la maison et traqué par son adversaire. Orval esquissa un sourire. Il le tenait bien cette fois ! Le rat ne pouvait plus lui échapper. Cette ignoble bête avait voulu déranger sa quiétude de nouveau célibataire au moment même où il avait besoin de toutes ses énergies pour retrouver son équilibre mental et s'adapter à sa nouvelle vie. Eh bien ! il avait cherché la guerre, il l'aurait !

Orval entra dans la cuisine. Rien dans la cage. Il chercha dans tous les coins. Rien. Avec le balai, il fouilla les moindres espaces libres. Toujours rien. Il ouvrit le garde-manger et ses yeux s'agrandirent de stupeur : un pain

avait été à demi dévoré.

Pris de rage, il vida le garde-manger. C'était pourtant impossible que le rat soit entré car les portes étaient toutes soigneusement fermées.

Finalement, il découvrit un trou tout au fond du garde-manger. Il s'empara d'une bouteille vide et la brisa sur le plancher. Puis il introduisit un à un les éclats dans le trou. Chaque éclat tombait dans un gouffre. Il brisa une deuxième bouteille, puis une troisième et réussit à boucher l'orifice.

Il remplaça la nourriture dans le garde-manger, jeta à la poubelle le reste du pain puis il s'assit, épuisé. Il ouvrit une bouteille de bière et la but lentement en fixant la cage.

Séquence 12.

Orval se laissait hypnotiser par la cage. En imagination, il voyait le rat sortir d'un trou et s'avancer vers la petite porte. La bête pénétrait dans la cage et la petite porte tombait comme un couperet. Il s'avança pour mieux observer et, toujours en imagination, il vit le rat se débattre tel un diable dans l'eau bénite.

La vision se dissipa. Orval se cambra dans son fauteuil et avala une dernière gorgée de bière. Il alluma la télévision. Radio-Canada commentait abondamment la tempête qui s'abattait sur toute la province. Dans Montréal, les véhicules ne pouvaient plus circuler. On sortait déjà les motoneiges pour transporter les malades et les blessés dans les hôpitaux. On conseillait fortement aux gens de rester à la maison jusqu'à la fin de la tempête.

Orval ferma la télévision. Il chercha un instant son roman policier, le trouva et s'efforça de reprendre l'intrigue où il l'avait abandonnée.

Il n'avait pas faim. D'ailleurs la bière lui coupait toujours l'appétit. Malgré ses efforts, il n'arrivait pas à se concentrer. Les mots sautillaient devant ses yeux. Thérèse passait devant lui, courait d'une ligne à l'autre pour lui lancer interminablement ses dernières paroles: " Je pars. J'en aime un autre. Il m'a fait un enfant, lui."

Soudain, les grignotements reprirent. Comme auparavant, ils s'accéléchèrent rapidement. Le bruit emplissait toute la maison. Orval s'attendait à voir un trou apparaître d'une seconde à l'autre, ici, là, un peu partout, dans un mur, dans le plancher, au plafond.

Il se prit la tête à deux mains. Puis il se leva et se frotta les yeux pour chasser cette vision.

Il alla dans la salle de bain, prit deux aspirines qu'il avala avec une gorgée d'eau froide. Les grignotements continuaient. Il revint dans la cuisine, ouvrit le garde-manger: tout était en ordre. D'ailleurs, le bruit ne venait pas de la cuisine.

Il fit le tour de la maison: les cages n'avaient reçu aucune visite. Le soir tombait rapidement. Il alluma partout. Il se sentit rassuré en voyant toutes ces lumières. Les grignotements cessèrent. Le rat était peut-être entré dans une pièce. Il était sans doute en train de faire un

joli carnage quelque part.

Orval fit à nouveau le tour de la maison. Rien d'anormal. Revenu à la cuisine, il hésita. Avec mille précautions, il entrouvrit le garde-manger. A environ quelques centimètres du premier trou, un deuxième, plus petit avait été pratiqué. Le seul pain qui restait était à demi dévoré comme l'autre. Il poussa un cri de rage. Dans sa colère, il crut voir pointé vers lui un bout de nez rose.

Il se rua dans l'escalier qui conduisait au sous-sol. Il jeta malgré lui un coup d'oeil vers la chambre froide. Il avait oublié de jouer le jeu. Il ramassa toutes les bouteilles qui lui tombaient sous la main et les cassa toutes sur le sol. Puis il ramassa les éclats de verre dans une boîte de carton et remonta à la cuisine. Il boucha le deuxième trou et jeta le reste du pain dans la poubelle. Dans sa hâte, il s'était coupé au pouce de la main droite. Il suçà le sang en grognant de colère.

Il se dirigeait vers la salle de bain pour y prendre un sparadrap lorsque tout à coup les lumières s'éteignirent plongeant la maison dans une profonde obscurité. Il tâtonna dans le noir. Il lui fallait descendre au sous-sol pour rétablir le courant. En titubant, il heurta la cage de la cuisine et finit par saisir la poignée de la porte.

Retrouvant un peu son sang froid, il jeta un coup d'oeil dehors. Ca devait être la tempête. Un fil avait dû se rompre quelque part. A son grand étonnement, il y avait

de la lumière chez tous ses voisins. Malgré les rafales, on pouvait nettement distinguer les fenêtres éclairées. Seule sa maison était dans l'obscurité la plus complète.

Il demeura un instant perplexe. Le mystère se refermait sur lui. Qui avait bien pu couper l'électricité? Personne ne pouvait avoir eu l'idée de sortir dans cette tempête pour lui jouer ce mauvais tour.

Bien sûr, ses voisins auraient bien voulu l'humilier. Ils étaient tous jaloux à en crever. Des rats ! Il avait la plus belle femme, la plus belle maison, le plus beau terrain. Il était professeur d'université. Thérèse était peut-être partie avec un voisin. Son histoire de patron ne tenait pas debout. Lorsque les voisins passaient devant sa maison, ils jetaient tous un regard envieux au grand sapin qui montait la garde sur sa propriété. Tous jaloux ! Et maintenant que sa femme l'avait quitté, ils voulaient en profiter pour le rendre fou.

Cette voisine qui venait lui rendre si aimablement service, c'était sûrement leur espionne. Ils l'avaient déléguée auprès de lui pour sonder son moral, pour voir s'il allait tenir le coup.

Fou de colère, il ouvrit la porte du sous-sol et se précipita dans l'escalier, rata une marche et dégringola. Il se releva péniblement dans la plus totale obscurité, se frotta le genou, puis le poignet. Rien de cassé.

En grimaçant de douleur, il tâtonna pour trouver la porte de la salle de lessive. Il se frappa légèrement à une poutre d'acier, jura, trouva la poignée et ouvrit. Dans ses poches, il devait bien y avoir une allumette. Finalement, il en trouva une et l'alluma. Il promena la mince flamme autour de la boîte centrale. Ses yeux s'agrandirent de stupéfaction, tout autour de la boîte, les fils étaient rongés, complètement coupés.

Séquence 13.

Hébété, Orval restait planté devant la boîte sans bouger. Il n'en croyait pas ses yeux. Le rat ! Mais non, un rat ne pouvait ronger ainsi de gros fils, bien gainés. Ou bien il fallait admettre que cette bête avait des mâchoires d'acier. C'était impossible.

Une violente douleur au genou lui rappela qu'il ne rêvait pas. Et pourtant tout cela avait des allures de cauchemars.

Péniblement et se tordant de douleur, Orval remonta à l'étage, chercha des chandelles dans les armoires de la cuisine, buta à nouveau dans la cage qu'il renversa. Il alluma trois chandelles, les plaça dans le salon, la cuisine et la salle de bain. Il enroula un sparadrap autour de son pouce, examina son poignet déjà enflé. Il avait du mal

à bouger sa main. Une fracture peut-être.

Il revint dans le salon et s'effondra dans un fauteuil. Il ne pouvait réparer ces gros fils lui-même. Il lui fallait donc se résigner à passer toute la nuit sans lumière, sans chauffage, sans télévision et sans radio. La viande dans le réfrigérateur risquait de dégeler et de pourrir. Il n'était pas question non plus d'appeler un électricien un samedi soir. Encore moins le lendemain, un dimanche. D'ailleurs, avec cette tempête, cela prendrait plusieurs jours avant d'en avoir un.

Orval ne se sentait pas à l'aise dans l'obscurité. Tant pis ! Le rat venait de remporter une bataille mais il ne gagnerait pas la guerre ! Il fallait admettre que c'était là une excellente tactique de sa part. Dans le noir, la bête pourrait aller et venir à sa guise. Orval n'arriverait jamais à le capturer, une chandelle à la main.

Il était maintenant isolé, coupé de tout. Restait le téléphone. Il décrocha. Rien. Coupé lui aussi. Cette bête diabolique avait pensé à tout !

Il ne pouvait plus appeler nulle part. Aucun secours. Aucune nouvelle. Il y avait bien les voisins. Mais ceux-là ! Non, il lui fallait se résigner.

Il ne pourrait plus lire ou du moins très peu. Peu importait au fond. Comment lire dans son état d'esprit ?

Il éprouva subitement l'impression d'une présence derrière lui, qui s'approchait, qui le cernait, le frôlait. Il fouilla du regard le salon. Une foule d'objets se mirent

à remuer, à bouger, à passer devant lui. Ombres menaçantes.

Dehors, le vent gémissait, hurlait, rageait d'impuissance, prêt à renverser tout sur son passage. La neige vi-revoltait, dansait, bondissait dans toutes les directions à la fois.

La pénombre du salon s'animait de milliers de présences invisibles. Les murs noirs s'avançaient et reculaient dans un étrange va-et-vient. Tout à coup, il poussa un cri. Quelque chose était passé entre ses jambes. Le rat?

Il se leva, promena sa chandelle tout autour du salon. Il espérait débusquer quelque chose tapi dans l'ombre, Rien. Toujours rien. Les ombres se déplaçaient avec lui, autour de lui. Elles dansaient, jouaient à cache-cache, disparaissaient pour réapparaître aussitôt.

Orval sentait maintenant une présence presque humaine derrière lui, une présence qui se déplaçait en même temps que lui, dont il ne voyait que l'ombre sur les murs. Il se retourna brusquement. Son regard buta sur la photo de mariage. Il promena la chandelle devant la photo. Il ne pouvait en croire ses yeux. Cette jeune fille qu'il tenait par le bras ce n'était pas Thérèse mais Bibiane sa jeune soeur. Thérèse était si jeune alors ! Bibiane lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Ce n'était pas la même Thérèse qui venait juste de le quitter.

Alors lui aussi avait dû terriblement vieillir ! Il n'était plus le jeune premier de la photo. Peu à peu, au

cours des années, il était devenu un autre homme.

Pris de panique, il courut dans la salle de bain et braqua la chandelle dans le miroir pour s'observer. L'éclairage était mauvais mais il prenait conscience de son nouveau visage. Des rides lui barraient le front, des poches grises, gonflées, s'accrochaient à ses yeux, sa chevelure le fuyait... Et cette mauvaise barbe qu'il n'avait pas rasée depuis combien de temps au fait? Il enleva son dentier et sa bouche se creusa. Pendant toutes ces années, il était devenu un vieillard, un vieillard dans la cinquantaine.

C'était donc ça, le vieillissement ! Quelque chose qui recouvrait lentement le corps sans qu'on s'en aperçoive. Un masque en guise de visage. Une vieille enveloppe charnelle trop grande. Et surtout, ce regard qui s'éteint lentement, usé par la vie.

Et Thérèse qui avait subi le même vieillissement, comment avait-elle pu séduire son patron? Elle mentait. Elle avait vu l'ombre avant lui et elle avait préféré lui mentir. Elle n'était pas partie avec un autre homme. Elle n'allait pas avoir d'enfant. Non, elle était partie avec sa vieillèsse. Alors, elle reviendrait un jour partager avec lui les dernières années de leur amour.

Voici quelques jours à peine, pendant qu'elle lisait, il l'avait observée longuement. Elle était encore très belle, très attirante. Un autre homme pouvait l'avoir trouvée tout aussi désirable. Ou peut-être qu'il n'y avait pas d'homme,

pas de rival. Elle était partie parce qu'elle savait... Lui, il venait juste de savoir.

Oui, c'était ça. Thérèse savait ce qui les rongait tous les deux depuis des années. Lui, il avait été aveugle. Il avait trop fait confiance à la vie et à l'amour. Trop bête, trop naïf : Il n'avait pas vu l'ombre. Mais pourquoi avait-elle inventé cette histoire de patron qui l'aurait séduite, qui lui aurait fait un enfant? C'était ridicule. Mais l'aurait-il cru autrement? Comment aurait-il pu comprendre, accepter que sa femme ait fui la vieillesse?

Lorsque la tempête serait terminée, il se promettait d'aller trouver ce patron s'il existait et de lui régler son compte. En attendant, la tempête l'emprisonnait dans sa maison rongée par une bête. Il se sentait lui-même dévoré de l'intérieur. Il devait capturer cette bête à tout prix avant qu'elle ne dévore toute la maison.

Il revint dans le salon et contempla encore une fois la photo de son mariage. La ressemblance était frappante. Thérèse avait alors toute la beauté et la fraîcheur de Bibiane. A cette époque, il prenait la fillette sur ses genoux et jouait avec ses longues tresses brunes. Il la considérait un peu comme sa soeur, son enfant. Bibiane était l'enfant qu'il n'avait pas eu avec Thérèse. Maintenant, elle était devenue une jeune fille, une femme, très belle, mince, douce et affectueuse pour son vieux beau-frère. Bibiane s'était mariée. Le visage d'Orval s'assombrit. Bibiane mariée...

Tout à coup, une chandelle tomba. Il se précipita. En se penchant pour la ramasser, il aperçut sous la bibliothèque un gros trou et dans le trou deux yeux brillants qui le fixaient. Il fit un geste... insensé ! Il tendit la main vers le trou et la vision disparut.

Il resta longtemps accroupi sur le tapis, le bout de chandelle à la main, pétrifié par cette apparition. Un rat ne pouvait avoir de tels yeux ! Ou alors c'était un rat humain. Presque humain. Pendant quelques secondes, il chercha un nom à son adversaire. Enfin, il trouva. C'était le *rattus sapiens* !

Séquence 14.

Orval avait faim. Il se fit quelques tartines de beurre d'arachides qu'il dévora avec deux tasses de café très fort. Il ne pouvait se servir de sa main blessée. Il arrivait difficilement à manoeuvrer. Il retourna au salon et se laissa choir dans un fauteuil.

Il ne voulait pas dormir. Il fallait en finir au plus vite. S'il réussissait à guetter le rat jour et nuit, il finirait bien par le coincer quelque part.

Les vivres commençaient à manquer. Le rat l'avait déjà privé de deux pains. Il avait aussi éventré un sac de cassonade et un autre de farine. Mais il restait suffisamment de viandes froides et de conserves pour tenir jusqu'à la fin de la tempête.

Il jeta un coup d'oeil par la fenêtre. On ne dis-

tinguait plus très bien les entrées de garage même chez les plus proches voisins. La rue était complètement engloutie sous la neige.

Il se rappela soudain qu'il avait une radio à piles. Chandelle en main, il alla dans son bureau et trouva la radio derrière un tas de livres. Il l'ouvrit. Les piles étaient encore bonnes. Il réussit, après de multiples tâtonnements, à syntoniser Radio-Canada.

La voix de l'annonceur lui parvint d'abord faiblement. Les ondes étaient brouillées. Il finit par saisir quelques bribes de nouvelles. La tempête avait déjà battu tous les records de la saison. On ne pouvait prévoir quand elle prendrait fin. On parlait de situation d'urgence. On requérait tous les propriétaires de motoneige pour le transport des malades et des blessés aux salles d'urgence des hôpitaux.

Une fois le bulletin de nouvelles terminé, la musique reprit son envol. Il ferma la radio pour ménager les piles. Un peu de musique dans tout ce silence lui aurait pourtant fait du bien.

Dans toutes les maisons, il y avait au moins une lumière allumée. Dans la rue, les réverbères éclairaient faiblement. Il alla dans la cuisine. A quelques cinquante mètres derrière la maison, s'étendait un grand champ. Orval entendit un vrombrissement. Une motoneige traversait le champ à toute vitesse. Le bruit du moteur lui parvenait

faiblement à travers les rafales.

Une brûlure lui mordit la main. De grosses gouttes de cire, comme des larmes épaisses, coulaient lentement sur sa main blessée. Il souffla la chandelle. L'obscurité se referma brutalement sur lui. A tâtons, il alla chercher une autre chandelle. Il en restait trois seulement.

C'est alors qu'il se rendit compte qu'il faisait froid dans la maison. Il fut secoué d'un violent frisson. Chandelle en main, il descendit au sous-sol. Il ne restait plus beaucoup de bûches. Comme le printemps était déjà arrivé, il n'avait pas crû nécessaire de renouveler sa provision de bois. Il remonta avec une brassée qu'il déposa près du foyer après s'être heurté à plusieurs meubles.

Il bourra le foyer de papier journal et déposa dessus des allume-feu. A l'aide de sa chandelle, il alluma. Le foyer flamba brusquement. La lueur éclaira tout le salon puis baissa rapidement.

Le feu mordit le bois et le rongea patiemment. Orval ajouta encore quelques morceaux et s'assit. Le crépitemment du foyer l'empêchait d'écouter les bruits de la maison.

Le feu le rassurait. Il eut la tentation d'ouvrir la radio mais se ravisa. Il devait s'en servir avec discernement. C'était le cordon ombilical qui le reliait désormais au monde extérieur.

La douleur lui transperçait le genou et lui tirail-
lait le poignet comme à plaisir. Mais la chaleur du foyer
qui commençait à l'atteindre endormait la douleur. Le feu
dévorerait peu à peu le bois qui pétillait sous la torture.
Les flammes devenaient de plus en plus voraces. Bientôt une
chaleur intense l'atteignit.

A travers sa somnolence, un nouveau vrombrissement
traversa le silence écorché par les crépitements du foyer.
Le grondement de la motoneige n'était qu'une longue plainte
pathétique.

Pour déjouer le sommeil, Orval se leva et se planta
devant la grande fenêtre du salon. Des serpents de rafales,
charmés par la musique du vent, se dressaient puis s'éva-
nouissaient comme des mirages. Une sarabande de flocons fous
semait le vertige autour des conifères, fantômes verts char-
gés de blanc, sentinelles fidèles dans la tempête. Le vent
formait avec la neige de monstrueux oiseaux éphémères, in-
formes, immenses qui ne vivaient que l'instant d'une chute
tragique. Les rafales fleurissaient de gros bouquets fous
qui se fanaient aussitôt.

Orval revint s'asseoir. Il s'étira pour jeter un
nouveau morceau de bois dans le feu. Les crépitements l'em-
pêchaient de distinguer les grignotements du rat. Peut-être
que la bête avait fait relâche. Elle dormait sans doute dans
quelque recoin. Ou elle feignait de dormir pour le déjouer.

Il espérait toujours que l'une des cages happerait

le rat. S'il s'endormait, cela pourrait donner plus de liberté à cette vermine. Le rat circulerait plus facilement dans toute la maison et pourrait ainsi être attiré par une des cages. Mais l'idée de dormir le terrifiait. Il savait maintenant que la bête lui en voulait personnellement, qu'elle était douée d'une malice et d'une intelligence surhumaines. Dans des romans de science fiction, il avait déjà lu que des phénomènes semblables se produisaient chez les animaux. Mais il refusait de se laisser prendre au piège de l'imagination.

Il fallait plutôt vaincre la ruse par la ruse. Il éteignit la chandelle, s'enfonça un peu plus dans son fauteuil et fit le mort. Il entretiendrait le feu discrètement avec une grande économie de gestes. Le rat se laisserait leurrer, il en était sûr.

Quand le jour se lèverait, il éteindrait le foyer et s'habillerait chaudement pour résister à son nouvel ennemi, le froid. Pour l'instant, le feu éclairait et réchauffait à la fois. C'était son plus précieux allié dans cette guerre inexorable.

Le sommeil venait lentement. On a beau joué au mort, on risque de se faire prendre à son propre piège. Ne pas bouger dans l'obscurité invitait solidement au sommeil. Mais il était bien décidé à ne dormir que d'un oeil et que d'une oreille.

Juste au moment où il allait glisser dans le rêve, il entendit un bruit sec. Il ralluma la chandelle et commença son inspection. Dans la plus petite des chambres, il constata avec joie que la porte de la cage était tombée, et le fromage disparu.

Mais dans la cage, pas de rat !

Séquence 15.

Orval donna un violent coup de pied dans la cage, la piétina rageusement en hurlant de colère. Ce n'était pas possible : Il rêvait. Victime d'une gigantesque hallucination. Ce rat, cette bête se jouait de lui. Il était vraiment fort, trop fort.

Fou de rage, il fit le tour des chambres en ramassant les cages. Puis, la chandelle toujours au poing, il se dirigea vers la cuisine, ouvrit la porte du sous-sol et lança les cages dans l'escalier.

La chute produisit un tintamarre indescriptible. La dégringolade n'en finissait plus. Orval entendit la dernière cage rouler puis s'arrêter. Le silence qui suivit lui sembla terrifiant. La maison elle-même n'osait plus craquer.

Mais dehors, le vent soufflait et la tempête se

déchainait. On n'avait l'impression que la maison titubait dans le vent, aveuglée par la poudrerie. A son tour, elle se mit à hurler. Le toit grinçait sinistrement, les murs gémissaient. Orval ressentit l'imperceptible tâtonnement de la peur dans sa poitrine. Elle entraînait dans ses poumons et y soufflait la panique. L'épouvante s'installait.

Il regarda ses poings crispés, inutiles, impuissants. Il ouvrit les mains et fit jouer lentement les jointures. Il lui fallait attraper cette bête avec ses mains. Il la tiendrait dans ses propres mains et l'étranglerait doucement, presque avec volupté. Il lui ferait sortir les yeux de la tête, la lui écraserait pour en faire jaillir la cervelle et il la jetterait dans la tempête. La neige et le vent l'engloutiraient dans leur gueule immense.

Le bruit infernal des cages dégringolant dans l'escalier du sous-sol était le dernier avertissement lancé à l'adversaire. Le rat n'avait qu'à bien se tenir. Plus de cages, plus de pièges, plus de poisons ! Il ne restait que l'homme et le rat, face à face.

Ce rat devait être gros, noir, énorme, avec des dents longues et aiguës. Orval le voyait ramper le long des murs, attaquer le bois et le ronger à coups de dents voraces. Cette bête devait avoir une queue démesurée, de longues griffes acérées, des yeux perçants, ces yeux presque humains qu'il avait aperçus dans le trou.

Orval retourna dans le salon. Le feu se mourait. Il descendit au sous-sol, poussa du pied les cages qui obstruaient le chemin. L'une d'elles heurta la porte de la chambre froide. Pétrifié d'horreur, Orval fixa la porte puis détourna la tête. Il remonta avec une brassée de bois, en jeta un morceau dans le feu qui pétilla aussitôt. Les flammes s'élevèrent mollement. Si le jour pouvait enfin se lever, cette fois la bataille s'engagerait définitivement. Il retournerait la maison pour débusquer cette sale bestiole.

Dehors, la neige en folie continuait à tomber. C'était une suite ininterrompue de tourbillons blancs qui couraient sur le sol. On aurait dit de jeunes chiens s'amusant à pourchasser leur queue.

La chaleur se répandit à nouveau dans la maison. Orval combattit le sommeil à plusieurs reprises. Maintes fois, sa tête dodelina. Chaque fois, il se réveillait en sursaut, se frottait les yeux, attisait le feu. La chaleur le reprenait aussitôt dans ses longs bras tièdes et bientôt il glissa dans un profond sommeil.

Lorsqu'il se réveilla, le jour commençait à poindre. Le feu était mort. La bataille reprenait.

La faim lui creusait sauvagement l'estomac. Il tartina quelques tranches de pain, les dernières. Il les dévora à belles dents.

Dehors, la neige avait cessé. La tempête s'était

C couchée comme une bête épuisée. Quelques voisins montraient le nez, entrouvrant leur porte obstruée. Des pelles, ici et là, poussaient un peu de neige pour dégager les portes.

Orval ouvrit la radio. La musique se répandit dans la maison. A travers les parasites, un jazz vapoureux, sirupeux, floconneux bouillonnait, s'époumonnait, agonisait. Une mélodie populaire, massacrée, écorchée, torturée par les parasites succéda au jazz.

La musique cessa. Un annonceur prit la parole. La tempête ne connaissait qu'une simple accalmie. On prévoyait encore des chutes de neige toute la journée.

(Orval voulut sortir à son tour pour dégager la porte mais il se ravisa de peur d'être aperçu par les voisins. Ils savaient tous que sa femme l'avait quitté. Orval ne pourrait pas supporter même de loin l'ironie de leur regard.

Il était donc forcé de passer une autre journée prisonnier de sa propre maison. Il fallait du bois pour la nuit suivante. Dans le sous-sol, il restait encore quelques planches qu'il gardait pour se faire des bibliothèques. Il les scia et les monta dans le salon.

Il était prêt maintenant à se lancer à la poursuite de la bête. En finir coûte que coûte avant la tombée de la nuit. Où pouvait bien passer le rat pour monter à l'étage? Il s'arma d'un marteau et se mit à défaire le plafond du sous-sol. Le rat devait sans doute s'y cacher.

Pendant toute la matinée il défit le plafond.

Vers midi, il contempla avec satisfaction son travail. Tous les carreaux et les montants du plafond suspendu gisaient maintenant sur le plancher du sous-sol. Il n'avait rien pu découvrir. Pendant tout ce travail, le rat avait dû faire son nid ailleurs. Mais dorénavant, il ne pourrait plus se cacher à cet endroit.

Orval dîna de biscottes, de jambon en conserve, de confiture. Faute de café, il ouvrit sa dernière bouteille de bière. A la première gorgée, il se souvint que les rats raffolaient de la bière. Dans certains pays, lorsqu'on était à bout de moyens, on ouvrait de grande cuve de bière. Les rats s'y jetaient et finissaient par s'y noyer. Il vida le reste de la bouteille dans un plat et y jeta du poison. Il plaça le plat dans le garde-manger.

En ouvrant le garde-manger, il s'était aperçu que la boîte de céréales avait été ouverte. On avait répandu le contenu sur la tablette. Peu importait au fond, il n'avait plus de lait pour manger ces céréales. Il jeta la boîte à la poubelle.

Comme il s'y attendait, il y avait un nouveau trou dans le mur. Il le bourra avec les derniers éclats de verre qui lui restaient. Il n'avait plus de planches pour boucher les trous et les ouvertures sous les portes. Tout cela n'avait vraiment plus d'importance. Il jeta un dernier coup d'oeil au plat rempli de bière empoisonnée.

C

Séquence 16.

(On frappa à la porte. Orval se figea sur place. Qui pouvait bien venir le déranger encore? Pas cette madame Gagnon du moins? Personne n'avait eu le temps de déblayer suffisamment son entrée. Le chasse-neige n'était pas encore passé dans la rue. Et d'ailleurs, la neige recommençait à tomber lentement.

Orval ne bougea pas. Après avoir frappé plusieurs fois, le visiteur importun se laisserait et repartirait. Mais la porte n'était pas verrouillée. Si l'importun s'avisait d'ouvrir!

(Sans faire de bruit, il déposa le marteau sur la table de la cuisine et se dirigea à pas feutrés dans le salon. Sur le canapé, il s'étendit avec mille précautions et fit mine de dormir. Si le visiteur poussait l'effronterie jusqu'à ouvrir, Orval pourrait feindre le sommeil.

On frappa à nouveau avec force, presque avec violence. Un long silence suivit. Le vent entourait la maison d'un essaim d'abeilles géantes. Ses sursauts faisaient comme de grands coups d'épée dans le tourbillon de la neige. Ce n'était pas chrétien de laisser quelqu'un dehors par un temps pareil.

Soudain, il entendit tourner la poignée. Doucement, en grinçant un peu. Une légère pression fit décoller la porte et le vent entra en hurlant. Orval feignit de dormir. Une ombre avança. Elle s'arrêta à quelques pas de lui, enleva son manteau saupoudré de neige, son foulard, son chapeau de fourrure, ses bottes. Par ses yeux entrouverts, il l'observait. C'était bien elle qui revenait l'empoisonner de ses prévenances.

Madame Gagnon du regard balaya le salon, étonnée par le désordre qui y régnait. Elle regarda longuement Orval, se pencha vers lui. Il feignit de se réveiller en sursaut. Surprise, elle recula et faillit tomber. Elle n'arrivait pas à prononcer un seul mot. Lui non plus d'ailleurs. Ils se regardaient comme deux êtres venus d'une planète lointaine, se détaillant des pieds à la tête, à la fois curieux, hostiles et communicatifs.

Il s'excusa. Elle lui annonça qu'elle allait faire de l'ordre. Il protesta. Lui demanda de partir. Il n'avait pas besoin d'elle. Il pouvait très bien se débrouil-

ler tout seul. Mais elle faisait déjà le tour des pièces en intruse. De temps à autre, elle jetait à son hôte des regards pointus. Elle mettait peut-être en doute son équilibre mental.

Elle fouilla dans le réfrigérateur et dans le garde-manger: plus de pain, plus de céréales, plus de biscottes. Les provisions fondaient d'une visite à l'autre à un rythme anormal. Et ce marteau sur la table? Elle s'engagea dans l'escalier du sous-sol mais Orval la retint brutalement. Elle parut un instant effrayée. Pour ne pas le brusquer, elle prononça quelques paroles d'apaisement. Puis, elle abandonna toute résistance et se mit à lui parler comme à un enfant.

Surpris et vexé à la fois, Orval lâcha prise. Ils se regardèrent un instant, sans bouger, effrayés l'un par l'autre. Elle lui caressa les mains en prononçant des mots cajoleurs. Il sentait qu'elle voulait l'apprivoiser. Elle lui caressa le cou, passa son index sur ses lèvres, puis les doigts dans les cheveux. Orval sentait en lui la colère prendre son élan mais, par un phénomène étrange, il ne pouvait plus lutter contre cette douceur féminine dont il était privé depuis si longtemps.

Madame Gagnon s'avança encore un peu, très près. Orval sentit les pointes des seins heurter doucement sa poitrine. Puis le contact de ses lèvres sur les siennes. Il l'enlaça gauchement comme s'il avait tenu un objet fragile, comme s'il avait senti le regard de Thérèse quelque part derrière lui, à bout portant dans son dos. Soudain, il la

repoussa brusquement.

Hésitante, elle descendit lentement l'escalier conduisant au sous-sol. Il n'avait plus la force de l'en empêcher. Elle verrait qu'il avait démoli le plafond. Elle croirait sûrement qu'il était devenu fou. Elle appellerait la police. On viendrait le chercher à la fin de la tempête. On lui mettrait une camisole de force et on le conduirait à un hôpital, très grand, dans une chambre toute blanche avec des barreaux noirs à la fenêtre. Orval Bélanger, professeur d'université : Quelle belle fin !

Sa décision était prise. Il devait la retenir, la garder avec lui, la mettre dans son secret. Elle comprendrait sans doute. Il lui expliquerait pourquoi il menait cette lutte insensée. Il lui dirait tout, absolument tout. Elle comprendrait sûrement. Elle était trop bonne, trop belle, trop douce. Il avait besoin de cette femme pour vivre, pour mener à bien ce combat. Et qui sait ? Un jour, il pourrait peut-être vivre avec elle pour de bon. Elle ressemblait tellement à Thérèse ou à ... Bibiane.

Du sous-sol monta un cri de surprise et de frayeur. Puis il l'entendit remonter lentement, lourdement. Oui, tout de suite, il fallait lui parler. Elle n'appellerait pas la police. Ils seraient heureux ensemble.

Séquence 17.

Madame Gagnon était ligotée à une chaise, un bâillon entre les dents. Ses yeux exorbités suivaient les gestes d'Orval. Il marchait de long en large dans la cuisine, la sueur au front malgré le froid qui refermait son étreinte sur la maison et la faisait craquer de toutes ses planches.

Orval se frappait la tête à deux mains et allait répétant sans cesse: pourquoi? pourquoi? Il s'arrêta devant sa prisonnière et lui répéta: pourquoi? pourquoi?

La neige tombait à nouveau en rafales. Il n'avait pas fermé les rideaux. De la rue, personne ne pouvait apercevoir madame Gagnon qui grelottait de peur et de froid. Les voisins étaient rentrés. Par leur fenêtre, ils pouvaient toujours tenter d'observer les allées et venues d'Orval mais en vain.

Il faisait de plus en plus froid. Le jour tombait et la nuit noyait lentement chacune des pièces de la maison. Le vent bourdonnait, ronronnait, s'élançait, retombait, poussait devant lui sa démente.

Orval n'avait plus de bois, plus de chandelle. Il descendit au sous-sol et remonta avec une hache. Il contempla un instant les meubles autour de lui. Son regard croisa celui de la prisonnière; il y surprit une épouvante muette qui le fit tressaillir.

Il pouvait lire dans les yeux de cette femme sa propre folie. Pourtant, il n'était pas fou. Il agissait comme un fou, comme un homme traqué pris au piège mais il gardait toute sa lucidité. Il devait se défendre du mieux qu'il pouvait contre tous ses ennemis: le rat, le froid, la tempête et cette femme qui violait son intimité.

Il arrêta son regard sur le bahut de la salle à manger. Un cadeau qu'il avait fait à Thérèse. Des lignes simples, fragiles, presque féminines. L'obscurité ternissait l'éclat du bois. La poussière étouffait la respiration de chacun de ses pores.

Il souleva la hache au-dessus de sa tête et l'abattit sur le meuble. La vaisselle à l'intérieur produisit un vacarme étourdissant. Madame Gagnon poussa un cri, un couteau dans l'oreille. Un deuxième coup fendit le meuble en deux. A chaque coup, la prisonnière poussait des cris d'épouvante comme si on l'avait frappée dans sa chair. Elle

savait maintenant qu'elle était tombée entre les mains d'un dément.

Orval ramassa les débris du bahut et les jeta dans le foyer. Il chercha un instant du papier autour de lui. Il n'en restait plus. Il tira sur un rideau et le lança sur les débris du meuble. Dans le silence effrayant de la maison, il fit craquer une allumette et la lança sur le rideau. Le feu jaillit. Bientôt les flammes éclairèrent le salon d'une lumière vive. La chaleur du foyer apprivoisait d'un long baiser, d'une chaste étreinte, la sauvage froidure. Le feu endormait les ombres glaciales. L'oeil jaune du foyer fouillait l'obscurité. Madame Gagnon était comme hypnotisée par ce spectacle.

Orval se laissa crouler dans un fauteuil. Non, elle n'avait pas voulu le comprendre. Lorsqu'il lui avait parlé du rat qui habitait la maison, qui dévorait sa nourriture, coupait l'électricité et rongait les murs, elle avait reculé en le regardant d'une façon bizarre. Il avait tenté de l'apaiser mais aucune parole ne semblait l'atteindre tellement son esprit était obnubilé par la peur. A chaque nouvelle révélation, ses yeux s'agrandissaient d'horreur.

Lorsqu'il lui avait confié qu'il voulait tuer sa femme et son amant, elle avait enfilé son manteau et s'était précipitée vers la porte. Il l'avait retenue brutalement par le bras. Il l'avait suppliée de ne pas partir

de ne pas avertir la police. Il n'était pas fou. Il luttait pour sa vie et pour son bonheur. Bien sûr, elle pouvait croire qu'il perdait la raison. Mais elle devait lui faire confiance. Si elle partait, il serait capable de se suicider ou de mettre le feu à sa maison. Elle criait, hurlait, se débattait. Mais ses cris s'éteignaient dans l'enclos des murs, dans le tourbillon de la tempête.

De toutes façons, elle ne pouvait plus retourner chez elle. La porte était bloquée. On n'avait pas encore dégagé la rue. Elle s'enfoncerait dans la neige, y resterait prisonnière, risquait d'y mourir de froid. Non, elle devait rester et lutter avec lui contre le rat.

Le feu baissait à nouveau. Orval alla chercher le reste des planches du bahut et les jeta dans les braises. Le salon fut éclairé brutalement. Madame Gagnon, épuisée, s'était endormie sur sa chaise, la tête légèrement penchée comme une morte.

Orval la revoyait. Prise de panique, elle n'avait rien voulu entendre. Alors, il avait utilisé les grands moyens. Il l'avait projetée de toutes ses forces contre le mur. La tête avait heurté un angle et elle s'était écroulée étourdie par le choc. Il l'avait transportée sur une chaise de la cuisine et l'avait ligotée.

Lorsqu'elle se réveillerait, il lui expliquerait et elle comprendrait sûrement. Il en aurait soin et elle verrait bien qu'il n'était pas fou. Bien sûr, il démolis-

sait les meubles, mais il fallait bien se battre contre le froid et l'obscurité.

Dehors, le vent violait la neige et l'un l'autre s'accouplaient dans la démente. La bourrasque bondissait dans le ciel, s'agrippait au grand vide noir de l'espace sans étoiles, retombait, happait la lune au passage et l'entraînait dans son naufrage vers la terre. Le vent criait, hurlait, fouettait la neige qui ne voulait que dormir.

Orval sentit poindre la faim. Il ouvrit des conserves et mangea à même les boîtes dans la demi-obscurité du salon.

Madame Gagnon se réveilla. Elle ne pleurait plus. Elle avait faim aussi. Il lui enleva son bâillon et la fit manger. Elle demanda à boire. Il lui servit un grand verre d'eau. Elle semblait plus calme. Elle ne posa aucune question. Il se remit à manger lentement en contemplant les flammes du foyer. Elle le regardait avec des yeux perdus. Elle vivait un cauchemar.

Orval se rappela tout à coup qu'il avait placé un plat de bière empoisonnée. La tournure des derniers événements lui avait fait oublier ce détail.

Il se précipita: le plat était vide. Le rat avait bu toute la bière ! Juste à ce moment, le silence fut coupé par un grignotement sous le plancher de la cuisine.

Séquence 18.

Madame Gagnon jeta un regard à Orval. Elle avait entendu le grignotement. Une bête vorace tentait de dévorer le plancher de la cuisine. On sentait les planches frémir sous les pieds. Le bruit devenait de seconde en seconde énorme, insupportable.

Fou de rage, Orval s'empara de la hache et en donna un grand coup dans le bois franc. Il s'élançait pour donner un deuxième coup de hache lorsque madame Gagnon poussa un cri et tomba de sa chaise. La corde céda: elle était libre! Interdit, Orval demeura immobile comme une statue, la hache au bout du bras.

Les coups de dents féroces reprirent sous leurs pieds. Elle voulut l'empêcher de donner un autre coup de hache mais il la projeta contre le garde-manger. La hache s'abattit une fois, une autre fois, encore et encore.

L'ouverture s'élargissait à vue d'oeil sous les pieds d'Orval. Le rat fuyait dans tous les sens. Il esquivait tous les coups. Les grignotements reprenaient, en plus faible, ici et là, derrière, devant. Un jeu hallucinant ! Orval se mit alors à distribuer au hasard les coups. Épuisé, il s'arrêta, tendit l'oreille : plus rien. Le silence.

Il chercha des yeux sa prisonnière : elle n'était plus là. Elle avait profité de son affolement pour prendre son manteau, ouvrir la porte sans bruit et fuir. En hurlant, Orval se lança à ses trousses. Mais la neige était trop épaisse. Son genou blessé fléchit et il s'étendit de tout son long.

En relevant la tête, il l'aperçut à une cinquantaine de mètres devant lui. Elle avançait péniblement. Elle se retourna et voyant son bourreau, elle poussa un cri retentissant qui se perdit dans la tempête. Elle alerterait les voisins mais qu'importe. Avec peine, il rebroussa chemin.

Il se laissa choir sur un fauteuil. Le feu rougeoyait encore mais sans répandre la moindre chaleur. Orval se sentait vidé par cette course et surtout pas la fuite de la voisine. Son poignet saignait de plus belle et la douleur lui tordait le genou.

Par la fenêtre, il observa la marche lente de la femme. Elle faisait un pas, reprenait son souffle, jetait un regard vers la maison puis avançait encore. De temps

à autre, le vent la renversait. Elle se relevait et avançait encore. Elle semblait animée par une énergie surhumaine.

Orval savait maintenant qu'elle allait le livrer à la police en l'accusant de séquestration et de folie furieuse. On viendrait le chercher et l'enfermer dans une chambre blanche comme neige. Mais il avait encore le temps de mener à bien sa lutte contre le rat. Toutes ses énergies se tendraient vers ce seul but. Tout le reste, il s'en fichait. D'abord capturer cette bête puis la tuer de ses propres mains.

Le feu se mourait. Orval démolit à coups de hache une partie de la bibliothèque du salon et jeta le tout dans le foyer.

Il ouvrit la radio. Des bribes de paroles lui parvenaient mais il n'arrivait pas à en saisir le sens. Puis tout s'éteignit. Il n'entendait plus que des parasites, l'écho d'un gémissement, celui de son esprit envahi par le délire.

Il lui faudrait désormais vivre seul, vraiment seul, sans aucune communication avec l'extérieur: pas de téléphone, pas de radio, pas de télévision, pas de journal. Et cette voisine, cette madame Gagnon, ne reviendrait sûrement pas le voir après ce qu'il venait de lui faire subir.

Le rat se remit à ronger. Orval se fit une torche avec un vieux journal. Un nouveau trou avait été percé dans le garde-manger et cette fois, toute la nourriture qui n'était pas en conserve avait disparu. Il ne restait plus d'éclats de verre pour boucher le trou. D'ailleurs à quoi bon? Boucher un trou, c'était inviter la bête à en percer un autre. Il fallait plutôt laisser le rat tout faire à sa guise et attendre qu'il commette enfin une erreur. Avec toute cette bière empoisonnée qu'il avait bu^e, il devait être au moins un peu affaibli.

Orval fit le tour des autres pièces en s'éclairant avec un bout de planche enflammée. Il lui semblait voir des orifices partout dans toutes les pièces. La maison devenait un immense fromage troué. Mais Orval n'était pas certain de leur réalité. Ils s'ouvraient et se refermaient sous ses yeux comme par enchantement. Il n'y en avait pas seulement dans le bas des murs, mais partout, à hauteur d'homme et même au plafond.

Dans le bureau, certains livres étaient à moitié rongés. C'était un rat bibliophage ! Quel merveilleux compagnon intellectuel ! Le rat lui enlevait même cette nourriture. Avait-il décidé de l'assiéger, de l'affamer, de l'épuiser, de le mettre à genoux avant de lui porter le coup de grâce?

Mais Orval avait encore bien des ressources. Peu importe les livres, il n'avait plus le temps de lire. Il

pouvait également se passer de nourriture. Il se nourrissait de haine, de colère, de vengeance et de rage. La lutte elle-même était son meilleur soutien.

Pour la première fois, l'idée le frappa : Pourquoi un seul rat? Ils étaient peut-être légion. Ils rongeaient de partout à la fois. Leurs actions étaient admirablement concertées. La maison, perforée de partout, s'écroulerait finalement en poussière. Pourtant, il n'avait entendu jusqu'ici qu'un grignotement à la fois. Il avait bien l'impression de lutter contre un seul rat. Et si ce n'était pas un rat?

Séquence 19.

Il était désormais impossible à Orval de dormir dans sa maison. Mais il ne pouvait sortir par cette tempête. C'était courir à la mort. La neige tombait toujours. Le vent furieux semblait s'introduire par tous les trous de la maison.

D'ailleurs, pourquoi fuir? Il fallait en finir ! Cette lutte prenait aux yeux d'Orval une importance démesurée. Le rat avait un avantage sur lui: il pouvait se terrer dans un recoin de la maison et y dormir. Il menait le jeu à sa guise. De son côté, Orval ne pouvait combattre très longtemps le sommeil, adversaire invincible.

Le feu se mourait encore une fois. Orval débita à coups de hache deux fauteuils et ralluma le foyer. Si la tempête ne cessait pas bientôt, tous les meubles y passeraient. Il n'avait plus sommeil. Il n'avait plus faim. Il n'avait

plus froid. Il pensait au patron de sa femme. Il aurait voulu le tenir à la gorge et l'étrangler doucement. Voir sa langue sortir tranquillement sous la pression de ses doigts. Voir ses yeux rouler hors des orbites, supplier en vain la mort de s'éloigner. Orval aurait tenu la mort entre ses mains. De lui, elle n'aurait attendu qu'un signal. Ensuite, il empaillerait le cadavre et en ferait un trophée.

Orval, sous l'horreur de cette vision, se prit la tête à deux mains. Elle tournait drôlement, sa tête. Il se sentait épuisé, vidé. Seule la vengeance brûlait dans ses veines et dans ses muscles. Il se consumait intérieurement. Il lui fallait se réfugier dans sa fièvre, se terrer dans sa peur, s'abriter dans son interrogation, se diluer dans son mystère.

Depuis le départ de Thérèse, les heures rampaient, serpentaient, se frottaient les unes contre les autres, s'écorchaient, s'épuisaient et mouraient. Le feu du foyer jetait sur les murs l'arrogance de ses ombres gesticulantes. Les griffes de l'obscurité égratignaient la fragile lumière du feu. Les grignotements du rat ralentissaient le silence, fermaient l'espace de la vie, étouffaient l'approche de la délivrance.

Orval sentait que la folie se jouait de lui. Soudain, les grignotements brassaient un peu de silence et l'obscurité se mettait à bouger, à remuer comme une chose vivante. Aspiré dans l'entonnoir de l'épouvante, il ne vou-

lait pourtant pas céder. Il devait garder jusqu'au bout sa froide logique. L'homme de science devait l'emporter sur l'homme primitif.

Il n'entendait plus les grignotements. Il savait bien qu'il ne l'avait pas tué mais il avait réussi sûrement à lui faire peur. Il gardait encore l'initiative du combat. Le plancher était largement ouvert et la bête pouvait maintenant monter à sa guise dans la cuisine. Il l'attendait !

Il frissonna. La fièvre grimpait lentement dans son corps, escaladait sa poitrine, s'agrippait à ses tempes pour crever dans sa tête et l'inonder de sa chaleur épuisante, douce et moite comme des lèvres de femme. Les lèvres de Thérèse. Les lèvres de...

Par la fenêtre du salon, une sorte de flamme cisailait la nuit. Il s'approcha et fouilla les ténèbres de ses yeux rougis, chassieux, rongés par l'insomnie.

La flamme s'avavançait dans la rue. Elle flottait sur les amoncellements de neige. Derrière elle, d'autres flammes suivaient. Elle s'avavançaient lentement comme une procession au flambeau.

La première flamme s'arrêta devant le grand sapin. Une vague silhouette brandissait un flambeau. Les autres ombres se groupèrent autour de la première. Comment ces hommes pouvaient-ils ainsi marcher dans la neige épaisse en pleine nuit ? Et pourquoi venaient-ils se planter devant sa maison ?

Qui étaient ces hommes? Il colla son nez à la vitre froide. Au premier rang, il reconnut un de ses voisins. Lentement chaque visage s'éclairait. Ils approchaient leur flambeau près de leur visage et, un à un, ils se démasquaient progressivement. Il les reconnaissait tous. Tous ! Pourquoi venaient-ils ainsi l'assiéger dans la nuit?

Orval entendit les grignotements reprendre une fois encore. Le rat poussait des cris presque humains. Orval se précipita et distribua à gauche et à droite quelques coups de hache. Il lui semblait maintenant que le rat s'amusait à explorer les murs. A descendre. A monter. A dégringoler. A regrimper.

Orval abandonna rapidement sa hache plantée dans un mur et se rua à nouveau vers la fenêtre. Les silhouettes se dispersaient lentement, solennellement. Elles se déployaient tout autour de la maison. Elles escaladaient facilement les bancs de neige. Légères, transparentes, irréelles. Finalement, elles se postèrent à chaque fenêtre.

Il courut de l'une à l'autre en faisant de grands gestes comme pour chasser des oiseaux de malheur. Il devenait un épouvantail vivant. Les silhouettes s'immobilisèrent. Impassibles. Chacune le fixait droit dans les yeux.

Maintenant qu'il était seul dans sa maison, épuisé, affamé, au bord de la folie, ils en profitaient tous pour venir l'accabler. La tempête n'arrivait pas même à freiner leur envie, à mater leur jalousie. Ils étaient ca-

pables des pires exploits pour venir le hanter dans sa solitude.

Derrière lui, le rat était en train de dévorer tout un mur. La maison disparaissait, s'effritait morceau par morceau. Il lui faudrait, dans quelques minutes, se retrouver seul dehors dans la tempête. Il avait eu beau distribuer les coups de hache, le rat gagnait d'heure en heure du terrain. Il finirait par avaler d'un seul coup de mâchoire ce qui resterait de la maison.

Les flammes allumaient toujours chacune des fenêtres. Orval se sentit accablé sous un poids immense. Sisyphe enfin écrasé pour de bon par le rocher. Il se laissa tomber sur une chaise, l'unique chaise qui lui restait encore. Lorsqu'il releva la tête, les flammes avaient disparu, le rat s'était tu, le foyer agonisait, le cauchemar évanoui.

Séquence 20.

Au fond, Orval n'était pas tellement certain d'avoir vu les flammes. Ses voisins étaient jaloux, sûrement, mais pas au point de sortir dans la nuit par une telle tempête pour venir l'assiéger. Il alla vérifier à chaque fenêtre pour se rassurer. Bien sûr, il n'y avait aucune flamme, aucun flambeau. Pas d'ombres. Pas de silhouettes.

Il ne savait que penser. Depuis que sa femme l'avait quitté, il s'était produit dans cette maison une suite d'événements étranges. D'abord, ce rat qui dévorait la maison, cette voisine trop serviable, puis cette tempête effroyable et enfin, cette armée de flambeaux à l'assaut de ses fenêtres.

Etait-il en train de perdre la raison? Ou de perdre tout simplement la mémoire? Il n'y avait peut-être pas de rat dans la maison. Ces grignotements n'étaient sans

doute que le fruit de son imagination fantasque. Il y avait un moyen de le savoir. Il alla vérifier le garde-manger: les trous étaient toujours là et la nourriture avait bel et bien disparu.

Impossible qu'un rat, même intelligent, puisse ainsi déjouer les poisons, les pièges et les cages. Impossible qu'un rat, même génial, puisse ainsi se payer sa tête.

Et cette voisine, cette madame Gagnon ! Il avait peut-être rêvé qu'elle était venue lui rendre visite. Pourtant, il se souvenait bien de l'avoir attachée à une chaise. Puis elle s'était échappée dans la neige. Il l'avait vue - il l'aurait juré ! - courir dans la neige. Elle était sortie de son rêve comme elle y était entrée.

Orval sentait la fièvre prendre possession de tout son corps. Il avait faim. Affamé au point de défaillir. Il avait sommeil aussi. Mais la seule idée de se coucher, de s'étendre comme un mort, le terrorisait. Le rat pouvait le mordre, lui arracher les parties sexuelles.

Dehors, la tempête se métamorphosait. Il neigeait nerveusement à petits flocons rapides. Il pleuvait presque de la neige. Cette pluie de neige lui rappelait les tout petits dimanches de son enfance, ces dimanches gris, recroquevillés sur eux-mêmes, des dimanches qui avaient peur de sortir au grand jour, de s'exposer sous le soleil profane.

Les dimanches de son enfance voyaient passer de grosses dames au volant de leurs prestigieux maris. Mais sa

mère restait rivée à la cuisine et son père s'engloutissait dans son journal. Des enfants aussi, des gamins comme lui, à bicyclette, avalaient le soleil comme du miel. Il se sentait alors rapiécé comme un petit vieillard, rapiécé à l'âme et au corps. Il s'engouffrait dans sa jeune solitude et s'y laissait tomber comme dans un puits.

Son regard rencontra, heurta plutôt la photo de son mariage. Il la prit et l'examina longuement. La femme qui était sur la photo ressemblait à Thérèse mais ce n'était plus elle. C'était sa belle-soeur, Bibiane. Deux gouttes d'eau. D'une même pluie. Cette Bibiane qu'il avait aimée en secret pendant des années. Il n'avait jamais voulu s'avouer cet amour. Cela ressemblait presque à un inceste. Lorsqu'il avait rencontré Thérèse, Bibiane n'avait que neuf ans. Séduisante comme une nymphe. Son corps rayonnait de délicatesse. Une gracilité, une fragilité de jeune fleur en bourgeon.

Bibiane ! Un prénom qui chatouillait le cœur, un prénom qui se défaisait, s'évanouissait sur les lèvres. qui s'émouvait dans le silence qu'il inventait. Un prénom de froid et de chaleur. Bibiane avait un regard si clair qu'on aurait pu y voir passer l'innocence en personne. Ses cheveux piégaient le soleil et l'amour.

Mais à cette époque, il aimait Thérèse. Elle avait dix-huit ans. Il en avait trente-cinq. Bibiane n'était pour lui qu'une petite soeur. Thérèse était très belle, princière,

autoritaire. Sa beauté en imposait. Il avait besoin d'une telle femme pour continuer dans la vie. Il n'était pas encore un professeur réputé. Thérèse l'aimait pour ce qu'il était. Elle avait besoin de dominer un mâle et il voulait bien se laisser dévorer vivant. Il l'avait donc épousée. Mais à chaque fois qu'il revoyait la petite Bibiane, malgré lui, il se sentait profondément troublé, remué jusqu'au fond de l'âme.

Il avait toujours eu honte du sentiment qu'il éprouvait pour sa jeune belle-soeur. Un jour, quelques temps après son mariage, Thérèse avait voulu fêter le dixième anniversaire de sa sœur. Après avoir soufflé les chandelles de son gâteau, Bibiane avait fait le tour en embrassant tout le monde. Arrivée à Orval, elle avait hésité. Dans un mouvement vif, elle l'avait embrassé sur la joue. Il avait rougi comme un collégien. Ce regard des autres sur lui comme un fer rouge le brûlait encore.

Oui, c'était Bibiane sur la photo et non Thérèse. Et l'homme, ce n'était pas lui. Il se voyait tous les jours dans le miroir en se rasant. Il se connaissait bien. Et il pouvait jurer que l'homme sur la photo n'était pas lui. C'était cet idiot de brute que Bibiane avait fini par épouser quelques années plus tard. Ce Lambert ! Il n'était pas digne d'elle. Personne n'avait compris pourquoi une jeune fille comme Bibiane, si belle, si douce, avait pu se résoudre à épouser un garçon aussi rustre que Lambert. Ce jeune bar-

bare au visage fermé, fendu d'un mince rictus. Le cheveu sec, l'oeil aride, la peau crevassée. Un vrai désert ! Une cervelle vide ! Ses ongles rongés dans la chair demandaient grâce. Comment supporter sa gueule longue comme un dimanche de pluie ? Il traînait même des chaînes dans sa voix et un accent comme un froissement de ferrailles. Ah ! la vengeance de Bibiane était féroce !

Il avait été atrocement jaloux de ce Lambert pendant des années. Il en avait voulu aussi à Bibiane. Pourquoi ? Tout cela était parfaitement idiot. Il rougissait encore lorsqu'il pensait à elle, honteux de nourrir secrètement, au plus profond de lui-même, cet amour interdit.

Non, sur la photo ce n'était pas Orval et Thérèse, mais Bibiane et Lambert. Sa mémoire chavirait. Il ne s'était peut-être jamais marié avec Thérèse. Leur union n'avait été qu'un voile jeté sur sa mémoire pour cacher son amour coupable. Sans doute, avait-il voulu garder en lieu sûr sa passion honteuse. C'était comme s'il avait attendu Bibiane toute une vie durant pour l'épouser un jour, une fois libéré des liens de Thérèse.

Il se souvenait très bien de cette femme qui avait grandi lentement dans le corps de Bibiane. Jour après jour, il avait observé la percée des petits seins sous le coton fin de la robe. Lorsqu'il rencontrait le regard de la jeune fille, ses yeux fuyaient comme s'ils avaient frôlé du feu.

Il n'aimait pas saisir dans les yeux de Bibiane cette admiration ou cette adoration qu'elle nourrissait à son égard. C'était comme un reproche. Jamais un mot de tendresse ou même d'amitié. Mais quels yeux elle posait sur lui ! Quelle flamme troublante dans le regard de cette femme neuve !

Après tout, ce n'était sans doute que des illusions, des rêveries. Il ne faisait que projeter en elle son propre déchirement intérieur. Sa honte. Sa culpabilité. Il n'inspirait peut-être à Bibiane que de l'indifférence.

Il déposa la photo sur la table et la fixa encore longuement. Il fouilla les deux visages pour retrouver un fil quelconque de sa mémoire. Pourtant, il avait bel et bien épousé Thérèse et elle l'avait quitté et, depuis, sa vie avait chaviré comme un bateau ivre. Il avait parfois l'impression de marcher au fond d'une mer ou de naviguer à l'envers de la vie.

La neige tombait toujours au plus creux de sa conscience, de sa vie, de son amour et de sa honte.

Séquence 21.

Orval consulta sa montre. Elle marquait sept heures. Sa montre aussi le lâchait. Il devait être certainement deux ou trois heures du matin. Il était maintenant hors du temps. Comment savoir l'heure exact? Et la neige tombait toujours. Ca ne s'arrêterait donc jamais ! Un nouveau déluge ! Un déluge blanc. Tout blanc.

Le feu était encore éteint. Orval tenta de se lever, mais tous ses muscles refusaient de faire un effort supplémentaire. En s'accrochant au rebord du foyer, il réussit à se mettre debout. La fièvre faisait tout valser autour de lui. Il se sentait brûlant des pieds à la tête. Il fit un premier pas, ses genoux fléchirent, le sol se déroba, le plancher pivota sous ses pieds et les hurlements de la tempête lui emplirent les oreilles.

Il tomba de tout son long, à demi-évanoui. La sueur couvrait son corps. Un trou à la place de l'estomac. Ce n'était pas la sensation de la faim. Non. Tout simplement un grand trou au milieu de son ventre. Coupé en deux par ce trou. Les bras et les jambes ne voulaient plus obéir à la tête. Les bras et les mains s'allongeaient interminablement au bout de lui-même.

Le froid insensibilisait les extrémités de ses membres. Une immense fatigue, un épuisement total prostraient tout son corps. Devant lui, à un mètre, le trou dans le plancher et par ce trou, montaient les ténèbres du sous-sol.

Il se releva lentement, muscle par muscle, membre par membre. Une fois sur ses jambes, il oscilla puis il se mit à tituber vers le foyer. Au prix de mille efforts, il atteignit la hache.

Il lui fallait absolument démolir un dernier meuble pour lutter contre le froid jusqu'au matin. Au lever du soleil, on viendrait sûrement le chercher. La voisine avait sans doute déjà alerté la police. Ils viendraient en motoneige le chercher pour l'emmener dans un hôpital tout blanc, tout ouaté où on le garderait le restant de sa vie. Lui, Orval Bélanger, professeur de paléontologie dans une grande université, finirait comme un fossile dans un asile quelconque.

Il saisit la hache et se dirigea vers une bi-

bliothèque. Il lui fallait la démolir et brûler les livres aussi. Ça lui ferait un peu de chaleur pour quelques heures. Mais après plusieurs efforts, il n'arriva pas à la démolir. A bout de fatigue, il se laissa choir sur le plancher.

A ce moment précis, les grignotements reprirent avec force. Cela semblait venir du toit. Le rat y était probablement monté par les murs. Maintenant, il s'amusait à percer des trous dans le plafond. De cette façon, le vent entrant par le toit, pourrait mieux pénétrer dans la maison et se jeter sur lui. Il ne savait plus très bien si c'était la fièvre qui lui donnait des visions mais il croyait voir déjà un trou s'agrandir rapidement au-dessus de sa tête.

Le trou était bien réel. Ce n'était pas la fièvre. Alors la mémoire lui revint. Le souvenir de sa lutte avec la bête le fouetta. Non, il n'allait pas abandonner le combat. Il ne voulait plus qu'on l'emmène dans un hôpital avant d'avoir tué de ses propres mains ce rat diabolique. Il lui fallait absolument retrouver ses forces et lancer le dernier assaut.

Il se traîna vers le bar. Heureusement, la haine lui donnait encore de l'énergie. Il avala d'un seul trait le fond d'une bouteille de whisky. La chaleur de l'alcool ranima son estomac et ses muscles. La fièvre flamba dans sa tête.

Tout à coup, il vit s'ouvrir tout autour de lui des trous comme de grands yeux noirs sans orbite. Les trous l'observaient. Le regardaient. Le fixaient. Il se sentait lui-même tomber dans un trou immense, sans fond. Le bruit des grignotements emplissait ses oreilles, lui défonçaient la tête. Sa cervelle était percée de mille trous par où s'engouffrait le vent.

Le vertige s'apaisa, les visions s'estompèrent. Orval reprit contact lentement avec la réalité. Une force nouvelle coulait dans tout son corps. Un courage neuf l'envahissait. Il se releva sans trop de difficulté, tira l'unique chaise qui lui restait, juste sous le trou dans le plafond. Il monta sur la chaise, la hache à la main. Orval crut entrevoir un bout de nez rose et deux yeux jaunes. Pris de rage, il lança la hache dans le trou en poussant un grand cri. Le coup porta en plein dans l'orifice et un grand morceau de plâtre se détacha du plafond pour aller se fracasser sur le plancher.

Le trou était maintenant énorme. Le vent qui se déchainait dans le toit s'engouffra par l'ouverture et s'abattit sur la tête d'Orval. Le froid glaça sa fièvre. Un puissant frisson l'agita comme un flocon de neige dans la tourmente. Il oscilla, perdit l'équilibre et s'affala de tout son long. Son arcade sourcillière gauche heurta violemment le rebord du foyer. Le choc lui infligea une longue coupure.

Dans sa chute, son genou et son poignet blessés lui firent très mal. A demi-inconscient, il demeura de longues minutes étendu sur le plancher. Au-dessus de sa tête, les grignotements avaient cessé.

Lorsqu'il revint à lui, Orval essuya le sang qui coulait de son oeil, fit jouer douloureusement son genou et frotta son poignet blessé. Il contempla un instant le grand trou au-dessus de lui. Le vent aboyait tel un chien atteint par la rage. Comme s'il n'avait attendu que ce moment, le rat reprit ses grignotements avec une nouvelle ardeur.

Avant que cette bête réussisse à lui jeter tout le plafond sur la tête, il devait agir vite. Il traîna la chaise dans la garde-robe de la chambre, y monta et poussa la trappe qui conduisait à l'entre-toit. La fièvre le faisait chanceler comme un ivrogne. A la force de ses poignets, il réussit péniblement à se hisser jusqu'à sur le bord de la trappe. Là, en grimaçant de douleur, il reprit son souffle. Ce déploiement d'énergie l'avait vidé complètement. La chaleur de l'alcool s'était écoulée de ses muscles. Sa force, il devait maintenant la trouver dans sa haine, la puiser dans sa rage et son désir de vaincre.

Une fois reposé, il se mit à ramper entre le toit et le plafond. L'espace était réduit. Il y faisait noir comme dans un tunnel. Il ne pouvait marcher debout. Il devait poser ses genoux sur l'arête des madriers pour

ne pas défoncer le plafond. Le vent, en s'engouffrant dans les espaces étroits au rebord de la toiture, sifflait comme un serpent gigantesque.

Tout à coup, devant lui, il crut entrevoir une vague silhouette. C'était le rat. Cela avançait, courait, trottinait sur les madriers. Mais la fièvre aveuglait Orval. Il voyait surtout avec son imagination. La bête grossissait, rapetissait, se ramassait, s'allongeait. Hallucinant : Dans sa hâte d'attraper le mirage, Orval trébucha et s'étendit de tout son long sur un madrier. Son menton heurta le bois, ses dents claquèrent. Il sentit au fond de sa gorge le goût salé du sang.

Lorsqu'il releva la tête, le mirage avait disparu et le vent hurlait comme un forcené autour de lui.

Séquence 22.

Lorsqu'il redescendit du toit, il commençait à faire jour dehors. Le matin, cette première heure virginale où le monde ne semble pas encore habité par les hommes ! Surtout dans cette tempête. Orval avait l'impression d'être le dernier homme sur terre. Celui qui allait mourir le dernier. L'Adam de la fin du monde.

A monter dans l'entre-toit, il avait épuisé toutes ses énergies. La fièvre lui brûlait tout le corps. Le trou s'agrandissait dans son ventre. Il tituba jusqu'au bar ! il restait une bouteille de gin à moitié pleine. Il avala le tout en trois longues gorgées. Il vérifia les autres bouteilles : il ne restait que des fonds. Il les vida tous. Le bonheur était peut-être au fond d'une bouteille. L'alcool glacé delayait en lui son désir de vengeance. Une sorte d'ivresse lourde se répandit dans tous ses membres.

Il n'avait pas réussi à débusquer cette bête de malheur pendant la nuit. Il était maintenant trop tard. La voisine avait sans doute appelé la police. On viendrait le chercher en motoneige.

Orval voulait fuir. Il tituba d'ivresse et de fatigue jusqu'à la porte d'entrée. Il ouvrit la première porte, tenta de pousser la deuxième mais la neige s'y était accumulée à mi-hauteur. Coup d'épaule. La porte ne bougea pas. Chaque coup se heurtait à cette masse de neige lourde comme un boulet. A la dernière tentative, la porte s'entrouvrit et le vent se précipita en folie par l'ouverture. Orval referma la porte intérieure et s'appuya contre le mur de l'entrée pour reprendre son souffle. Il était vidé comme une outre percée.

Il ne pouvait même plus fuir, sortir de sa propre maison. La tempête s'était apaisée. Des voisins avaient réussi à forcer leur porte. Ils sortaient comme des rats de la cale d'un grand navire blanc. Le vent repoussait la neige, la soufflait à la face des pelleteurs et les gifflait féroce-ment: nouveaux Sysiphe perdus dans les neiges. Il faudrait plusieurs jours avant que les rues et les entrées soient dégagées.

Orval se remit à espérer. On ne viendrait pas le chercher durant la journée. Il pouvait même jouir encore de quelques jours de répit. Il avait encore des chances d'attraper ce rat et de le tuer de ses propres mains. Il jeta un

long regard autour de lui. On aurait juré que la guerre avait passé par là. Le foyer était éteint une fois de plus et le froid figeait tout sur place. Les meubles démolis étalaient leurs entrailles sur le plancher. Dans le plafond du salon, un grand trou laissait le vent siffler son air lugubre et comme narquois. Quelques flocons de neige réussissaient à pénétrer par la toiture et venaient se déposer, sans fondre, sur les meubles mutilés. Dans le plancher du salon, un autre trou donnait une vue partielle sur le sous-sol.

Orval contempla ces ruines à travers son ivresse glaciale sans comprendre ce qui lui arrivait. Il n'était pourtant pas fou. Il se souvenait très bien de toutes les péripéties du combat qu'il avait mené cette nuit. Il se rappelait même avec une sorte de lucidité extrême de ses quatre derniers jours. Mais il n'arrivait pas à comprendre comment il avait pu déclencher tout ce mécanisme de destruction autour de lui. Il n'était pas fou mais il se voyait devenir fou. Le trou qui s'agrandissait dans son estomac vide commençait aussi à se déployer dans sa tête. Bientôt, à la place de la cervelle, il ne resterait qu'un immense trou sans fond.

Debout, appuyé contre le chambranle de la porte du salon, il ne savait plus que faire. Il avait faim mais il ne restait plus de nourriture dans le garde-manger ni dans le réfrigérateur. Il avait soif mais il ne lui restait

plus d'alcool. Il se dirigea en titubant vers la cuisine, prit un verre et ouvrit le robinet. L'eau était glacée. A mesure qu'elle coulait dans son oesophage, elle le brûlait. Puis elle se ramassa dans son estomac où elle fit comme une boule très dure et très lourde. Il eut envie de vomir mais il n'y arrivait pas.

Il avait envie de dormir aussi mais il savait très bien que s'il s'abandonnait au sommeil, c'était pour lui la mort à brève échéance. On le trouverait gelé dans son lit, raide comme un glaçon. Et le rat triompherait ! Non, il devait aller jusqu'au bout de ses forces. Il ne s'avouerait vaincu que par lui-même, que par la trahison de son corps... ou de son esprit. Mais sa volonté devait tenir le coup jusqu'à la dernière seconde.

Il s'expliquait difficilement pourquoi il tenait tellement à tuer cette bête. D'un certain côté, son obstination lui paraissait complètement folle, illogique, presque puérile. Mais d'un autre côté, une force obscure comme une sorte d'énergie morale le poussait irrationnellement dans cette lutte à outrance contre la bête.

Il se laissa crouler dans un fauteuil, le seul qui lui restait. Aussitôt qu'il s'immobilisa, le froid le mordit féroce. Il lui fallait absolument se reposer un peu pour trouver la force de démolir un autre meuble et de jeter le bois dans le foyer pour se réchauffer encore un peu.

Par la fenêtre, la neige s'était remise à tomber. Le ciel tout entier semblait crouler, s'égrener sur la terre. Bientôt, les maisons disparaîtraient sous l'amoncellement blanc, à jamais ensevelies sous le froid. Toute vie disparaîtrait de la surface de la terre. Ce serait la fin du monde.

Il n'avait jamais osé imaginer la fin du monde, surtout pas de cette façon. Tout au contraire, on lui avait dit maintes fois que la fin du monde serait une sorte de cataclysme de feu et de boue. Des planètes viendraient en collision avec la terre. La terre elle-même s'ouvrirait par le milieu pour cracher le feu et engloutir l'humanité. Mais cette neige qui tombait lentement, presque avec douceur, semblait être une dernière caresse de la nature avant la mort universelle. Tout s'éteignait avec langueur, dans le silence total, dans un assoupissement irrémédiable. Les humains, terrés dans leur maison, n'osaient même plus communiquer entre eux. L'humanité disparaissait petit à petit comme elle était venue. Et lui, Orval Bélanger, professeur de paléontologie, était le dernier homme vivant sur cette terre !

Cette neige n'allait donc jamais s'arrêter ! Les météorologues en devenaient ridicules avec leurs records. Comment parler de records quand la fin du monde, la mort de l'humanité, frappait à la porte avec une telle discrétion que les hommes ne s'apercevaient même pas de leur pro-

pre disparition? Cet anéantissement en douce était une sorte de naissance, une naissance à la mort totale, définitive.

Il se leva pour se traîner jusqu'à la grande fenêtre du salon. Le vent s'était calmé. Il jouait avec la neige en la faisant virevolter légèrement. Les quelques rares rafales sabraient les bancs de neige. Aucun voisin en vue. Les maisons disparaissaient déjà derrière les amoncellements blancs. Personne n'osait même plus forcer la porte de sa maison. Tout le monde attendait que la tempête passe. Et cela passait interminablement.

Orval mourrait donc seul dans cette maison et le rat avec lui. Personne désormais ne viendrait le chercher. La voisine avait dû prévenir les policiers mais ils attendaient eux aussi que la tempête passe. La voisine, elle aussi, mourrait seule dans sa vaste maison. Les policiers aussi disparaîtraient à leur tour. Pour tous et chacun, c'était le bout de la vie sous forme de flocons de neige tendre et inoffensive. Et personne, absolument personne, ne s'en doutait.

Il se souvenait d'avoir lu quelque part dans un de ses gros livres de paléontologie que si l'homme laissait la végétation l'envahir un jour, la terre tout entière disparaîtrait sous des milliers d'arbres et la forêt vierge recouvrirait de son manteau épais toute vie humaine et animale. Mais personne n'avait imaginé un seul instant que si l'homme laissait le ciel neiger interminablement, il pour-

rait bien disparaître sous un vaste manteau de neige, étouffé par cette caresse froide et mortelle. La terre fêterait seule ses fiançailles avec le froid et la mort.

Orval s'aperçut bientôt qu'à force de réfléchir, ainsi, il avait encore plus froid. Ses pieds et ses mains commençaient à s'engourdir dangereusement. Il se remit à la tâche. A petits coups de hache, il démolit le bar. Puis il alluma le foyer. Il ne lui restait que deux alumettes. il ne devait plus laisser s'éteindre le feu. A nouveau, la chaleur pénétra ses membres engourdis et une sorte d'espoir en n'importe quoi se ralluma en lui sans savoir ni pourquoi ni pour qui.

Il était maintenant solidaire avec lui-même dans sa solitude. Il nageait en elle et il pouvait enfin y respirer. Il jeta un nouveau regard par la fenêtre sur l'immense brasier blanc avivé par un vent devenu subitement fou. Et il sentit le grand coup d'aile de la peur dans son ventre. Le temps avait quitté les montres et les calendriers pour se perdre dans l'éternité douce et blanche. L'éternité contre laquelle venait se cogner le dernier vivant.

Séquence 23.

Orval hésitait entre deux désirs. Il souhaitait de tout son cœur que la tempête ne cesse pas trop vite pour attraper le rat et le tuer de ses propres mains. Mais il aspirait aussi après sa délivrance. Si on pouvait venir le chercher pour l'emmener dans un hôpital tout blanc, il en aurait fini avec ce cauchemar une fois pour toute.

Assis devant le foyer, recroquevillé sur lui-même pour garder la maigre chaleur qui le pénétrait doucement, il repassait dans sa tête les différents moyens qu'il pouvait prendre pour en finir avec cette bête.

Soudain, il se rendit compte qu'il n'avait rien entendu depuis un bon moment. Le silence dans toute la maison était si grand, si dense, si implacable qu'on aurait pu entendre les flocons de neige se déposer les uns sur les autres pour former d'immenses bancs de neige redoutables.

La tempête commençait à envahir la maison, à l'occuper comme tout ennemi impitoyable.

Dehors, le vent s'éleva à nouveau et la neige reprit sa course folle à travers l'espace. Un tourbillon incessant. Les flocons semblaient être incapables de se déposer quelque part. Dès qu'ils venaient à effleurer le sol, ils repartaient en folie dans l'air, brassés par un vent féroce, et virevoltaient, infatigables. Mais comme Orval, ils aspiraient à se déposer quelque part et à s'y reposer enfin.

Pas le moindre craquement dans la maison. Pas un grignotement. Pas un glissement sourd. Seul, le vent chantait dans le toit pour venir agoniser par le trou du plafond.

Tout à coup, Orval fut secoué par une idée terrible. La victoire lui échappait peut-être en ce moment précis où il restait inactif devant la chaleur du foyer à reprendre ses forces pour le prochain combat. Le rat agonisait peut-être quelque part dans un coin de la maison, vaincu par le froid et non par l'homme. Le rat allait lui échapper par le trou de la mort.

Il bondit comme un fou, fouetté par un dernier éclair de lucidité. Il lui fallait trouver immédiatement la tête et la tuer avant qu'elle ne meure de froid, seule dans son trou, le narguant une dernière fois dans la grimace de la mort.

Il se mit à courir en tous sens à travers la maison, jetant un regard égaré sur les trous qui se multipliaient à gauche et à droite. Il tendit l'oreille dans chaque pièce dans le but de surprendre un sursaut d'agonie, un petit cri pointu, un dernier rampelement vers la lumière.

Il s'arrêta, ahuri, épuisé. Il essuya son front en sueur. La fièvre rampait à nouveau dans ses membres. Tout tournait autour de lui. Appuyé contre un mur, il reprit lentement ses esprits. Non, il n'allait pas abandonner le combat aussi facilement. Il lui fallait trouver quelque chose. Son intelligence si souvent redoutable ne devait pas abdiquer devant la petite cervelle d'un rongeur. Ce rattus sapiens :

A force de réfléchir, une idée commença à prendre forme dans les vapeurs de son cerveau. Elle grandissait, se précisait, devenait une chose dure et concrète. Oui, il avait trouver enfin ! C'était même un éclair de génie. Il allait tendre à la bête le piège de la chaleur, un piège infailible.

Il voyait déjà son ennemi tituber faiblement en direction du foyer, se blottir devant les flammes et s'y endormir. Il se voyait déjà ramper à quatre pattes, sans faire de bruit, jusque devant le feu et là... il bondissait, saisissait l'animal à la nuque. Il serrait, pressait les doigts autour du mince cou de la bête qui rendait la langue et l'âme. Satisfait de sa victoire, il jetait le petit

cadavre au feu et le regardait brûler. Une odeur écoeurante montait jusqu'à ses narines comme un encens.

Mais il devait revenir à la réalité. Il alla se terrer au fond du corridor et se mit en frais de guetter l'entrée du salon où il allait voir le rat ramper vers le feu pour trouver un sursaut de vie. Il pouvait arriver d'une seconde à l'autre.

Grelottant de froid, gelé jusqu'au fond des os, il resta ainsi debout, appuyé contre le mur glacial, enveloppé dans une couverture de laine. Le temps s'étirait, rampait, vacillait, s'arrêtait presque. Orval attendit avec la patience du chasseur, surveillant sa proie au péril de sa propre vie.

L'entrée du salon était comme un point de mire qui l'hypnotisait. Le rat devait sortir de sa cachette. Il ne pouvait faire autrement. C'était pour lui, une question de vie ou de mort. S'il était à demi-mort de froid, il serait facile de l'attraper et de l'étrangler.

Les heures passèrent. Pas un grignotement. Pas un petit cri. Rien. Pas l'ombre d'un rat glissant sur le plancher du salon. Orval ne sentait plus la faim. Le trou dans son estomac avait pris toute la place. Il ne pouvait plus s'agrandir. La faim était devenue son estomac. Le trou dans sa tête lui remplissait aussi le crâne. La fièvre montait par tout son corps et tout vacillait autour de lui. Le mur sur lequel il s'appuyait se dérobaît parfois et Orval glissait. Le plancher sous ses pieds se mettait

onduler comme une vague douce. La fièvre lui était comme une seconde peau. Elle l'habitait tout entier. Malgré sa faiblesse et son délire, il tenait bon, soutenu par l'espoir de vaincre enfin ce terrible sortilège. Son genou ne lui faisait plus mal, ni son poignet. Il n'avait plus de corps. Il n'était que vengeance tendue.

Malgré lui, dans sa tête vide, le passé se mit à tourner et à tourbillonner comme la neige dehors. Devant ses yeux à demi-aveuglés par la fièvre, apparut lentement, comme sorties du plancher et des murs, les tranchées où il avait pourri pendant des semaines et des semaines. Il était jeune alors. C'était la guerre une fois de plus en Europe. Il était parti. Pendant des jours et des semaines longues comme des cauchemars, il avait attendu avec tous les camarades de son régiment l'arrivée de l'ennemi.

Mais l'ennemi ne se montrait pas. L'ennemi les laissait tous mourir de froid, d'ennui, rongés par la vermine qui s'en donnait à coeur joie entre leurs jambes raides comme du fer. L'ennemi refusait le combat. Mais Orval et ses camarades livraient combat à un ennemi tout aussi redoutable: les rats.

Depuis cette époque, il avait voué une haine féroce à cet animal implacable. Il se souvenait avec horreur de la mort de son meilleur ami, Maurice, le frère de Thérèse. Il était brave, beau et fragile. Un jour, foudroyé par le froid et l'ennui, par la faim et la fièvre, il

était tombé à ses côtés. Maurice était fait pour les grandes batailles héroïques et on l'avait laissé pourrir dans ce trou à rats.

Maurice était mort lentement, engourdi par le froid et la fièvre. Il s'était laissé coulé dans la mort comme dans un rêve. Il s'était endormi dans la mort et son fusil avait glissé doucement de ses mains raidies, déjà mortes au bout de ses bras. Orval l'avait vu glisser à côté de lui. Maurice avait basculé au fond de la tranchée et en entrant en contact avec la boue, ses yeux s'étaient agrandies comme s'il avait voulu se réveiller à temps pour voir venir la mort. Mais il était trop tard. Les yeux de Maurice s'étaient fixés dans les yeux d'Orval et l'ami regardait l'ami du fond de sa mort.

Plus personne n'avait la force de soulever les morts et de les enterrer dans cette terre glacée. On les laissait au fond des tranchées et les rats se repaissaient de leur cadavre. Orval avait tenté de creuser la terre avec la crosse de son fusil, avec ses pieds, avec ses ongles, mais en vain. Il devait en même temps repousser la vermine, l'éloigner du cadavre, l'arracher à ses propres vêtements. Les autres camarades lui jetaient un regard d'impuissance, presque d'indifférence. Renversé par la fatigue, Orval se roula un long moment dans la fièvre, gesticulant, hurlant, repoussant les quelques rats qui le prenaient pour

un cadavre à l'agonie.

Lorsqu'il revint à lui, il put constater avec rage l'ampleur du combat. Ils étaient venus en grand nombre s'arracher le corps de Maurice. Orval se jeta à nouveau dans la bataille. Il chassa les rats à coups de botte, à coups de crosse. Mais ils étaient trop nombreux, trop voraces, gros comme des chats, noirs comme la nuit. Il en chassait un, en blessait un autre. Mais dix, cent, mille, pendant ce temps s'arrachaient des morceaux de viande pris au cadavre de Maurice.

A la longue, terrassés d'impuissance, saoulé de fatigue, Orval abandonna la lutte. Les yeux agrandis par l'horreur de la scène, il les avait vu creuser les orbites du cadavre. Ils rongeaient les yeux et leur corps à demi-enfoncé dans les orbites faisaient comme deux énormes larmes noires au cadavre qui ne pouvait plus pleurer. Une fois les orbites vides, les rats avaient pénétré dans la cervelle pour s'en gaver. L'un d'entre eux, noir, poilu, énorme, avait d'abord mangé la langue puis avait pénétré progressivement dans la bouche pour la dévorer de l'intérieur.

N'y tenant plus, fou de rage, Orval avait lancé son pied sur la bête immonde. Sa botte avait écrasé le rat et le visage de son meilleur ami. Ne pouvant supporter plus longtemps ce spectacle ignoble, il avait déchargé son fusil sur le cadavre.

Le sergent était accouru en titubant et l'avait traité de fou. Il l'avait même menacé de le faire passer au conseil de guerre si le régiment venait à être attaqué par sa faute.

Orval n'avait pas répliqué. Il avait simplement murmuré : "C'était mon meilleur ami." Il avait fusillé du regard la face blême du sergent. La face de rat du sergent était invitante mais il ne restait plus une seule balle dans son fusil.

Dans les heures qui avaient suivi, l'ennemi, endormi sans doute derrière ses propres tranchées, n'avait pas donné signe de vie. Orval était entré dans son quartier avec la rage au coeur.

Les jours suivants, il avait tourné et retourné dans sa tête l'horrible scène. Il ne savait plus très bien s'il avait vraiment vécu ce cauchemar. Il l'avait peut-être déjà lu dans un livre de guerre ou vu au cinéma dans un film d'épouvante. Il ne savait vraiment plus.

Appuyé contre la porte de sa chambre, Orval revint lentement à la réalité. Devant ses yeux, la vision se dissipait comme un léger brouillard de champ de bataille à l'aube. Le froid le pénétra à nouveau et il émergea de quelques chose d'impalpable. Il crut voir devant lui le rat ramper dans le salon.

Il bondit à travers le passage et se jeta vers le foyer, les deux mains tendues pour saisir la forme vague

qu'il avait entrevue. Mais devant le foyer, il n'y avait rien. Le feu était mort. Quelques braises tentaient encore de survivre. Le froid faisait son oeuvre implacable.

Orval se laissa choir sur le fauteuil. Le grand trou qui lui emplissait la tête l'empêcha de reprendre le cours de ses rêves. Et lentement, il se laissa couler dans un sommeil profond. A travers les vapeurs du sommeil, il crut entendre des grignotements mais il savait que ce n'était qu'un rêve.

Séquence 24.

Orval se réveilla en sursaut. Combien de temps avait-il pu dormir? Impossible de le savoir exactement. Dehors, le soleil blondissait légèrement la neige. Le vent nouait et dénouait des gerbes folles. Les flocons virevoltaient, hésitaient à se poser, puis, à bout de fatigue et d'imagination, ils se déposaient au hasard. La neige avait la mobilité fragile d'un caprice d'enfant. Elle s'étendait comme une mer et le vent soulevait d'elle une légère écume de flocons qui flambait un instant dans le soleil puis venait mourir dans l'anonymat et la solitude d'un banc de neige.

Orval n'était plus qu'une loque affaissée sur sa rage de vengeance. Il croyait entendre encore en rêve ce grignotement qui s'accrochait à lui comme une cloche de condamné.

Dans l'entre-toit, le vent tournait sur lui-même, se gonflait de sa propre giration, cherchait une issue pour finalement jaillir par le trou du plafond qui s'ouvrait comme une bouche hurlante au-dessus de sa tête.

Orval tenta de bouger mais ses membres étaient engourdis par le froid et son sang figé dans ses veines. Il ne ressentait plus la faim. Il n'éprouvait dans son corps qu'une immense faiblesse qui glissait en lui avec une sorte de douceur. Les grignotements dans sa tête empoisonnaient ses pensées.

Tout à coup, par la fenêtre, il aperçut une silhouette qui titubait dans la neige épaisse. Elle disparaissait et reparaisait comme une épave dans l'océan balloté par les vagues. La silhouette se débattait dans une toile d'araignée tissée de vent et de neige.

Dans la blanche rumeur de la tempête, une moto-neige pétarada mais rapidement le vent emporta ce bruit insolite.

Partout autour de la maison, l'étreinte de la mort. Le vent mordait voracement la carcasse plaintive de la maison.

Orval tenta de se lever. Tout se mit à tourner, à chanceler autour de lui. La maison tout entière semblait se refermer sur lui comme un piège. Tout son corps voulait s'écrouler dans une fatigue sans fond. Dans sa tête, jail-

lissait le hurlement roux de la peur.

Les grignotements reprirent. Ils venaient de partout à la fois: du sous-sol, des murs, de droite et de gauche, du toit et du plancher. Cela montait telle une incessante rumeur. Une véritable fusillade. L'extrême faiblesse d'Orval aiguissait ses sens. Il se sentait transpercé par chaque coup de dent rageur. Le rat brusquement l'habitait, investissait sa poitrine, son ventre, sa tête, le grignotait peu à peu, tout vivant.

Orval aurait voulu s'élancer dehors, courir dans la neige, ressentir tout autour de lui la caresse enveloppante de la tempête. Il redevenait enfant. Le dernier enfant de la terre. Avant de mourir, il lancerait des boules de neige au soleil, aux nuages, au ciel tout entier. Tout ce blanc autour de lui n'était plus qu'un cri muet et désespéré. Le grand baptême mortel de la neige sur toutes choses. Baptiser le dernier enfant d'une rafale de neige folle dans la tempête solennelle.

Mais sortir, c'était mettre un pied dans la mort. Il devait demeurer cloué à son fauteuil, rivé à son impuissance, crucifié à sa défaite. Les grignotements hachuraient le silence, coupaient la parole au vent hurlant, transperçaient sa cervelle à plaisir. Il ne pouvait plus supporter ce bruit, rongeur de solitude, ce bruit à faire éclater son cerveau, à le projeter aux quatre coins de la folie.

Il s'arracha à son fauteuil, faillit tomber,

saisit la hache près du foyer. Ramassant du plus profond de lui-même un restant de forces, il se mit à frapper dans les murs. Chaque coup lui insufflait une force nouvelle. Il frappait comme un déchaîné, comme un fou furieux. Les trous se multipliaient autour de lui. La maison était habitée par une légion de rats qui le dévoraient à leur guise. Les coups de hache agrandissaient les trous mais Orval n'arrivait pas à tuer une seule de ces innombrables bêtes.

Vidé, épuisé, il se laissa finalement choir au milieu du salon. Il jeta un regard autour de lui: les trous se refermaient comme par enchantement, comme des plaies qui se cicatrifieraient à une vitesse fulgurante. Seuls restaient dans les murs les marques des coups de hache comme d'ironiques balafres.

Alors une étrange idée frappa Orval. Il n'y avait peut-être pas de rats dans la maison. Les grignotements n'étaient sans doute qu'une anomalie de ses oreilles. Rien de plus. Il avait tout imaginé depuis le début. Et cet étrange phénomène auditif était en train de le rendre fou.

Mais ce raisonnement ne tenait pas debout. Il avait vu les traces du passage de la bête: la nourriture, les trous, les pièges sautés. Il y avait sûrement un rat quelque part ou une bête quelconque.

Pour se rassurer, Orval se rendit dans la cuisine au prix de mille efforts. Il retrouva presque avec soulagement les grands orifices pratiqués par son ennemi.

C Dans la cuisine, il faisait presque noir. Il ne voyait plus très bien les orifices. Il avança vers l'un d'entre eux pour y jeter un coup d'oeil de plus près. Il ne voyait rien. Il s'avança encore un peu plus près. Dans la maison, les grignotements avaient cessé. Le silence déployait son invisible linceul par toute la maison.

Orval colla presque l'oeil sur le trou. Vlan ! Il reçut un coup de griffe en plein dans l'oeil et poussa un cri déchirant, étouffé tout aussitôt par le silence épais de la maison. Il porta la main à son oeil : un filet de sang coulait entre son index et son majeur. Lorsqu'il retira sa main, il constata avec horreur qu'il ne voyait plus que d'un seul oeil.

(

Séquence 25.

Prostré, Orval se tenait la tête à deux mains. Il ne pouvait croire ce qui venait de lui arriver. Il tenta d'ouvrir les yeux mais la douleur était tellement vive qu'il ne pouvait entrevoir la moindre chose devant lui.

Il n'avait que l'oeil gauche d'atteint. Mais l'oeil droit ne voulait pas s'ouvrir lui non plus. Orval chercha un point d'appui pour se relever, tâta le vide pendant de longues secondes; sa main finalement rencontra la porte du garde-manger, s'y agrippa, s'y cramponna et il finit par se relever tant bien que mal.

C'est alors qu'une rage effroyable s'empara de lui. Le rat venait de marquer un point décisif. Orval était convaincu d'avoir l'oeil crevé. Comment avait-il pu être si téméraire? Aussi insensé? Sa colère contre lui-

même et la bête le submergeait tout entier. Sa vengeance se tordait en lui telle une vipère blessée. Comme en écho, l'ossature de la maison laissait siffler sa moelle sous la caresse du vent.

Il fallait se rendre à l'évidence. Encore une fois, le rat, profitant de sa position avantageuse, avait guetté son adversaire et lorsque l'occasion s'était présentée, il avait sauté dessus. Cette bête était diaboliquement géniale !

Rien n'avait réussi, ni la violence, ni la ruse, ni la patience. Orval se retrouvait tout à coup totalement démuné devant son adversaire. La lutte devenait inégale.

Le dernier homme sur la terre allait s'avouer vaincu devant la bête dont le règne commençait avec cette tempête.

Le cauchemar recommençait. Il voyait sortir du plancher et s'avancer vers lui un cortège coloré, bruyant, maléfique, infernal. Cinq Philistins portaient chacun un rat d'or qu'ils allaient porter aux Israélites en expiation aux dieux; saint Martin de Porres avec sa corbeille de rats sous le bras passait sans le regarder; Cortez suivi d'un long cortège de rats noirs entrait au Mexique pour en prendre possession; les Croisés atteints du typhus revenaient de la Terre Sainte; sainte Gertrude de Nievelle et sa crosse d'abbesse infestée de rats lui jeta un regard de compassion; Jérôme Bosch avec sa tête de rat et Breughel tenant en laisse un rat se parlaient mystérieusement;

les Barbares avec leurs hordes de rats s'élançaient à la conquête et à la destruction de l'empire romain; sainte Fina étendue sur un grabat se laissait dévorée vivante par de gros rats affamés. Le cortège était interminable. Le roi Darius recevant le rat des Scythes souriait de contentement; l'évêque de Mayence hurlant dans sa Tour-des-rats implorait sa délivrance; Juda, métamorphosé en rat, se prostrait aux pieds du Christ; le roi Popiel et toute sa famille en proie à la morsure des rats, jetait des cris d'épouvante; Edgar Clarke exhibait ses rats sophistiqués; Héliogabale assistait avec délices à des combats de rats; le charmeur de rats de Hameln jouait de la flûte et entraînait avec lui des hordes de rats qui se métamorphosaient en enfants; les sorcières brassaient leurs concoctions à base de queue de rats et d'entrailles de rats,

Ca n'en finissait plus. Orval avait beau se boucher les yeux, l'atroce cortège poursuivait sa marche dans sa tête. Le fabuliste La Fontaine s'avancait suivi du rat des champs et du rat des villes et de tous les rats-moines de ses fables; puis venaient la demoiselle aux rats d'Ibsen et l'évêque d'Autun excommuniant les rats à grands coups de crosse. Enfin, sur un char de feu, Satan, l'Antéchrist en personne tenait dans ses mains la boule aux rats, le monde dévoré par les rats.

Orval ouvrit les yeux ou plutôt son oeil droit qui voyait enfin : Le cortège s'était évanoui dans l'obs-

curité. Qui pouvait bien être cette bête? L'ichneumon, le rat-des-pharaons qui dévorait les oeufs des crocodiles sur les bords du Nil? Mais ce n'était peut-être au fond qu'un rat inoffensif, le *rattus norvegicus albinus* ou vulgaire rat blanc des laboratoires, victime quotidiennement immolé à la survie de l'homme. Il avait peut-être décidé de se venger et d'exterminer l'homme. Peut-être était-ce le *rattus bandicoota* des Indes? Ou un rat musqué? De toutes façons, c'était un alpha, intelligent, fort, rusé, patient. Ce ne pouvait être un bêta ou un omega. Ou encore... mais Orval se refusait d'admettre une telle hypothèse: un rat biologique, sorti d'un laboratoire, un super alpha?

Même s'il était encore animé par son désir de tuer cette bête de ses propres mains, Orval finirait par renoncer au combat. Il tituba en tâtonnant vers le salon et se laissa choir dans son fauteuil en poussant un gémissement de douleur et de rage rentrée.

Il se tourna vers la fenêtre et réussit à ouvrir son oeil droit. Il garda sa main refermée sur l'oeil blessé. Il pouvait voir ! Il n'avait pas rêvé. Il voyait seulement d'un oeil mais il voyait !

Dehors, tout allait à la dérive d'un immense naufrage cosmique. La tempête avait la solennité sauvage des bêtes d'apocalypse.

A moitié vaincu par cette nouvelle blessure, il aurait aimé se coucher dans ce piège comme dans un lit

C pour y dormir à jamais. Mais il voyait encore et sa défaite se redressait: elle marchait, elle courait, elle volait.

Dans cette fin du jour, l'oeil unique d'Orval saisissait les moindres signes du combat qui venait vers lui avec l'obscurité.

A sa grande surprise, son oeil blessé ne lui faisait plus mal. Il ouvrit lentement la main. Le mince filet de sang s'était coagulé. Il ferma son oeil droit avec l'autre main et tenta de regarder par la fenêtre. Devant lui, il n'y avait plus qu'un trou noir. Il aurait voulu examiner la blessure dans le miroir de la salle de bain mais le jour tombait trop rapidement. Il ne verrait rien.

C Nouveaux grignotements. Des dents plantés dans sa chair. Ils déchiraient le silence comme un rire sarcastique, un défi insolent. Vraiment le rat menait le jeu de main de maître :

C'était maintenant Orval qui se terrait dans l'ombre, qui se sentait pris au piège, traqué comme un gibier. Les coups de dents creusaient son corps, le perforaient, le mettaient en pièces.

C Il entrait dans sa nouvelle nuit avec un seul oeil, dévoré par la fièvre, mangé par le froid. La mort se promenait à grands pas dans ses veines, marchait sur ses muscles, écrasait ses os. Il ne voyait plus très bien les pastilles des réverbères fondre dans la nuit ardente.

Séquence 26.

Il n'y avait plus rien à brûler. Le froid l'en-
vahissait de plus en plus et glaçait ses membres. Il com-
prit subitement que s'il ne réagissait pas, il allait s'en-
dormir et mourir de froid durant la nuit.

Il reprit la hache et décida de s'attaquer à la
maison elle-même. Malgré la faim, la fatigue, les blessures,
la fièvre, il s'attaqua au chambranle de la porte de la
cuisine, puis à celui de la porte du salon. Il finit par
ramasser un tas de bois en éclats. Mais ce bois allait brû-
ler très vite. Il alluma tout de même pour se redonner un
peu d'énergie. Il ne lui restait plus d'allumette.

Il s'en prit ensuite au mur qui séparait le sa-
lon de la cuisine. La hache entra mollement dans le plâtre.
Un nid de fissures s'étoila sur le mur. Pour le démolir, il
lui faudrait beaucoup de temps et d'efforts. Et il se sen-

tait de plus en plus faible. Maintenant, son oeil blessé lui faisait très mal. Le trou s'agrandissait à chaque nouveau coup. Finalement, la hache entama la charpente.

Pendant de longues minutes, il s'appliqua à faire voler en éclats le plâtre des soliveaux. Puis il descendit au sous-sol chercher une scie.

En passant devant la chambre froide, il regarda volontairement pour la première fois la porte fermée. Il ne voulait plus jouer le jeu idiot des derniers jours. Son oeil sain se posa pendant de longues secondes sur la porte revêtue de tôle galvanisée. Puis il alla chercher une scie et remonta.

Le feu s'éteignait déjà. Il fallait faire vite. Il se mit à scier patiemment le premier soliveau. Les flammes agonisaient dans le foyer. Epuisé, Orval s'arrêta.

A ce moment précis, il entendit de nouveau les grignotements dans les murs. Il percevait distinctement le moindre coup de dent. C'était un piège : Le rat voulait le distraire pour que le feu s'éteigne. Orval se remit à scier et réussit enfin à sectionner un long bout de soliveau qu'il s'empressa de jeter dans le feu pour le ranimer.

Les flammes, écrasées par le morceau de bois, disparurent complètement. Une épaisse fumée grise monta, enveloppa le soliveau. Le coeur serré, il attendait un miracle : la petite langue de feu qui allait surgir pour lécher le bois. Mais rien ne venait. La fumée grise engorgeait

maintenant le foyer presque en entier.

C'était fini. Orval ne pourrait plus combattre le froid. Bien sûr, il savait faire des étincelles sans allumettes mais ce travail finirait par l'épuiser.

Tout à coup, une petite explosion creva l'épaisse fumée et une flamme courageuse jaillit derrière le soliveau. Il était sauvé !

Il s'approcha du foyer. La fumée s'engouffrait dans la cheminée. La flamme s'enhardissait. La chaleur prenait son élan. Il se frotta les mains de satisfaction.

Il s'attaqua à un deuxième soliveau puis à un troisième. La fièvre le grisait à chaque nouveau morceau qu'il réussissait à soustraire à la charpente. Il jetait les bouts de soliveaux au fur et à mesure dans le foyer. La chaleur se répandait lentement mais c'était un premier pas vers la victoire. Plus jamais la flamme ne s'éteindrait dans le foyer.

Tout à coup, la maison tout entière se mit à craquer. Et à travers ces craquements, les grignotements reprirent. Le rat sifflait sa hargne.

Orval se mit à scier avec rage pour tenter d'effacer de son oreille tous ces bruits qui l'encerclaient comme par malice. Sa tête était saoulée de craquements et de grignotements secs, tranchants. Le sang de la colère et de la vengeance bouillait à ses tempes.

A bout de forces, il dut finalement se laisser tomber dans le fauteuil et jouir du bon feu de la cheminée. Les flammes égratignaient l'obscurité, la déchirait, la déchiquetait. La fièvre enfonceait ses clous dans ses muscles.

Sous la caresse de la chaleur, il céda à un sommeil fiévreux dans lequel surgit Bibiane, la belle et frêle adolescente. Bibiane, menue tache blonde dans son univers de grisaille. Il la voyait vaincre la tempête, princesse des neiges, fée des vents, rédemptrice du dernier homme sur la terre. Même si le ciel se brisait en mille flocons, même si le jour se tissait de neige serrée, elle venait le chercher, le délivrer de la bête inhumaine. Elle se laissait porter jusqu'à lui sur le chant profond et paisible du silence. C'était une fin du monde en douceur.

Il émergea lentement de son sommeil. La réalité avec la chaleur du foyer lui revenait à grandes bouffées. La nuit se caillait de flocons blancs. Le temps tournait à la folie et l'espace à la démesure. Le silence n'était plus qu'une chose fragile, qu'un seul mot risquait de fracasser, qu'un seul souvenir pouvait faire voler en éclats. Et ce souvenir arriva sur un grand cheval noir.

A travers la tempête, Thérèse désarçonnait Bibiane de son nuage de neige. Elle piétinait le chant du silence et les nasaux de son cheval crachaient la mort. Pourquoi n'avait-il pas épousé Bibiane plutôt que Thérèse? Son amour aurait pu attendre l'enfant jusqu'au bout de sa

vie et elle ne l'aurait pas quitté, elle.

Très vite, après le mariage, Orval avait découvert une nouvelle Thérèse. Tout au long de leurs fréquentations, elle n'avait été que douceur, tendresse et chaleur. Mais dès la première nuit, elle avait révélé son caractère dominateur. Dans la chambre nuptiale, elle avait pris d'emblée l'initiative.

Elle avait joué tout de suite à l'homme en le déshabillant sous la lumière crue de la chambre. Elle l'avait observé un moment. Comme du bétail. Un peu plus, elle aurait tâté ses muscles du bout des doigts comme à un esclave.

Au lit, elle s'était étendue sur lui et l'avait couvert de tout son corps. Ce n'était pas de cette façon qu'il avait imaginé leur première nuit.

De cette fameuse nuit, il ne lui restait que des souvenirs confus. Cette trop longue nuit ! Des souvenirs à la fois confus et précis. Il avait l'impression d'être resté pendant des heures sous le corps de sa femme. Désagréable sentiment d'être un objet dont elle se servait à plaisir.

Thérèse ne faisait pas l'amour avec lui mais avec l'homme, le mâle. Durant des heures interminables, elle avait sauvagement goûté, savouré, puis dévoré son corps. Mais l'union entre elle et lui ne s'était pas réa-

lisée. L'étincelle de l'amour n'avait pas jailli.

A la fin, exédée de n'être pas satisfaite, elle était retombée à ses côtés en gémissant. Orval, lui aussi, était resté sur sa faim. Dans la pénombre de la chambre, il l'avait observée pendant un long moment. Elle se roulait sur elle-même, tremblait de tout son corps. Ses ongles griffaient le matelas.

Subitement, elle s'était jetée sur lui et l'avait martelé de coups. Pas le temps d'esquisser un seul geste de défense. Stupéfié, il était resté immobile sous la pluie drue des coups. A la fin, vidée par sa propre colère, elle s'était laissée glisser contre son flanc et l'avait cajolé tendrement.

Lentement, le sommeil s'était refermé sur eux, sur un couple déjà disloqué par leur première nuit pendant que le jour se levait derrière les rideaux de la chambre.

Séquence 27.

Orval se réveilla en sursaut. Il avait entendu dans ses rêves des grignotements et il continuait à les entendre. Il ne savait plus très bien s'il avait rêvé à Thérèse ou à Bibiane ou à la voisine mais il y avait une femme qui se promenait au fond de son cauchemar.

Il était couvert de sueurs glacées. La fièvre progressait à travers tout son corps. Les souvenirs remontaient avec la fièvre. Il voulait les chasser. Ne plus jamais penser à cette nuit de noces, à cette lune de miel qui chavirait au fond de sa mémoire, refermer pour toujours la profonde fissure de ses souvenirs.

Il jeta un coup d'oeil par la fenêtre. Au bout de la rue, le ciel blanchâtre se confondait avec la terre immaculée s'appuyant sur elle de tout son poids. La tempête tendait au-dessus des maisons son immense toile d'araignée.

Les grandes orgues du vent et de la poudrerie se déchaînaient dans un hymne grandiose à la mort universelle.

L'homme était peut-être destiné à finir dans la peau d'un gigantesque et ridicule bonhomme de neige. Dans des milliers d'années, d'autres hommes au sang froid découvriraient dans les villes ensevelies des hommes figés dans la mort glaciale, momifiés par le froid cosmique. L'humanité ne serait plus qu'une énorme Pompéi réfrigérée, congelée.

Orval porta la main à son oeil blessé. Il lui faisait encore mal mais il avait l'impression de commencer à voir un peu. La fleur de la fièvre poussait, s'épanouissait lourdement dans tout son corps.

Peut-être que la terre était destinée à disparaître sous une calotte de glace et de neige. Sous l'étreinte féroce des souvenirs, sa mémoire était la dernière flamme de pensée de l'humanité à l'agonie.

Les grignotements continuaient à découper le silence. Ils épousaient un certain rythme, une sorte de code. A travers les brouillards de la fièvre, Orval tentait de déchiffrer ce message. Il croyait même découvrir une sorte de mélodie mais il n'arrivait pas à fixer suffisamment son attention. Ses pensées se craquelaient, s'émiettaient, s'effritaient... Bibiane morte. Et Thérèse partie avec ce Lambert : Oui, c'était ça. Ils avaient voulu se venger tous les deux. Et folle de désespoir, Bibiane s'était suicidée. Où? Comment?

Il ne se rappelait plus très bien. Mais il la possédait enfin dans la mort. Triste possession ! Noces pitoies ! Amours dérisoires !

Il n'avait jamais réussi à s'ajuster au monde et à sa réalité. Il avait passé sa vie à creuser la superficialité des hommes, à pourchasser leur éphémérité dans les traces et les empreintes que leur passage avait gravé sur l'épiderme terrestre.

Pour lui, la vie commençait peut-être avec la mort. L'amour l'attendait au bout de la vie.

Thérèse disait qu'il avait une pierre à la place du coeur. Un fossile même ! Il se fossilisait tout vivant, à l'entendre. Elle lui avait craché trop souvent cette insulte à la figure. Sa voix lui griffait encore l'oreille. Son visage brillait de colère. Pourquoi le haïssait-elle à ce point ? Il n'avait jamais voulu admettre la haine qui la mordait. Il aimait mieux parler de nervosité, d'impatience. Pas de haine. Elle faisait toujours de petites remarques qui flagellaient sa vanité et lui mettaient le caractère en flèche. Sur ses lèvres rampait trop souvent une douce ironie qui faisait très mal.

Orval se sentait craquer, fissurer de toutes parts. L'hiver s'enracinait dans le corps et le coeur de l'homme seul. Et cette bête qui le relançait, qui semblait lui dire quelque chose. Mais quoi ?

Séquence 28.

Il semblait au fond de sa fièvre, s'y noyait. Le délire prenait son élan dans chacun de ses muscles, s'enfonçait dans la béate illusion d'une autre vie. Le temps se couchait devant lui. Chien fidèle.

Il ne restait que des braises dans le foyer presque mort. Orval dut encore se lever, prendre la hache, démolir une autre partie d'un mur.

Lorsqu'il eut ranimé le feu, il s'affaissa dans le fauteuil. Les tempes écrasées par la fièvre et les yeux crevés par le sommeil, il réussit à se glisser au bout de son fauteuil pour observer au dehors une fois de plus. La tempête cognait toujours à la fenêtre du salon comme une intruse. Le jour descendait, passait une fois de plus pour retourner à la nuit. Mais la tempête ne passait pas. Elle restait dans le paysage et semblait vouloir l'habiter à

perpétuité. Et ces grignotements ! Inlassablement ! Le rat habitait Orval tout entier. Il se promenait à sa guise dans sa tête vide.

Alors, il se mit à parler au rat, à le supplier de lui laisser la paix, un peu de paix, juste un peu.

Il délirait à haute voix. Un fou dans sa cellule. Il se leva finalement et fit le tour de la maison en chancelant. Il appelait le rat comme on appelle un enfant, un ami, un frère. Mais personne ne répondait.

Il cessa de parler tout haut. Il revint à son fauteuil et le silence se referma sur lui. Il ne savait plus trop bien s'il avait appelé le rat ou Thérèse ou Bibiane. Peu importait d'ailleurs. Le résultat était le même. Toujours le silence et toujours la solitude. Personne ne répondait à son appel, sauf la tempête qui l'enveloppait, bandelette par bandelette, dans un linceul de plus en plus serré.

Il reprit la hache et se mit à démolir le mur qui séparait le salon de l'entrée. Chaque geste le vidait un peu plus de son énergie. Après chaque coup de hache, il s'appuyait contre le mur. Il réussit à ramasser assez de bois pour rallumer le foyer qui s'éteignait. Il reprit sa place devant la fenêtre.

Avec Bibiane, il se sentait l'âme toute neuve, fraîche et lisse. L'âme d'un enfant. "Bibiane, tu n'existes pas mais je t'invente. Tu es absente mais je te façonne".

C Il lui parlait comme il avait voulu parler au rat. Il l'appelait aussi dans le tourbillon de la fièvre et du délire.

Avec Bibiane, il lui fallait dévorer l'instant comme si la mort était au bout. Bibiane...

Et Lambert, ce maudit Lambert ! Triste comme une pierre tombale.

Derrière les nuages, le soleil était mort. Il n'était plus qu'une grosse tache blanche, qu'un énorme flocon de neige parmi tant d'autres.

C Dans sa solitude rageuse, Orval était aveuglé par le souvenir de Bibiane. A travers le brouillard de sa fièvre, il se rappelait la première fois qu'il avait dansé avec elle, le jour de son mariage avec Lambert. Un saxophone obèse déversait une mélodie creuse. Et il la tenait entre ses bras, pressait légèrement sa taille fine et le souffle de la jeune fille lui caressait le cou comme une brise fiévreuse. Les yeux lui battaient comme un coeur. "Je t'aime, Bibiane, je t'aime." La bouche crucifiée par le mot.

Entre elle et lui, les mots étaient interdits. Les pensées seules, vêtues de silence, pouvaient prendre leur envol dans leur tête et leur corps.

Le vent haletait dans le toit comme à bout de souffle. Les grignotements avaient peut-être repris. Orval ne savait plus très bien. Il ne voulait pas se retourner de peur d'apercevoir malgré la pénombre les trous s'ouvrir à

nouveau dans les murs. Le rat n'avait pas besoin de manger, lui. Il se repaissait de la peur de son ennemi.

Il semblait à Orval que le rat avait parfois la tête de Thérèse. Il n'avait jamais osé avouer à sa femme son amour pour Bibiane. A chaque fois qu'il s'avancait au bord d'un aveu, le sourire de Thérèse avalait son peu de courage. Avait-elle deviné sa passion pour sa jeune soeur? Avait-elle décidé de se venger féroceement? Il n'en savait rien. Il l'avait donc épousée comme on suit une pente fatale sur laquelle on s'est engagé imprudemment.

Après le mariage, il avait tissé patiemment, maille par maille, le vêtement de sa solitude. Puis, tout s'était précipité. Leurs gestes avaient caricaturé l'amour, s'étaient englués dans une haine glaciale. Leur mariage sentait mauvais, pourrissait de l'intérieur.

Quand il entraît en elle, il avait l'impression désespérante d'entrer dans une terre étrangère, un pays inconnu, un désert où il se perdait. Thérèse avait toujours l'étreinte batailleuse, la caresse agressive mais ce n'était qu'une tempête de sable, qu'une oasis piquant l'aridité sans fin d'un sahara impitoyable.

Elle l'emmurait dans son mépris. N'aimait que son corps. Chaque nuit dressait un nouveau barreau à leur prison. Elle le harcelait sans cesse, semblait vouloir le disperser aux quatre coins de lui-même, l'éparpiller au bout de son univers aride. Au fond, elle était trop pleine de

vie. La vie poussait en elle comme une mauvaise herbe. Il ne restait à Orval qu'à se blottir dans sa solitude, qu'à s'y tapir comme une bête traquée, qu'à s'y fossiliser.

A travers les flammes du feu et de la tempête, le visage de Bibiane réapparut. Orval revenait du brûlant désert de Thérèse mais Bibiane restait une oasis inaccessible.

Il lança quelques bouts de bois dans le feu. Du plus creux de sa mémoire, à travers le pétilllement du bois, il entendait Thérèse. Chacun de ses mots sifflait comme des gifles. Sa passion avait des griffes. Et quelles griffes ! Et la solitude toujours. Un boule au fond de l'âme. Chacun se réfugiait dans son étanche solitude. Une larme froide glaçait de temps à autre l'oeil de Thérèse. Elle souffrait aussi à sa manière. A ses lèvres, une cigarette éteinte. Comme son sourire.

Dehors, sous la lourde couche de neige, chaque maison respirait encore par sa cheminée. Tout autour, l'immense rumeur de la tempête, son hurlement blanc...

Tout à coup, dans le creux du silence, un grignotement.

Séquence 29.

Chaque nouveau coup de dents murait Orval dans une cage invisible. De seconde en seconde, les coups de mâchoire devenaient plus puissants, plus rageurs. La maison tout entière était la proie d'une bête gigantesque qui la dévorait féroce. Orval se boucha les oreilles en poussant un cri inhumain. Il aurait voulu être sourd pour ne plus entendre ce bruit qui s'enfonçait dans son corps.

Lorsqu'il enleva ses mains de ses oreilles, les grignotements avaient cessé. Mais il sentait que la bête l'épiait par tous les trous qui s'ouvraient dans les murs. Il ne voulait pas que la bête voit sa peur et ses blessures. Le rat menait à merveille sa guerre des nerfs. Tout ce bruit allait reprendre dans quelques minutes et le torturer jusqu'à la folie.

Devant lui, le feu jetait ses cendres chaudes sur le silence de la maison repliée dans ses ombres. Pour tromper sa peur, Orval chercha sa pipe. Son oeil blessé avait du mal à repérer les objets autour de lui. Il finit par la trouver sur la table du salon, sous une pile de journaux. Il la bourra nerveusement. A l'aide d'un tison et au prix de pénibles efforts, il réussit à l'allumer.

Il en tira une grosse bouffée et laissa l'épaisse fumée monter à son visage, écran éphémère aux pensées qui l'assaillaient. Chacune d'entre elles semblait s'enrouler à cette fumée, jouer un instant avec elle pour devenir à son tour fumée. Il prêta l'oreille au silence de la maison. Rien. Un silence de coma l'enveloppait, l'investissait de toutes parts.

Dehors, le vent léchait la crête des bancs de neige, inventant à son tour de fines langues de cristaux qui léchaient le vide et soulevait une écume fantaisiste. La maison gémissait sous son carcan de froidure.

Et voilà que le souvenir de Thérèse se levait en lui, le possédait tout entier, devenait sa propre chair et son propre corps. Dans son délire, elle se jetait sur lui et l'écrasait de toute sa ravageante passion. Bien sûr, avec les années, il avait fini par l'aimer. Ou plutôt, son corps avait appris à la désirer et depuis son départ, il criait ce désir.

Il tira une nouvelle bouffée. Juste un peu de fumée et son âme se dilatait, prenait toute la place dans son corps. Ses sens se durcissaient et son esprit s'envolait en multiples volutes fragiles. Phénomène étrange, sa mémoire n'arrivait plus à imaginer Thérèse. Où était ce feu éteint au fond de son regard? Où était ce corps glacial qu'il avait étreint dans ses bras au moment du départ? Et le deuil de ses yeux noirs dans la blancheur de son visage? Dans sa mémoire, elle n'était plus qu'une statue creuse et craquelée. Sans vie.

L'esprit d'Orval débordait de visions. Il revoyait la somptueuse chevelure de sa femme, piège tendu à sa faiblesse et à son orgueil. Avec elle, il avait appris à se faire un bonheur sur mesure. Chaque soir, elle étendait à ses côtés son impénétrable solitude, désert sans oasis. Mais comme il aimait la brûlure de ce désert! Comme il aimait être marqué au fer rouge de sa passion!

Après chaque dispute, Thérèse étincelait d'un orgueil sauvage. L'espace entre eux était griffé de barbelés. Pendant que son mari s'enfonçait dans un silence de pierre, elle continuait toute seule sa guerre des sexes. Puis, sans crier gare, comme pour se moquer de lui, elle se réfugiait à son tour dans un silence hautain. Sa bouche trop rouge hurlait dans son silence. Clouée à ses idées fixes, elle s'avancait en bousculant toute logique et secrétait généreusement son mépris. Ses yeux, un noeud

de haine, un noyau de fureur.

Orval tira une autre bouffée de sa pipe. A travers l'écran de fumée, l'âme des objets se mettait à frémir. Nouvelle hallucination? Tout bougeait autour de lui. Chaque chose vivait singulièrement. Chaque objet se métamorphosait en une bête tapie dans le silence, prête à bondir. Sa nouvelle solitude répandait un parfum enivrant. Il avait la certitude de s'être dévêtu de son destin et de traverser la vie, tout nu, seul. Jamais plus il ne serait aspiré par le tourbillon des caresses de Thérèse ! La mante religieuse ne resserrerait plus son piège sur lui.

Il s'amusa à suivre une nouvelle volute de fumée qui montait à l'assaut du plafond.

Depuis que Thérèse était partie, il n'avait pas changé la date du calendrier. Celui-ci indiquait toujours le vingt neuf avril, le jour même où... Orval ne voulait pas penser plus loin. L'horloge électrique indiquait l'heure précise où le rat avait coupé le courant. A son bras, sa montre était devenue folle. Elle s'arrêtait, puis repartait à sa guise. Le temps trainait la patte comme un vieillard cheminant vers la mort. Tuer le temps à coups de pierre, à coups de griffes, à coups de dents.

Il ne pouvait distinguer que le jour et la nuit, que le matin et le soir. Les jours succédaient, tous semblables les uns aux autres. Eternité temporaire de la solitude.

Depuis combien de jours cette tempête avait-elle commencé? Combien de nuits? Combien de matins? Combien de soirs? Orval ne savait plus. Peut-être que Thérèse venait juste de partir. Voici quelques minutes à peine. Le temps s'était étiré dans l'esprit d'Orval et chaque minute devenait une nuit ou un jour. La tempête venait juste de commencer... peut-être. Mais pourquoi toute cette neige autour de la maison, dans la rue? IL neigeait donc depuis des jours et des jours (! Une telle tempête était impossible à la fin d'avril.

Ses pensées s'entremêlaient, formant un écheveau inextricable. Il se laissait maintenant dériver dans sa solitude vers il ne savait quelle chute ultime.

Les grignotements reprenaient. Il cessa de fumer et s'immobilisa.

Le vent crachait sa hargne par le trou du plafond. Derrière la maison, le ronflement des motoneiges tentaient d'endormir la tempête. La neige, gigantesque chevelure blanche, répandait sa nudité sur la terre.

Séquence 30.

Les bruits cessèrent. Orval demeura encore un long moment tendu dans le silence puis il se laissa dériver au fil de ses jongleries.

Il s'en souvenait très bien. Un soir, après le lourd tourbillon de l'amour, Thérèse, ravagée, exaspérée, frustrée, s'était écriée: "Tu es un incapable, un impuissant ! Je ne pourrai jamais avoir un enfant de toi." La chevelure en débâcle, les yeux noyés dans le délire, elle semblait dans la folie.

Les jours qui suivirent, elle garda cet air hagard, cette démente au fond de ses yeux et cette agressivité qui tendait son corps à le rompre. Orval se sentait désarmé. Que faire? Voir un médecin ou un psychiâtre? Elle n'y consentirait jamais.

Cet enfant fantôme hantait leur union depuis les premiers temps de leur mariage. Pendant des années, Thérèse avait désiré un enfant. Mais elle était demeurée stérile. Son corps refusait de grossir. Son ventre incendié restait plat. Elle surveillait ses périodes de fécondité pour surprendre son ventre dans un moment d'inattention. Mais celui-ci se fermait et refusait l'enfant.

A la fin de leur première année de mariage, elle avait commencé à désespérer. Elle s'était mise à reprocher sournoisement à Orval sa faible virilité.

Cette année-là, en février, mois lugubre, abîme de froid et de mort au creux de l'hiver, un mois hargneux qui emprisonnait le soleil dans sa grisaille, Thérèse devint de plus en plus nerveuse, maussade, agressive. L'hiver lui semblait un long tunnel noir qu'elle ne pourrait traverser.

La dernière journée de février, elle se leva d'humeur fracassante. En quelques heures, elle donna tous les signes et tous les symptômes d'une femme enceinte sur le point d'accoucher. Son ventre enflait presque à vue d'oeil. Elle se recoucha et toute la journée durant, elle se tordit de douleur sur son lit.

Orval appela le médecin. Celui-ci examina soigneusement la malade. A la fin, il déclara qu'il n'y comprenait absolument rien. Thérèse était enceinte. L'enfant avait poussé comme un champignon!

Perplexe, le médecin promit de consulter un spécialiste et de revenir le lendemain.

La nuit fut interminable, gonflée de cauchemars. Thérèse se roulait sur le lit, déchirait les draps, lançait les oreillers à la tête de son mari. La souffrance décuplait ses énergies. Quand elle atteignit le paroxysme de la douleur, elle se frappa le ventre à grands coups de poings et hurla à se déchirer la gorge. Un masque de sueur voilait son visage torturé.

Lorsque le matin arriva, le soleil levant effaça les bavures de la nuit et monta dans un ciel blême et hautain. C'est à ce moment qu'elle dû subir le grand assaut. Elle se mit à hurler en labourant son ventre de ses ongles griffus. Sa bouche bavait une écume jaunâtre tandis que ses yeux se révulsaient.

Soudain, apercevant son mari au pied du lit, elle déchira sa robe de nuit et, avec une expression de défi dans le regard, elle se mit nue devant lui. Cédant à sa haine farouche, elle l'invectivait, le traitant de tous les noms, l'accusant de tous les crimes.

Pour le provoquer davantage, elle prit une pause obscène. Elle garda longtemps cette pause en attachant sur Orval pétrifié d'horreur, des yeux qui le transperçaient. Tout à coup, elle poussa un autre hurlement d'enfer et Orval vit le sexe s'ouvrir davantage et vomir un

foetus rose dont les bras et les jambes étaient à peine ébauchés. Elle poussa une sorte de rife sardonique et perdit conscience.

Fou de panique, Orval appela le médecin. Lorsque celui-ci arriva, Thérèse avait repris conscience. Elle avait recouvré son attitude normale comme si rien ne s'était passé. Elle sortait tout simplement d'un mauvais rêve, un éclat étrange dans le regard. Le foetus était disparu. Orval y fit allusion. Elle garda un silence impénétrable. Le médecin insista pour l'examiner. Elle le repoussa avec énergie.

Indécis, les deux hommes n'arrivaient pas à surmonter leur consternation. Finalement, le médecin prescrivit des tranquillisants et recommanda le repos complet.

Le médecin parti, Orval interrogea sa femme du regard mais elle se refusa à toute explication. Elle-même ne semblait pas croire à ce qui venait d'arriver. Il voulut qu'elle se couche et qu'elle dorme un peu. Elle s'y opposa farouchement. Ses yeux accrochés au regard d'Orval étaient comme deux tiges chauffées à blanc.

Orval avait-il imaginé cette scène, l'avait-il rêvée? A travers le brouillard de sa fièvre, déjà la vision s'éloignait, s'évanouissait dans le fond de ses souvenirs, hors de portée de sa mémoire.

Séquence 31.

La neige épaisse et lourde donnait une fausse impression de confort et de chaleur. Car sous l'écrasement tranquille et universel, les cheminées exhalaient leurs plaintes muettes, lançaient leurs S.O.S. au ciel comme on jette une bouteille à la mer. Les réverbères se transmettaient le mystère de leurs ombres. La lueur du foyer torturait au plafond d'étranges fantômes.

Il neigeait aussi dans la tête d'Orval. La lèpre des souvenirs se répandait sur la peau lisse et blanche de sa mémoire. La fenêtre découpait l'irréel, écran où la tempête faisait son cinéma.

Les mois qui avaient suivi la fausse couche de Thérèse, l'enfant fantôme avait hanté le couple. Thérèse semblait perdue. Elle oubliait de préparer les repas, de faire le ménage et la lessive. De retour de l'université,

Orval la trouvait soit assise à contempler le vide, soit à s'examiner dans un miroir. Lorsqu'il tentait de lui parler, elle demeurait silencieuse, les yeux noyés dans le vague.

Jour après jour, Thérèse se faisait de plus en plus absente. Les rares fois qu'elle posait son regard sur son mari, elle le considérait alors comme un étranger. Elle l'encerclait de sa froide solitude. Derrière le rideau de ses faux cils, brusquement se levait un regard tumultueux. La fumée de son éternelle cigarette gonflait son ennui.

Parfois elle faisait des gestes bizarres. Tantôt elle se tenait le ventre à deux mains comme si elle portait encore l'enfant; tantôt elle s'arrêtait comme si l'enfant bougeait encore en elle. On pouvait lire sur son visage toute la gamme des expressions de la souffrance ou de la béatitude.

Orval l'observait à l'improviste. Elle ne semblait pas d'ailleurs vouloir se cacher. Mais, par simple pudeur, il détournait toujours les yeux à temps.

Un jour, fasciné par ses gestes, il oublia d'interrompre à temps sa contemplation. Thérèse le surprit en train de la regarder. Les deux époux se toisèrent un bon moment, figés comme une sculpture vivante. Le regard de Thérèse était insoutenable. Ses yeux couvaient une accusation permanente. C'était visible: elle le tenait responsable de cet accident de la nature. Lorsqu'il baissa les yeux,

il eut la certitude que l'irrémissible s'était érigé entre eux comme un mur.

Dehors, la neige soufflée en une gigantesque fumée, donnait l'impression d'un incendie universel. Le vent déchirait chaque muscle de la charpente. La tempête effaçait la sombre masse des maisons et les chandelles sombres des conifères.

Orval contempla le feu qui faisait surgir en lui tout le terrible passé. Les jours qui avaient suivi cet incident, à chaque fois que Thérèse avait porté les mains à son ventre, il avait détourné le regard. Elle semblait multiplier à dessein ses gestes de mère martyre. Chaque fois qu'elle lisait dans les yeux de son mari cette détresse profonde, son oeil étincelait de satisfaction vengeresse.

Pendant des semaines et des mois, elle s'ingénia à le torturer par mille petites allusions et autant de gestes furtifs. Elle parlait du bonheur des parents qui avaient des enfants. Elle étalait même sur leur lit la lingerie du bébé qu'elle avait si patiemment attendu.

Quelques jours avant Noël, cette année-là, elle se mit à parler de l'enfant comme si elle le portait encore. Elle le sentait bouger dans son ventre. Il serait beau, grand, intelligent, vif. A longueur de repas, de soirée, elle en parlait au passé, au présent et au futur. L'enfant fantôme se trainait à quatre pattes, disait son premier mot, faisait ses premiers pas.

Un soir, alors qu'elle avait parlé de l'enfant toute la journée, elle annonça qu'il était malade. C'en était trop ! Exaspéré, Orval poussa un cri et se boucha les oreilles. Il ne voulait plus jamais entendre parler de cet enfant mort qui hantait leur vie. Thérèse eut un geste de recul et se tut.

Le lendemain, en arrivant de l'université, harassé par quatre heures de cours devant des étudiants contestataires, Orval surprit une fois de plus sa femme en train de parler à l'enfant qu'elle croyait porter encore dans son ventre. Excédé, il sortit pour marcher dans les rues du quartier.

Ca ne pouvait plus durer ! Ou bien elle était devenue complètement folle ou bien elle faisait tout pour qu'il le devienne. C'était peut-être à ses yeux une sorte de vengeance contre le destin.

Depuis sa fausse couche, elle se refusait tous les soirs. Un bloc de glace. Il voulait bien lui faire un autre enfant mais elle refusait. Elle en portait déjà un dans son ventre !

Il pensa un moment consulter un psychiatre. Mais comment convaincre Thérèse de faire une telle démarche ?

Lorsqu'il entra, elle était profondément endormie, les deux mains pressées sur son ventre. Dans l'immobilité du sommeil, ses yeux pleuraient de longues rides qui coulaient jusqu'au menton. Un sourire sec scellait la

la dureté de son visage. Il se glissa à côté d'elle mais ne pût trouver le sommeil.

Les grignotements grugeaient sans cesse le silence de la maison. La tempête célébrait les noces blanches de la neige et du vent.

Et toujours, ce cri noir... dans le toit.

Séquence 32.

Orval ouvrit lentement les yeux pour sortir de ce long sommeil durant lequel il croyait avoir rêvé du début à la fin. Il jeta un regard par la fenêtre du salon.

Le vertige blanc ensorcelait les grands sapins bleus qui se dressaient devant chaque maison, inutiles sentinelles des derniers temps de l'homme. Une lune liquéfiée fondait à travers le rideau de neige molle.

Était-ce le début de la nuit? En était-ce la fin? Il ne savait plus. Quel jour? Depuis combien de temps Thérèse était-elle partie? Depuis combien de jours la tempête avait-elle commencé?

Il passa sa main sur un menton hérissé d'une barbe de plusieurs jours. Sa barbe lui emprisonnait le visage dans une gaine de paille d'acier. Il se sentait sale. Il n'avait pas changé de vêtements depuis des jours. Et tou-

jours tenace, la fièvre brouillait ses yeux, s'accrochait à son front, glissait dans tous ses muscles.

Il regarda à nouveau par la fenêtre, prisonnier contemplant la liberté derrière les barreaux de sa prison. Mais cette fois, la prison était au dehors comme au dedans. De sa longue main blanche, la tempête tâtait ce qui émergeait encore de l'amoncellement de neige. Et pourquoi cette neige ne remonterait-elle pas vers le ciel? D'où elle était venue? Une tempête à rebours, à l'envers. Déjà un soleil mou hésitait, pointait à l'horizon. Et le vent semblait venir du bout de l'espace, du fond des temps telle une apocalypse définitive. Sous les violentes pulsations du vent, la neige s'émouvait. Et la pointe des sapins écorchait le vent, trouait la nappe de neige qui tombait inlassablement, impitoyablement. Une lourde, mélancolie planait sur toute la terre à l'orée de cet autre jour, peut-être le dernier de l'humanité.

Le feu était mort. Le froid s'installait dans toute la maison, l'investissait de toutes parts. Orval n'avait plus la force de démolir un mur, de couper du bois. Il n'avait plus le courage de lutter. Son cerveau ne tournait plus. Chaque pensée y entraît comme dans une terre inconnue.

Il se leva pour se dégourdir un peu. La faim le reprenait avec férocité. Il s'avança au coeur de la pénom-

bre piégée. Il eut une minute d'hésitation où sa tête se vida de toute pensée cohérente. Où était-il? Que faisait-il dans cette maison toute blanche? Comme une cellule d'hôpital. Il avait l'impression de s'avancer sur les terres de l'invraisemblable, à la limite du réel et de l'absolu. Peut-être qu'il n'était pas encore réveillé et que son rêve le poursuivait même au lever du jour.

Soudain, de petits cris pointus lui percèrent les tympans avec une atroce acuité. Cette fois, Orval se rappelait. Sa vengeance se remit aussitôt à pousser en lui comme un champignon vénéneux. Il lança un ricanement aigre pour se redonner courage. C'était son cri de défi.

Il marcha péniblement jusqu'à la salle de bain. Dans le miroir, il n'arrivait pas à se reconnaître. Ses cheveux avaient blanchi en une nuit! En deux nuits? Il n'en savait rien. Cet homme dans le miroir, cet homme à barbe longue, aux cheveux jaunis, ce n'était pas lui, ce n'était plus lui. Une mèche fumeuse léchait un front entaillé de rides trop profondes pour un homme de son âge. Et cette saleté repoussante, et ce regard de dément! Non, ce n'était pas lui!

Il saisit son rasoir électrique, le brancha et pressa sur le bouton. Rien. Ah! il avait oublié. Cette panne d'électricité! Et cette bête! Il déposa le rasoir.

Il se sentait cassé, brisé. Une blanche vengeance l'habitait. Une eau tranquille qui semblait dormir.

Pourtant, quelle érosion !

Et défiant à nouveau ce maudit miroir, il se surprit à se parler avec une violence rauque. Il s'injuriait avec rage et volupté.

Les grignotements dans le mur, sous le plancher et dans le plafond, avaient repris.

La voix gonflée par une rancœur sauvage, il tenta de couvrir le bruit qui l'assaillait de tous côtés. Sa voix, engourdie par le froid, affaiblie par la faim, assourdie par la fièvre, avait d'étranges sonorités. Il ne la reconnaissait plus.

Qu'était devenu le brillant professeur d'université? Pas encore une sommité mais tout de même, un savant écouté et respecté. Cette loque sale qui ne vivait que par le regard? Et encore, quel regard ! Un oeil à moitié crevé. Une barbe trop longue. A cette pensée, la fièvre se raviva dans son oeil intact. Infatigable, elle flambait.

Les cris pointus et les grignotis s'intensifiaient tout autour de lui. Il ferma les yeux. Ils étaient donc des milliers ! Il imaginait le "grouillis" de la vermine entre ses jambes et même sur tout son corps s'il venait seulement à tomber sans trouver la force de se relever. Il se voyait déjà, à demi aveugle, ramper à quatre pattes, comme ces bêtes, par toute la maison, le corps tout entier grouillant de rats voraces.

Pour apaiser ce cauchemar, il éleva la voix, une voix trouée par la raucité de la vengeance: "Taisez-vous, sales bêtes d'enfer ! Laissez-moi tranquille !" Son imagination embrouillée multipliait les rats. Ils envahissaient toute la maison, la dévoraient tout entière pendant que lui, Orval Bélanger, périssait sous l'effondrement des murs.

En chancelant, il réussit à se rendre au salon, devant le foyer mort et s'écroula dans son fauteuil.

Dehors, la tempête se déployait dans toute la magnificence de son absurdité. Les réverbères, glacés dans leur solitude, dressés dans l'attente, éclairaient la marche de l'irréremédiable.

Séquence 33.

Si la tempête allait durer encore quelques jours, il n'y aurait plus ni dieux, ni ciel, ni hommes, ni terre. Seulement de la neige !

Une fois de plus, Orval entraînait dans sa rancœur comme dans une cage, comme dans un piège qu'il aurait fabriqué lui-même tout autour de lui. Comme le ciel, son esprit s'effilochoit, s'émiettait, s'effritait. Au-dessus de sa tête, la tempête chavirait, culbutait, s'effondrait. Toute la nature s'endimanchait pour une mort tranquille, mais somptueuse.

Où qu'il posât les yeux, son regard heurtait la chair dure et luisante des objets. Tout lui devenait hostile. Une grande fleur poussait dans sa tête : la peur. Il voyait la couleur de sa propre panique glisser sur les murs. Les murs blancs de la folie tournaient dans son crâne. Sa

peur, sur les murs, comme une tache de sang.

Il neigeait dans sa mémoire. Il faisait tempête dans son crâne. Et la fleur poussait, croissait, s'étirait, devenait énorme. Elle lui mangeait toute la cervelle, lui dévorait tout l'intérieur. Ça poussait dans tout son corps, ça craquait, ça gémissait, ça éclatait.

Puis, son crâne devint la cage d'un grand oiseau noir. Et l'oiseau s'étirait, déployait ses ailes, investissait tout l'espace de son crâne vide. Enfin, l'oiseau blessé battit d'une seule aile, chavira dans l'espace rétréci et s'écrasa.

Orval n'arrivait plus à avaler. Sa langue remuait à peine dans sa bouche de plâtre. Une bave blanche perlait aux commissures. Et tous ses os craquaient avec ceux de la maison. Et tout n'était que fissure au plus intime de lui-même.

L'oreille perforée par les grignotements, il lui semblait perdre sa cervelle par ses tympans crevés. Une araignée vorace tissait sa toile dans son cerveau. Saoulée de solitude, d'obscurité et de fièvre, sa tête devenait une boule et un rocher qu'il devait rouler toujours devant lui pour ne pas être écrasé.

Plantée en lui comme une flèche empoisonnée, la peur le rendait sourd. Il n'entendait plus les grignotements. Même lorsque la bête cessait son travail, Orval continuait à imaginer les coups de mâchoire dans la chair du bois.

Ses lèvres remuèrent un peu de silence. Les mots ne voulaient plus sortir. La langue, la gorge, tous les muscles de sa bouche ne pouvaient plus émettre un son, le moindre son.

Finalement, il réussit à articuler quelques faibles mots: "Viens, petit rat, viens, faisons la paix, faisons silence. Tu tiens à la vie comme moi. Viens, je te laisserai la vie sauve." Tout en prononçant ces mots avec difficulté, un rire silencieux se détachait de lui et roulait dans le silence de la maison. Un rire hystérique qui lui coulait des yeux, des lèvres et du ventre comme une hémorragie. Un rire qui le creusait, le vidait, le faisait fuir de toutes parts.

Le rire s'était détaché de lui, il semblait exister indépendamment de son corps. Quelque chose riait en lui. Il n'y pouvait rien. Son rire bondissait sur les murs, se fracassait sur les angles des objets, mourait ici, ressuscitait plus loin. Il sortait de lui comme une longue flamme rouge, coulait dans ses muscles, ruisselait dans ses veines, jaillissait de la fontaine vivante de son ventre, éclatait dans ses fibres. Orval se gargarisait d'un long rire sauvage, inhumain...

La neige tombait comme une prière à l'envers, du ciel à la terre, sans pitié, féroce, la prière des dieux.

Séquence 34.

La nuit avait dû tourner avec le rire d'Orval, culbuter sous la poussée de son rire, se fracasser sous ses éclats, car il faisait maintenant jour. Un soleil agressif montait dans le ciel blême.

Orval se sentait à nouveau glisser dans le passé. Il ne pouvait chasser les images qui l'assaillaient. Les mois qui avaient suivi la fausse couche de Thérèse, il avait crû que sa femme devenait folle. A longueur de journée, les mains ligotées par son chapelet, elle tricotait de minces prières du bout de ses dents jaunes. Ses ongles rayonnaient de crasse insolente. Elle ne se maquillait plus: elle se déguisait.

Entre elle et lui, le temps se creusait, devenait un grand trou où il désirait se jeter pour en finir. Les heures se traînaient en ramassant toute la poussière des

jours. Cernés par sa solitude qu'elle n'arrivait pas à crever, Thérèse se hâtait vers son destin. La vie s'endormait dans son âme, entraînait dans un coma doux et paisible. Elle se terrait au creux de sa peur.

Un soir, en entrant de l'université, Orval avait trouvé Thérèse, effrayante de silence et de dureté, en train d'agiter un bandeau vide tout en esquissant un large sourire vague.

Il s'était assis et l'avait observée longuement en rêvant aux beaux jours où elle avait brûlé sa jeunesse, aux jours où elle l'avait consumé tout vivant dans sa passion dévorante. Bien sûr, il n'avait été que maigres braises sous la voracité de ses flammes. Le feu de la passion s'était vite éteint en lui comme un mégot abandonné à la lèvre froide d'un cendrier. Malheureusement, il n'avait pas su, alors, profiter du bon temps.

La tempête grimpait par les fenêtres en poussant des hurlements agressifs. Et toujours dans sa tête bourdonnante, la lourde, l'écrasante chanson du vent dans le toit.

La neige envahissait tout. Le monde redevenait poussière, une poussière blanche et froide.

La vie d'Orval n'était plus qu'une brassée de fagots qui n'avaient pas la force de s'enflammer au feu du passé, au feu de la mémoire.

L'ombre de Bibiane glissait, floue, diffuse, sur la blancheur victorieuse de la neige. Et la danse des flo-

cons se transformait en sarabande. Un mystère encerclait la maison. La peur chantait dans ses muscles. Le ciel tout entier descendait sur la terre, se couchait sur elle dans une dernière étreinte de mort.

Il ne savait plus très bien si c'était Thérèse qui se promenait dans ses souvenirs ou si c'était Bibiane qui faisait de la beauté avec chacun de ses gestes et du bonheur avec chacune de ses paroles. Bibiane était si belle à vingt ans. Toute flamboyante de fierté et d'innocence, elle traversait la vie d'un pas calme et somptueux. Ah ! célébrer avec elle, et tout de suite, les noces aériennes de la neige et du vent ! Voir le soleil faire son nid dans ses cheveux !

Orval serra sa tête dans l'étau de ses mains pour écouter avec toute sa chair le silence pointu qui se multipliait autour de lui en aiguilles acérées, de plus en plus longues. Un silence qui s'étoilait, s'effritait en infimes parcelles, qui se faisait poussière universelle.

†

Séquence 35.

Par la fenêtre du salon, le ciel bas s'appuyait sur la terre comme pour mieux l'écraser. Les bancs de neige ressemblaient à des sphynx blêmes. La tempête, oeil blanc, énorme mais crevé se posait sur tout. Il y avait de l'infini, de l'éternité dans cette neige.

De cette énorme masse blanche émergea tout à coup un minuscule point noir. Orval crut d'abord que c'était le rat. Pourquoi? Il ne savait pas. Le rat avait dû quitter la maison et il revenait chercher un peu de chaleur. Mais non, il s'éloignait : Cherchait-il un refuge dans une maison mieux chauffée? Allait-il y faire les mêmes ravages?

Peu à peu, le point se remettait à grossir, remuait, s'articulait nettement. Une forme humaine : Et cette forme humaine devint une femme et cette femme devint la voisine qui revenait vers lui comme un fantôme. Le vent al-

lumait sa chevelure. Il croyait rêver !

Lorsqu'elle commença à escalader péniblement les marches de l'entrée, les jambes enfoncées dans la neige jusqu'à la hanche, Orval crut reconnaître l'instant d'une seconde, Thérèse ou son fantôme qui revenait le hanter. Mais non, il s'agissait bien de madame Gagnon. Pourquoi revenait-elle au plus fort de la tempête?

Epuisée, elle se laissa choir dans la neige et se reposa un long moment. Elle espérait peut-être qu'il la verrait et qu'il viendrait à son aide. Elle fixait les grandes vitres aveugles du salon pour y discerner un signe quelconque. Elle remuait la tête pour tenter de se faire apercevoir de loin.

Derrière la fenêtre, Orval ne bougeait pas. Il se sentait incapable d'aller à son secours. Et il ne le voulait pas.

Il observait la femme qui rampait maintenant dans l'escalier. Elle se reposait à chaque marche. Il semblait qu'elle n'arriverait jamais à la porte et que si elle y arrivait, elle n'aurait jamais la force de sonner.

Il était bien décidé à ne pas lui ouvrir. Sa fièvre roulait des torrents de feu dans ses veines. Il ne voulait voir personne, surtout pas cette voisine.

Il tombait maintenant une neige fatiguée, harassée par sa chute inlassable. Les sapins oscillaient dans le vent avec des mollesses d'algues.

Orval observait toujours la femme qui se noyait dans la neige. Le vent jetait aux fenêtres ses appels plaintifs. Le temps s'enveloppait d'éternité. La mort montait les marches une à une.

La silhouette noire de la femme ne bougeait plus. Elle remuait à peine de temps à autre.

Peu à peu, la nuit atteignait une sorte de beauté obscure, avec ses brassées de rêves impossibles. La lumière des réverbères vacillait dans la tempête.

La silhouette noire s'immobilisa tout à fait. Alors, sans savoir pourquoi, Orval se leva, ouvrit la porte, saisit le corps de la femme et le tira dans la maison. Lorsqu'il referma, il sut qu'il venait de faire un geste irrémédiable.

Séquence 36.

Elle rayonnait de plaisir intense comme si elle n'avait pas subi le froid et la fatigue, comme si on lui avait ouvert la porte d'un paradis. Une sorte de moustache de frimas éclatait en blessure exangue à sa lèvre bleuie de froid. Mais elle semblait avoir remporté une victoire obscure.

D'un seul souffle, elle le remercia. Devant cette femme venue du fond de la vie et de la mort, Orval endossait bien malgré lui son destin. Un déguisement de carnaval !

La voisine avait du soleil dans la voix. Elle se relevait, parlait du temps mauvais, de cette tempête qui n'en finissait plus. Elle secouait la neige de ses vêtements, se frottait les mains pour se réchauffer.

Orval l'observait comme une vision de cauchemar. Il n'osait parler de peur d'émettre un grognement. Elle était revenue ! Trop tard maintenant. Il s'était laissé avoir une fois de plus.

Elle restait là, plantée au milieu du salon, cherchant quelque chose à dire. Au-dessus de leur tête, le chatouillis du vent sur les poutres du toit prophétisait des heures meilleures.

A son tour, elle regarda par la fenêtre. On aurait dit que le ciel exacerbé allait faire pleuvoir ses étoiles sur la tête des hommes. Tous les deux, l'homme et la femme, avaient la tête ivre de fièvre et de vide.

Orval avait peut-être ouvert parce que dans un moment d'aberration, il avait cru que c'était le fantôme de Thérèse qui lui revenait à travers la tempête, comme à travers leur amour mort depuis si longtemps.

Non, ce n'était pas cela. A la toute dernière minute, il n'avait pas vu Thérèse, mais le visage étincelant d'amour de Bibiane et sa lèvre gonflée de soleil. Et c'était au fantôme de Bibiane qu'il avait ouvert. Maintenant, il en était certain.

Ils s'assirent près du foyer éteint, l'un en face de l'autre. Elle ne pensait pas à préparer un repas ni à rallumer le foyer. Elle contemplait la charpente mise à nu, le trou dans le toit, les coups de hache sur les murs comme on contemple tranquillement, sereinement, un champ

de bataille dont le souvenir se perd dans les siècles.

Elle remplissait le silence de phrases qui voulaient nier ce qu'elle voyait. Sa voix se traînait d'un mot à l'autre, s'affaissait dans les silences, s'étranglait dans les accents. Des mots, de tout petits mots qui tâtonnaient le silence fragile.

Le vent s'engouffrait dans l'entretoit pour y pousser d'étranges mugissements qui prenaient parfois des accents presque humains.

Madame Gagnon tressaillit.

Elle semblait être venue pour quelque chose de précis mais elle ne disait rien. Elle avait peut-être oublié le message des autres voisins. Ou bien elle n'avait plus le courage de les dénoncer ou encore de lui signifier son arrêt de mort.

Il prenait plaisir à se tenir à l'extrême bord de son indécision. La femme avait des seins épanouis à l'excès, exubérants dans leur ampleur. Et des cuisses, un peu grosses et des mains aux doigts effilés. Ils l'envoyaient pour le séduire et le faire tomber dans leur piège. Il les voyait venir tous avec leur tête de rat.

Tout à coup, elle se leva, s'avança vers lui, passa ses bras autour de son cou et lui appliqua un baiser goulu sur la bouche. Orval sentit au plus creux de son ventre le désir battre à tout rompre comme si le cœur avait pris toute la place dans son corps. Ses pensées n'é-

taient plus que des larves, des sangsues, des choses sans nom, molles et poisseuses. Des insectes voraces bourdonnaient dans ses muscles. Il se sentait nu, jusqu'à l'âme, comme un os sec. Une chaleur neuve, inconnue, subite, s'étirait en lui, dissolvait ses entrailles, liquéfiait ses os. Tout s'écroulait au fond de lui-même.

Dehors, le vent ensorcelait les sapins en faisant danser autour d'eux des flammes blanches.

Séquence 37.

Avec la craie blanche de la neige, le vent écrivait des destins indéchiffrables sur la nuit noire.

Orval, hypnotisé par cette fête de la blancheur, subissait à son âme défendant l'assaut de Griselle Gagnon, sa voisine. Ses yeux se faisaient aventuriers, exploraient le visage de cette femme, plongeaient dans la profondeur piégée de son regard. Une mèche de cheveux noirs balafrait la joue de Griselle. Ses lèvres faisaient un sillage de gourmandise.

Dehors, le vent faisait l'amour à la tempête.

La langue de Griselle violait la bouche d'Orval qui s'abandonnait volontiers à ce doux viol. La nuit faisait l'amour à la nuit. Il ne ressentait plus la fatigue ni la faim. La fièvre mettait le feu à son sang.

Lorsqu'elle l'entraîna vers la chambre glaciale et qu'elle s'étendit sur le lit de Thérèse, aux draps raidis par le froid, Orval ne put résister: la nature, trop longtemps sevrée, reprit ses droits. La fièvre des derniers jours se mua en une autre fièvre.

Griselle se laissa déshabiller, les yeux perdus dans un lointain rêve. Ses cheveux très noirs se déversaient en torrent somptueux sur son ventre et ses épaules. Les lèvres et les doigts d'Orval éveillèrent une à une les cordes de cet amour qui sommeillait en quête d'une oasis de volupté à assouvir et à partager.

Le plaisir s'élançait dans son ventre comme une plante aveugle à l'assaut du soleil. Elle s'enflammait. Ses caresses plantaient des couteaux dans sa chair étonnée de revivre. La terre entière chavirait dans l'espace, roulait sur elle-même et malgré le froid et la tempête, le printemps éclatait de nouveau sous la caresse de la neige.

Griselle avait des gestes gourmands. Elle étirait ses gémissements dans la nuit interminable. La vie ressuscitait en elle, en poussant des cris. Une volée d'oiseaux fous explosait dans sa tête, prenait leur élan dans ses muscles. Ses os craquaient de bonheur, son corps se disloquait de joie.

Orval s'immobilisa. Le ventre de la femme battait comme un coeur affolé. Elle ne pouvait plus contenir la joie qui pleuvait sur elle et en elle.

La chair d'Orval n'avait jamais connu une telle résurrection. Leur corps de lumière refaisait la nuit de l'amour. Mais Orval devenait aveugle pour ne pas voir la chose qui s'avavançait. Par la bouche de Griselle s'envolaient des oiseaux noirs, les gémissements annonciateurs de la déflagration du plaisir.

Soudain monta du sous-sol, sous le plancher, dans les murs, le bruit familier. Le rat avait retrouvé son noir refrain. Les grignotements avaient repris juste au moment où Orval allait enfin posséder Griselle. Le rat violait leur intimité.

La passion se changea en désir de vengeance. La chose ne s'avavançait plus. Elle était là, au milieu de son corps et elle explosait.

Il saisit Griselle au cou et ses doigts pressèrent avec rage. Son étreinte mortelle fut si rapide que la femme ne put se défendre. Orval vit sortir de la bouche une longue langue bleue, il vit les yeux s'agrandir d'horreur, il les vit se révolter et tout le corps tendu par la passion de la mort et de la vie retomber sous lui telle une chose molle.

La tempête, blanche fiancée des noces de la mort, n'avait pu contenir l'éclosion féroce de la haine dans sa poitrine. Il écouta le silence de la maison avec toute sa chair et tous ses fibres. Rien. Plus rien.

Il continuait à serrer de toutes ses forces. Alors sa colère creva, déferla en rages vaines. Il se mit à frapper sur les murs avec ses poings comme pour faire écrouler la maison. Puis il s'arrêta brusquement. Il écouta. Son oreille élargissait le silence.

Sur l'oreiller, la chevelure noire de Griselle faisait comme un puits profond, gorgé de ténèbres. Il se jeta sur le cadavre et lui fit l'amour comme un fauve. La bouche de la femme ciselait un rire désespéré.

Lorsqu'il obtint son plaisir, il poussa un cri déchirant et son cri longea les murs pour lui revenir dans l'oreille comme un coup de poignard. Ses lèvres brûlantes heurtèrent les lèvres de marbre. Deux corps se dénouèrent de leur étreinte et dérivèrent à leur nouvelle solitude.

Il ne pouvait plus respirer mais il continuait à vivre. La peur creusait ses yeux.

Il enfonçait ses cris dans le silence. Le corps de Griselle devant lui reposait comme embaumé par la mort elle-même. Et soudain, il y avait eu cette union de leurs corps comme dans une tombe très noire. Elle l'avait enfermé dans le sépulcre de son ventre. Il avait cru qu'il n'en sortirait jamais. Ni mort. Ni vivant.

Il s'arrêta tout à coup. Dans son crâne vide, des insectes aveugles se suicidaient en se jetant sur les parois. Les réverbères tels des noyés livides dérivèrent dans la tempête. Orval poussa un grognement. On ne pouvait

y reconnaître le nom de Griselle ou de Bibiane.

Dehors, les branches de sapins martyrisaient le vent. Et toujours cette neige qui montait vers le ciel comme de l'encens !

Séquence 38.

Il laissa exhaler un rire énorme: une bouffée d'abord, puis un bouquet ample et enfin, une forêt vierge déchaînée. Son rire devint un hurlement, un aboiement, un barrissement. Lorsqu'il s'arrêta, il se sentit dilué par la fièvre. La peur se recroquevillait dans son ventre comme un fœtus. Il n'arrivait pas à accoucher de sa peur. La délivrance tardait.

Le corps commençait à être glacial comme la chambre. Orval ne pouvait croire qu'elle était morte, qu'il l'avait tuée. Il la secoua violemment par les épaules pour la réanimer, pour lui redonner vie. Mais le corps restait flasque. La tête pendait au bout des épaules dans le désordre de sa chevelure somptueuse.

Epuisé, il déposa Griselle sur les draps froids. La tête glissa sur l'épais coussin des cheveux noirs. Son

regard heurta les grands yeux ouverts de Griselle. Elle le fixait. Ses yeux plantés dans les siens semblaient vouloir dire quelque chose que ses lèvres ne voulaient plus prononcer.

Le tour du cou commençait à bleuir. A ce moment précis, les grignotements reprirent sinistrement. Cette fois, il lui semblait que c'était sous le lit.

Il jeta un coup d'oeil par la fenêtre de la chambre. C'était l'heure où aucun regard n'a encore brisé l'équilibre fragile du jour et de la nuit. Il faisait un soleil noyé dans ses propres rayons, comme gonflé, cadavre à la dérive du jour.

Orval basculait de l'autre côté de la peur. Et l'envers de la peur était encore plus effrayant avec son visage blanc, sans grimace, lisse comme le désespoir.

Alors, fou de rage, Orval saisit le cadavre par les jambes, le tira au bas du lit. La belle tête de Griselle heurta violemment le plancher. Il glissa le corps tout au long du passage. La tête de la morte, sous le choc, s'était ouverte et laissait une traînée de sang derrière elle.

D'un coup de rein, Orval ouvrit la porte de la cuisine, puis celle qui menait au sous-sol. Il tira le cadavre dans l'escalier. La tête heurta chaque marche jusqu'au bas de l'escalier. Cela faisait un bruit sourd. Il jeta

(7) autour de lui un regard éperdu, cherchant où dissimuler le corps. Tout au fond, il y avait un placard. Avec certaines précautions, il plaça le cadavre au fond du placard et referma la porte.

Il remonta en courant. Pendant tout ce temps, il avait connu une sorte de sursaut d'énergie. Maintenant, il était rendu au bout de ses forces. Il se laissa crouler dans le fauteuil près de la fenêtre du salon. Tout chavirait dans sa tête. Ses yeux étaient des lacs de fièvre. Le sommeil flambait dans son crâne. Ses pensées se gonflaient puis crevaient comme des bulles.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il commençait à faire clair dehors. C'était le jour... enfin !

(Le jour progressait, se risquait une fois de plus dans la tempête. Une main invisible secouait la terre, la retournait sur elle-même. Partout la mort pesait sur la vie. La terre se couchait pour une fin du monde bien méritée. L'homme ne pouvait être éternel :

Orval se laissa retomber dans une profonde songerie. La faim, la fatigue, la fièvre l'emportaient. Il se laissait bercer par la valse houleuse de la tempête. Son grondement sourd engourdissait l'esprit. Des visions, des hallucinations germaient dans ses muscles ravagés de fièvre.

Soudain, Bibiane, fragile comme un personnage imaginaire, remonta, émergea du bas-fond de sa mémoire. C'était peut-être elle qu'il venait de tuer !

Séquence 39.

C'était par une nuit qui ressemblait à cette nuit. En plein janvier. Un janvier gelé dans ses glaces et renfrogné de froid. La tempête peuplait la nuit de fantôme blancs. Elle rayonnait dans le silence. Les toitures des maisons étaient lourdes de neige.

Devant le foyer, Orval et Thérèse récitait à l'envers le chapelet des heures et des jours. L'horloge tournait de l'oeil et le temps ronronnait comme un vieux disque éraillé. La tempête s'aiguissait aux arêtes vives des toitures. Du foyer, les flammes s'envolaient en multiples papillons.

Tour à tour, Thérèse et Orval égratignaient le silence de longs soupirs. Soudain, le vent s'était couché mais il avait continué à ramper sournoisement à fleur de neige.

Orval se sentait enlisé de plus en plus dans sa vaine vengeance. Il avait creusé sauvagement sa solitude pour se retrouver encore plus seul de l'autre côté de lui-même. Un morceau d'enfer dans le ventre.

Depuis des jours et des semaines et même des mois, Thérèse se refusait à lui sans raison apparente. Ses yeux trop noirs endeuillaient son visage trop blanc. Un sourire mélancolique errait sur ses lèvres. Son regard aurait coupé un diamant. Cette ironie qu'il aurait voulu arracher de ses yeux avec ses ongles :

Le ciel tout engourdi de froid menaçait d'éclater comme du verre. Il voyait encore le sourire de Thérèse. Un sourire brisé. Et toute leur nuit prenait refuge dans ses yeux usés, épuisés, aveuglés.

D'année en année, il s'était enlisé dans le désert de Thérèse. Leurs paroles s'étaient tissées de lourds silences. Elle rentrait ses griffes, rentrait ses larmes et sa rage. Son rire, une poignée de clous à la figure ! Prise dans les rets de sa haine, elle tenait le bonheur d'Orval dans la fragile prison de ses mains.

Alors qu'il la possédait sauvagement du fond de sa mémoire, il entendait à nouveau ce chanteur d'un soir qui nouait sa glotte en des accents déchirants. Il revoyait les yeux ardents de Thérèse attachés sur cet énergumène. Avec son mari, elle voyait tout en gris. Mais ses yeux posés sur le chanteur à la voix très mâle baignaient dans le rose

de l'amour et le rouge de la passion. Enroulant la voix du chanteur, les graillements du saxophone et les râclements de la clarinette malmenaient une frêle mélodie martelée par une batterie étourdie. Un guitariste faisait rêver sa guitare. Une timide mélodie grelottait aux bouts de ses doigts. Un orgue haletant, chuintant, miauleur, soufflait des touffes de musique à leurs visages déjà absents. La musique galopait dans tout le corps de Thérèse. Les nerfs d'Orval se roulaient en boule.

Dès le début de la soirée, un grand noir avait entraîné Thérèse dans une danse endiablée. Ils avaient dansé ainsi jusqu'au matin à s'en déboulonner les chevilles.

Oui, il s'en souvenait!

Le chanteur et le danseur disparurent dans le tourbillon de ses souvenirs. A nouveau, il se revoyait avec Thérèse, devant le foyer. Lorsque l'horloge avait sonné onze heures, ce soir-là, sans le regarder, Thérèse s'était levée pour aller se coucher. Il l'avait suivie et s'était allongé à côté d'elle en prenant garde de ne pas la toucher. Blotti contre le flanc chaud de sa femme, il sentait dans son ventre les poussées d'une virilité effrénée. Son corps se soudait au vide. Sa passion collait à sa peau.

Soudain, il s'était jeté sur elle, avait déchiré sa robe de nuit, l'avait prise d'assaut tel un ennemi qu'il faut terrasser. Les traits de Thérèse avaient chaviré dans la panique. Orval avait goûté à la fade saveur de ses lèvres.

La peur claquait dans la tête de Thérèse, incendiait son sang, lui arrachait les yeux. Orval était devenu une sorte de bête qui la dominait, la déchiquetait, la dévorait. Elle s'était dégagée en poussant des grognements de rage, avait attrapé une robe et l'avait enfilé.

De rage, comme pour le provoquer, elle avait pivoté sur elle-même. Il y avait un reste de danse dans sa robe lorsqu'elle s'était arrêtée. La flamme de son sourire avait vacillé avant de s'éteindre.

Finis pour Orval son agenouillement intérieur devant cette femme ! Il était maintenant le maître ! Dans sa gorge chaude, les fusées du blasphème célébraient sa libération.

Alors, il était entré dans une colère foudroyante, il s'était élancé à nouveau sur elle, l'avait renversé sur le plancher, lui avait déchiré sa robe... et là, tous les deux cloués par leur haine, crucifiés par l'envers de leur amour, ils s'étaient livrés un singulier combat. Orval n'avait plus qu'une obsession : posséder sa vengeance, la violer. Trancher dans leur haine à coups de sabre !

C'était un viol et il le savait. Lorsqu'il s'était retiré, il n'y avait plus entre eux ce mensonge lisse où la vérité elle-même glissait, dérapait puis sombrait. Ils pouvaient maintenant user leur cœur dans l'absence de l'amour. Tout était clair !

Oui, il s'en souvenait maintenant : c'était la nuit où il l'avait violée que Thérèse était partie sans dire un mot.

14

Séquence 40.

A bout de forces, il glissa dans un profond sommeil.

Et il rêva...

Bibiane était malade. Etendue dans son lit, elle l'appelait à grands cris muets au loin. Sa voix lui parvenait comme à travers une épaisseur de temps et d'espace. Il voulait la rejoindre, mais quelque chose l'en empêchait ou quelqu'un.

Il entreprenait le voyage pour se rendre jusqu'à elle. Elle se mourait lentement là-bas. N'arrivait plus à respirer par manque d'amour. Il devait lui porter cet amour pour lui rendre la respiration et la vie.

C'était Thérèse, la face barbouillée de haine vengeresse qui l'empêchait d'aller plus loin. La bouche torturée par le plaisir de la haine, elle se jetait à ses pieds, les

encerclait de ses bras. Il chancelait. L'étreinte de Thérèse se défaisait. Il avançait mais elle s'accrochait à lui, s'agrippait à ses vêtements qui se déchiraient. Bientôt, il était nu sur le chemin et s'avancait dans le sable que le vent soulevait.

Soudain, la tempête de sable se changeait en tempête de neige. Elle effaçait le ciel, assassinait les étoiles.

Orval ne voulait pas se montrer nu devant Bibiane. Il la voyait étendue sur son lit, suspendue dans l'espace, il ne savait plus où exactement. A mesure qu'il avançait, elle semblait s'éloigner davantage. Elle était nue, elle aussi, dans son lit blanc et elle l'appelait de ses cris muets en levant les bras vers lui. Il entendait sa voix à travers l'épais silence.

Il poursuivait son chemin, délivré de Thérèse qui se perdait derrière lui dans la tempête. Il se retournait pour l'apercevoir ramper vers lui. La distance entre elle et lui augmentait progressivement.

Tout à coup, droit devant lui surgissait Lambert avec son sourire noir de sarcasme, son oeil en boule d'ironie. Au-dessus de son sourire, sa cicatrice grimaçait. Son regard se posait lourdement sur Orval comme un crachat. Il portait une hache qu'il tenait à deux mains. Lui aussi était nu. Son sexe dressé dardait Orval.

Il avançait toujours. Il était maintenant sur lui. Il levait sa hache qui flambait un instant dans le soleil. Elle s'abattait sur Orval et lui ouvrait le crâne en deux. Le sang giclait à flots, l'aveuglait mais il n'avait pas mal.

Là-bas, à travers le temps et l'espace, Bibiane lui tendait toujours les bras, nue sur son lit suspendu entre le ciel et la terre.

Alors, Lambert, consterné de voir Orval encore vivant, se jetait sur sa hache, se transperçait et roulait dans la neige puis disparaissait.

Orval avançait toujours dans le soleil qui l'aveuglait. Il ne voyait plus très bien Bibiane qui s'éloignait toujours derrière l'écran de neige. Le sang séchait vite sur son front et la blessure se refermait à chaque pas. Il se retourna. Derrière lui, Thérèse n'était plus qu'un point minuscule qui se roulait dans la tempête.

Soudain, sur le chemin, droit devant lui, un trou s'ouvrait. Il s'avancait au bord de la fosse. Au fond, Bibiane, étendue nue sur le dos, l'appelait en lui tendant les bras. Orval vacillait, prêt à tomber à son tour dans le trou pour mourir avec Bibiane et être enterré avec elle. Tout autour du trou, il y avait maintenant Thérèse, Lambert et une foule d'êtres étranges.

Sous les pieds d'Orval, la terre céda. Le trou s'agrandissait pour l'engloutir. Il aurait voulu tomber mais, malgré lui, il reculait. La tempête soulevait du sable qui

brûlait les yeux et mordillait la peau. Au-dessus de leur tête, les corneilles crachaient leurs cris rauques et leur lourd dépit. Elles émigraient de n'importe où et envahissaient le ciel à plaisir. Le soleil, plaie vivante, sur l'horizon...

Au fond du trou, Bibiane était semblable à une morte. Seuls ses yeux vivaient. Fixés sur lui. Ses deux bras tendus vers lui retombaient sans cesse. Même dans la mort, Bibiane restait belle. Il aurait voulu la prendre dans ses bras tel un enfant. Elle était redevenue petite fille comme le jour où elle s'était assise sur ses genoux. Lui qui n'avait jamais été père avait enfin une fille! La mort lui donnait une enfant à chérir.

Le trou s'agrandissait toujours et Orval reculait sans cesse. Devant lui, Thérèse et Lambert se tenaient par la main et par la taille, doucement enlacés. Ils avaient tous les deux des têtes de rats. Ils s'éloignaient, rapetissaient. Ils devenaient deux silhouettes minuscules sur le bord de la fosse. Et la foule des êtres étranges était emportée dans un tourbillon de sable.

Il regarda à nouveau au fond du trou. Bibiane n'était plus une petite fille. Elle était redevenue femme ou plutôt une longue et mince jeune femme. Il aurait voulu descendre dans le trou, se coucher sur le corps de Bibiane et lui faire l'amour avant qu'elle ne meure. Il pouvait en cet-

te minute précise connaître le grand miracle de l'amour. Mais il n'osait laisser s'agrandir le trou sous ses pieds et il reculait sans cesse.

Bibiane Bibiane : un nom aux syllabes pleines, légères. Des ailes ivres de vent. Un nom qui faisait soleil et pluie, neige et vent, tempête et brise. Un nom qui épuisait la parole et faisait germer le silence.

Bientôt le trou devint énorme et tout au fond, Bibiane disparaissait; petite chose que seule l'habitude permettait de distinguer encore parmi la terre qui tombait sur elle et la recouvrait. Thérèse et Lambert, malgré leur petitesse et leur faiblesse, poussaient la terre qui neigeait sur le corps de la jeune femme. Une neige noire sur ce corps nu et blanc.

A la fin, Orval perdit de vue le corps aimé. Il n'y avait plus devant lui qu'un grand trou qui s'agrandissait rapidement et tentait de l'ensevelir à son tour.

Séquence 41.

Il sursauta. Il recula brusquement sur son fauteuil pour ne pas tomber dans le trou qu'il voyait encore s'agrandir devant lui du fond de son cauchemar.

Il tomba de son fauteuil et se mit à ramper. Son genou et son poignet le torturaient à nouveau. Agenouillé dans l'acharnement à vivre malgré tout, il ne voulait pas se laisser dévorer par le chancre blanc de la neige.

La faim creusait son corps, le remplissait d'un vide douloureux. Tout autour de lui, il voyait comme pour la première fois la charpente des murs mise à nu. La maison redevenait un squelette de bois. Aveuglées de neige, les fenêtres du salon le regardaient se décomposer jusqu'au dernier geste. Au-dessus de sa tête, le trou poussait des cris d'oiseaux étranglés. Orval avait l'impression que la mort

le guettait par les trous des murs. Il ne reverrait jamais l'été, jamais la pluie. La peur hurlait dans tout son corps.

Du fond de son cauchemar éveillé, il revoyait encore les bras de Bibiane s'agiter comme des algues qui se mouraient au fond de quelque rivière.

Autour de lui, les murs se déployaient et l'enveloppaient, l'étouffaient. Ils ondulaient du plancher au plafond, se déplaçaient autour de lui. Danse hallucinante ! Se refermaient sur lui en ondulant de plus en plus. Ils se faisaient sinueux, méandreux. Il ne pouvait plus leur échapper. Les quatre murs faisaient comme un grand suaire qui l'emmaillottait.

Enfin, il entraît en lui comme dans une terre inconnue, dans un désert de glace éternelle. Peut-être que venant des maisons ensevelies sous la neige, sortaient des paroles, des appels, des plaintes que la tempête étouffait sans pitié.

Le sommeil l'empoignait et le harcelait de cauchemars. Sa figure disparaissait derrière une barbe anarchique et luxuriante. Il ne savait plus s'il dormait où s'il était encore éveillé. Ses pensées roulaient comme des boules de neige dans sa tête. L'homme primitif refleurissait sous le mince vernis du savant.

La nuit coulait dans ses veines...

Il sentait ses dernières forces l'abandonner. La fièvre fouillait son sang, le clouait à sa peur.

Sous ses pieds, les grignotements avaient repris. Il n'avait qu'à enfoncer son pied à travers le plancher pour écraser la bête. Mais il n'avait plus la force ni le courage de faire un seul petit geste.

Il était enfin parvenu au bout de la folie, basculait derrière elle et l'envers de sa folie était aussi effrayant que celui de la peur. Il se sentait grignoter par la mort, à petits coups de dent. Il avait déjà la tête d'un cadavre.

Il caressa sa barbe longue, plaquée par touffes maigrettes sur son menton et sur ses joues. Il passa sa main dans ses cheveux devenus presque blancs, sorte de flamme livide torturée par un vent invisible et capricieux.

Séquence 42.

Par la fenêtre, il observait à travers le brouillard de sa fièvre le grand sapin bleu sur la nuit planté comme un reposoir d'espérance. La neige ne tombait plus, ou du moins, elle ne semblait plus vouloir tomber. Elle virevoltait, tourbillonnait entre ciel et terre en décrivant sur le tableau noir de la nuit des milliers d'arabesques fantastiques.

Tout à coup, Orval aperçut une allumette près du fauteuil. Un miracle ! Il se pencha pour ramasser des morceaux de bois épars ici et là. Il les plaça dans le foyer. Ses mains tremblaient de fièvre et d'épuisement.

Lorsqu'il alluma, la flamme projeta son ombre sur le grand mur face au foyer. Il fut effrayé par cette ombre qui dansait devant lui et menaçait de l'écraser.

Il se laissa choir dans son fauteuil et observa

longuement la flamme maigre, chétive, qui tentait de mordre le bois sec. Le crépitement du feu fit couler dans ses veines une bienfaisante chaleur. La lueur du foyer lui sculptait un masque de peur. Il se sentait engourdi par ce feu qui descendait dans ses muscles raidis par le froid.

Le feu grandit rapidement et finit par éclairer toute la pièce. Mais, il savait bien qu'il n'avait pas assez de bois pour alimenter le foyer très longtemps. Bientôt, la flamme diminuerait et le salon serait rapidement rejeté aux ténèbres. Mais il résolut de jouir pleinement de la chaleur sans se préoccuper de ce qui pouvait arriver. Il se laissa couler dans un demi-sommeil ourlé de cauchemars.

Il crut entrevoir par la fenêtre le sapin bleu fouetté par le vent qui mordait dans ses branches, qui le harcelait de toutes parts comme s'il avait voulu le déraciner. Les toits des maisons, échevelés par la neige tourbillonnante, ressemblaient à des têtes de fous pris de délire.

Engourdi par le crépitement du feu, il n'entendit pas les grignotements cesser. Mais, malgré lui, il sentit une présence diffuse derrière lui. Il se retourna. Rien. En face du foyer, le mur le regardait par ses trous béants. De grands yeux braqués sur lui. Son ombre pivota sur le mur et le domina pendant quelques secondes.

Il se détourna et fixa à nouveau le foyer qui commençait à mourir. Le feu se passionnait déjà pour la cendre.

Il fallait trouver d'autres combustibles. Il se pencha et chercha à tâtons sur le plancher. Ses mains rencontrèrent des livres. Il s'en saisit, jeta un coup d'oeil aux titres: il s'agissait de livres de paléontologie, très rares et très chers. Ils étaient rongés ! Il hésita un long moment puis les jeta au feu. La flamme s'éleva. Une large flamme molle qui feuilletait une à une les pages. Le papier se tordait avant de prendre feu dans une sorte de rage chuintante.

Il lui fallait tout brûler. Cette nuit serait la dernière. Il décida de tout jeter au feu. Ca lui procurerait une bienfaisante chaleur jusqu'au matin. Il avait assez de livres pour tenir toute la nuit. Pris de rage, il tomba à genoux devant les rayons de la bibliothèque, agrippa un livre par la couverture et se mit à le déchirer frénétiquement. Il jeta les cahiers du livre dans le feu qui poussa aussitôt un long gémissement avant de dévorer le papier. Après quelques minutes de massacre, il s'arrêta, épuisé. Il se laissa tomber à nouveau dans son fauteuil.

La tempête jetait encore un peu de neige au sablier de la fenêtre. La neige avait cessé de tourbillonner. Elle tombait lentement, lourde, massive. Bientôt les toitures des maisons allaient disparaître à leur tour.

Orval se prenait pour Noé, le patriarche, le Noé de la fin du monde. Les hommes devaient tous être déjà morts de froid ou de désespoir. Il était le seul survivant. Grâce à sa lutte acharnée contre la bête, il avait réussi à garder

en lui des forces vives. Seul, sur l'océan blanc de la neige, il voguait maintenant dans cette arche obscure, glaciale mais encore vivante. Le foyer battait comme un coeur et protégeait sa vie. Mais Orval était le Noé de la fin du monde et non pas de son renouveau. Il serait le dernier. Il allait périr comme tous les autres.

Il avait repris son souffle et se sentait capable de poursuivre la lutte. Il se leva, alla dans son bureau et en revint avec une brassée de livres qu'il déchiqueta et lança dans le feu. Les flammes rugirent et la chaleur sauta au visage d'Orval.

Blotti dans la jointure du froid et de la chaleur, il crut sentir une présence derrière lui. Il se retourna: rien. Son ombre plus folle que jamais dansait sur le mur une sara-bande infernale.

Il se laissa crouler dans son fauteuil. Malgré lui, le sommeil le reprit et il s'y laissa couler imperceptiblement. Tout à coup, vif comme l'éclair, quelque chose fondit sur lui. Il ressentit une vive douleur au cou. Il voulut arracher la chose de son épaule mais elle était déjà partie.

Il passa sa main sur la plaie et contempla ses doigts tachés de sang. Il n'avait pas eu le temps de l'attraper, ni de l'apercevoir. C'était sûrement le rat. Il s'était enfui par un des trous dans le mur et l'observait maintenant à l'abri. Orval tira un mouchoir de sa poche et l'appliqua sur la blessure en pressant légèrement.

Le vent encensait le ciel d'une neige légère. L'obscurité écrasait les dernières flammes du foyer. En se retirant, le feu scellait l'ombre. Dans les veines d'Orval, le sang hurlait, criait, rongait. L'angoisse buvait ses dernières énergies. Le trou dans le toit haletait ses derniers spasmes d'agonie. Le feu tendait la main à l'obscurité. Sur le mur, les grimaces sombres des flammes défiaient la tempête.

Séquence 43.

Tantôt le vent cessait et les toits s'éteignaient, tantôt le vent reprenait sa course et les toits rallumaient leurs flammes blanches et folles. La bouche bavante d'injures à l'endroit du rat, Orval fulminait. La vengeance crépitait dans son coeur. Une fois de plus, il avait été victime de cette bête maléfique qui avait juré sa perte.

Son oeil ne lui faisait plus mal. Il n'y avait plus que cette plaie cuisante qui lui cisailait la naissance du cou. Il jeta une autre brassée de livres dans le feu et la chaleur gagna à nouveau ses membres. En quelques secondes, tout son corps se mit à bouillir. La fièvre fit un bond et il vit soudain des ombres partout autour de lui, grouillant sans cesse entre ses jambes, sur les murs, sur son corps.

Il cherchait de son oeil unique l'ombre de la bête qu'il lui semblait apercevoir ici et là. Mais juste au moment

où son regard commençait à cerner quelque chose, de précis, tout s'évanouissait. Une soif dévorante se remettait à creuser sa gorge.

La fièvre ramena le sommeil et Orval se laissa sombrer lentement au fond de son fauteuil. Mais il ne devait pas laisser mourir le feu. Par la fenêtre, la neige tombait cette fois avec rage. Elle voulait en finir.

A plusieurs reprises, Orval se réveilla en sursaut et se leva pour jeter dans le feu une brassée de livres. Toute la bibliothèque allait y passer avant le matin. De partout, des ombres l'assaillaient. Il vivait une sorte de cauchemar éveillé et il se voyait évoluer dans ce cauchemar comme étranger à lui-même.

Derrière lui, comme pour le provoquer, le défier, les grignotements reprenaient, s'arrêtaient, puis reprenaient. Cela le pénétrait, l'envahissait. Lui aussi avait maintenant le goût de mordre, de ronger. Il se surprit à enfoncer ses dents dans un livre pendant qu'il jetait les autres sur les braises. Tout à coup, il mordit féroce dans le papier et ses dents s'enfoncèrent profondément.

Des bêtes étranges grimpaient sur lui. Il les balayait avec de grands gestes rageurs. Cela collait au corps comme des sangsues, s'agrippait à ses jambes, grimpait dans son dos et tentait de le griffer ou de le mordre. Il se retournait sans cesse pour prévenir le retour de la bête. Il voyait le rat devenir énorme, monter sur lui, le renverser

et l'écraser de tout son poids.

Une sorte de poison diffus coulait dans ses membres. Une nouvelle présence l'habitait. Il devenait bête. Devant lui, le foyer crépitait, emportait les livres dans un grand souffle de flammes voraces. Derrière lui, quand il se retournait, les trous dans le mur s'agrandissaient et se refermaient comme une énorme pulsation bestiale.

Par la fenêtre, il crut apercevoir d'abord quelque chose qui grouillait. Il regarda avec attention. A travers le brouillard de son délire, il voyait des rats, des loups qui se promenaient sur la neige en poussant des cris et des hurlements. La neige disparaissait presque entièrement sous ce manteau grouillant de bêtes. Puis, des lézards, des serpents. Il ne restait ici et là que des taches blanches et la neige inlassable tombait lourdement sur ce fourmillement hideux.

Il en était maintenant certain; il devenait fou, complètement fou ! Des hommes se promenaient à travers toutes ces bêtes et leur parlaient. Des hommes étranges, au regard de feu, à la peau grise qui faisait tache sur le blanc de la neige. Chaque homme portait un flambeau. Ils flottaient sur la neige. Certains d'entre eux avaient des têtes de rats ou de lézards ou de serpents. Ils entouraient maintenant la maison, se postaient à chaque fenêtre et le regardaient mourir. Et la haine hurlait dans leurs yeux.

Puis la vision disparut. Plus que la neige blanche et légère partout.

Il devenait fou ! Mourir rongé par la démence ! Bien sûr, ces animaux n'existaient pas. Ni ces hommes. Il était le dernier habitant de cette terre mais il allait mourir, vaincu, désespéré, torturé par des souffrances inimaginables.

Il voulut se lever à nouveau mais tout se mit à tourner autour de lui. Tout chavirait. Son corps n'était plus qu'une guenille. Il trébucha dans le fauteuil et tomba à genoux sur le plancher. La soif lui transperçait la gorge. La plaie s'accrochait à son cou et des dents invisibles s'enfonçaient encore plus profondément dans sa chair. Il s'évanouit pendant que le feu du foyer agonisait braise par braise.

Dehors, chacun des millions de flocons, pâles étoiles de mort, annonçait la fin de toutes choses.

Séquence 44.

Il émergea lentement de son cauchemar. La tempête avait pris possession de tout son corps et lui montait à la tête. La folie de la neige s'était emparé de son cerveau qui tourbillonnait en mille flocons déments.

Il se redressa à demi et rampa vers la cuisine. Dans l'obscurité qu'il tâtonnait d'un oeil et d'une main, il tournait, tel un fauve dans sa cage, un condamné à mort dans sa cellule. Il s'arrêta brusquement. Les grignotements avaient repris sous ses pieds. Il demeura un long moment immobile puis se remit à ramper. A chaque mouvement, son genou, son poignet et sa cheville le faisaient se tordre de douleur. La fièvre le submergeait de ses flots brûlants. Il se noyait en elle.

Il s'arrêta devant la fenêtre de la cuisine qui le surplombait en lui jetant l'aumône d'une clarté blafarde.

La tempête au dehors était comme un enfantement, la naissance de la mort universelle. Le vent poussait des vagues blanches qui venaient mourir sur les murs des maisons. Les toits empanachés par la crinière folle de la neige s'enfonçaient irrémédiablement dans le néant immaculé.

Tout autour d'Orval, les murs braquaient sur lui leurs yeux noirs et vides, guettant sa fin. Il se sentait tomber de son courage, de sa dernière résistance, tomber de sa fatigue et de sa fureur.

Le vent se calma soudain, tomba à son tour et lécha longuement la surface de la neige. Par la fenêtre, Orval ne voyait plus une tempête, une simple tempête, mais l'éternité délirante de la fin du monde.

Il tenta de ramper encore un peu. Il allait chercher tout au fond de ses muscles ses dernières forces. Il glissa lentement sur le plancher froid puis s'affala. Son oeil chercha la lumière de la fenêtre. La tempête avait de longs gestes caresseurs. Tout autour de lui, les murs bougeaient, se rapprochaient, se resserraient sur lui pour le coincer dans un étau de mort.

Affalé sur le plancher de la cuisine, il tentait vainement d'atteindre la porte qui conduisait au sous-sol. C'était sa dernière chance. A ce moment, les grignotements reprirent juste sous son ventre. Plus que l'épaisseur d'une planche et le rat pourrait lui creuser le ventre, entrer en lui, parcourir ses viscères et progresser jusqu'au cœur,

puis atteindre la tête. Déjà, il entraînait dans son crâne, chaque coup de dent le rongeaient. Orval revoyait les orbites creusées de Maurice, crucifié par la mort dans les tranchées.

Du bout de l'index, il toucha le bas de la porte. Il lui fallait extraire de ses muscles un peu d'énergie pour atteindre la poignée, la tourner et ouvrir.

Le sursaut, enfin : Les bouts des doigts atteignirent la poignée, glissèrent, se reprirent. Une pression désespérée. La poignée tourna et la porte s'entrouvrit. Pendant de longues secondes, il reprit son souffle. Tapi dans son ventre, le rat guettait, attendait le geste définitif. Orval se hissa sur ses coudes, trouva encore un peu d'énergie dans ses cuisses, dans ses hanches, dans ses jambes et dans ses bras. Il rampa un peu... et encore un peu. Le corps à moitié passé dans l'entrebâillement de la porte, il plongea la tête dans le gouffre noir de l'escalier.

Plusieurs secondes encore, il resta en équilibre, coupé en deux par le seuil de la porte. L'idée était énorme, fastueuse, pleine de délivrance. Il lui fallait réussir à tout prix... pour vaincre ou du moins pour savoir... Enfin !

Encore un coup de genou, encore un mouvement de hanche et son corps bascula de l'avant dans la gueule noire de l'escalier. Il voulut parer la chute. Trop tard. Il glissa, bascula, énorme fracas d'un corps flasque et puis la chute retentissante jusqu'au bas de l'escalier.

Lorsqu'il reprit conscience, la lumière du jour entravait déjà par la fenêtre du sous-sol. Il porta la main à sa tête et la retira pleine de sang. Il voulut bouger mais sa jambe droite était brisée. L'os, cassé en biseau, crevait le muscle du mollet et pointait hors de la chair. Il n'avait pas mal.

Anesthésié par la fièvre, il ne sentait plus de douleur à son bras droit ni à son épaule qui, pourtant, ne voulaient plus obéir. Peu importait. Son idée était encore là, dans le nid chaud de sa cervelle en déroute. Devant lui, la porte de la chambre froide ! Le dernier obstacle...

Il rampa. Atteindre cette porte de métal. Ramper toujours. Encore un peu. Juste un peu. Toucher enfin le but. D'un seul bras, d'une seule jambe, il glissait telle une vipère. D'un seul oeil, il fixait la porte qui s'approchait et s'ouvrait lentement d'elle-même, comme si quelqu'un l'eût poussée de l'intérieur.

La peur et la joie le secouaient. Il entendait dans sa tête le cri rouillé de la porte qui s'ouvrait toujours devant lui.

A bout de forces, il s'affala, reprit son souffle, écouta le silence qui lentement l'écrasait. Pas un grignotement.

Il se hissa sur le bout de ses coudes et là, au fond de la chambre froide, il trouva enfin ce qu'il cherchait. Il voyait enfin :

Un cadavre à demi assis, dévoré presque tout entier, la bouche grande ouverte, les deux orbites creusées jusqu'à la cervelle, regardait Orval du fond de la mort, du creux de l'éternité. Le cadavre dégageait une odeur insoutenable.

Pas de rat ! L'oeil d'Orval s'embrouillait de fièvre. Il ne savait plus très bien si c'était le cadavre de Griselle ou celui de Thérèse. Il ne reconnaissait plus le corps de sa femme qu'il avait tuée la nuit où elle avait voulu le quitter.

Séquence 45.

On n'entendait plus le ronronnement des motoneiges depuis longtemps. Par la fenêtre du sous-sol, le soleil s'éteignait comme une énorme chandelle soufflée par un asthmatique. Affalé sur le plancher, Orval bavait une sorte de bile épaisse. Il n'arrivait pas à vomir la bête qui l'habitait.

Depuis des heures, le rat n'avait pas repris ses grignotements. La maison ne craquait plus. Tout se faisait silence autour d'Orval et ce silence le rendait fou.

Par la porte entrouverte de la chambre froide, l'odeur du cadavre le saisissait à la gorge. Malgré sa fièvre et ses nombreuses blessures, il finit par s'endormir.

Lorsqu'il se réveilla, il jeta un coup d'oeil à la fenêtre: la tempête s'était apaisée. Le vent essoufflé s'était arrêté enfin dans sa course échevelée. La neige avait

cessé de tomber. Le soleil, ravivé par la dispersion des nuages lançait ses feux sur la neige. Un voisin sortait peut-être en faisant une petite tache noire dans l'immensité blanche.

Pas un bruit dans toute la maison. Il voulait se lever, marcher jusqu'à l'escalier, ramper de marche en marche jusqu'à la porte de la cuisine, ouvrir et ramper de nouveau jusqu'à la porte principale puis sortir. Sortir ! Il avait abandonné toute idée de lutte contre le rat qui semblait avoir renoncé lui aussi à l'affrontement final. La bête avait sûrement abandonné sa cachette pour sortir dans l'éclat de la lumière.

Sortir ! Respirer l'air pur ! Ses poumons n'en pouvaient plus d'avaler cet air vicié qui empoisonnait la maison. Il se dressa sur ses deux mains, réussit à s'appuyer sur le plancher. Ses mains étaient ivres de leur solidité et de leur adhérence aux planches de bois franc.

S'il pouvait seulement trouver la force de se rendre à l'escalier et de monter, il serait enfin libéré, vainqueur ! Il pourrait reprendre contact avec la vie, avec le soleil et l'air pur. Ses yeux à demi-fermés, presque aveuglés, s'ouvriraient à la lumière nouvelle. La tempête était finie ! Il se roulerait dans la neige comme dans de la plume.

Il réussit à se mettre à genoux. Aussitôt, le vertige le secoua violemment. Il chancela. Pour reprendre son

équilibre, il plaça un genou devant lui. Mais à bout de forces, il s'affaissa de tout son long sur le plancher glacial.

Il se reposa ainsi un instant la face plaquée contre le ciment froid. Il écouta à nouveau le silence. Quelques craquements montaient de la charpente comme une prière fragile. Pas un grignotement. Alors, comme pour chanter sa victoire, il voulut émettre quelques cris.

Mais il articula dans le vide. Le silence verrouillait l'élan de sa gorge. L'effort de la parole ne réveillait plus que la stridence du cri. La parole coincée y mourait, ne laissant échapper de sa gorge qu'une plainte déraillante. Ses lèvres formèrent un son qui aurait pu être celui d'une bête.

La bouche grande ouverte, les yeux exorbités d'horreur, il constata que le poil de ses bras était devenu plus dense et plus long, une fourrure grise sous laquelle il avait peine à voir sa peau. Au bout de ses doigts, ses ongles ressemblaient à des griffes. Ses dents plus longues agaçaient la chair de ses lèvres. Il avait faim. Il aurait voulu ronger n'importe quoi.

Une pensée qui, quelques secondes plutôt, aurait pu lui paraître ignoble, traversa ce qu'il lui restait de cerveau: il avait envie de dévorer de la chair humaine. Peut-être que le cadavre, derrière la porte, avait encore quelques bons morceaux qu'il pourrait se mettre sous la dent. Mais il ne pouvait plus ramper jusqu'à la chambre froide.

Si seulement le rat pouvait se montrer. Il l'étranglerait et le mangerait. Il pourrait alors posséder son courage et sa force.

Orval fixait la chambre froide guettant l'arrivée du rat. Peu à peu, il vit sortir du cadavre un cortège de dieux mythiques: d'abord, le dieu Ganeça, dieu à tête d'éléphant, vénéré aux Indes, divinité de la sagesse, de la prospérité, de la santé, chevauchant un rat énorme, monstrueux; puis, du temple Deshnuk sortirent des milliers de rats, gras, durs, nourris par des bonzes; ensuite, suivaient les dieux Rudra, Daiku et l'Apollon Sminthéus. Fermant la marche, le roi des rats, Psicharpax. Ils passèrent tous devant Orval sans le regarder et disparurent aussitôt.

Alors, il se sentit léger. Il avait envie de bondir, de planter ses griffes dans le bois des marches, de ronger, de croquer, de dévorer. Il ramassa ses forces et tenta de ramper. Mais comment faire avec ce corps brisé en morceaux?

Dans toutes les fenêtres, le soleil bondissait et entraît. Toute cette lumière aveuglait Orval. Il ne voyait que du noir. Les rayons le blessaient et lui donnaient le vertige. Il rampa encore un peu puis abandonna la partie; se laissa choir à nouveau et roula lentement sur le dos. Il n'avait plus aucune force. Mourir enfin !

Tout était fini.

Comme un insecte blessé, il demeura ainsi sur le dos pendant un temps indéfini. Il ne lui restait que la vague notion de la nuit et du jour. Il lui fallait attendre la mort ou quelque secours imprévu.

Alors, il se mit à espérer comme un insensé. Peut-être qu'un voisin était en train de se frayer un chemin à coups de pelle jusqu'à la maison. Les voisins avaient oublié sans doute leur haine. Peut-être que dans quelques minutes, on forcerait sa porte. On le découvrirait à demi-mort. On l'emporterait dans un grand lit blanc d'hôpital, un lit chaud et moelleux où il reprendrait vie. Tout serait nouveau, neuf, frais et beau. Dans les journaux, on raconterait sa terrible lutte contre le rat et le froid. Il deviendrait un héros !

Mais le doute le reprenait avec son cortège de désespoir et de démence. Il n'y avait plus de voisins. Il était le dernier homme sur la terre. Et même si l'on venait l'arracher à la mort, personne ne pourrait croire une seule minute à son histoire de rat, à son combat insolite, inimaginable. On le traiterait de fou, on l'enfermerait dans une grande chambre blanche, avec un lit blanc et des barreaux noirs à la fenêtre.

Et puis, il ne voulait pas qu'on le voit ainsi, semblable à une bête, avec ses crocs, ses griffes et cette toison qui maintenant lui recouvrait tout le corps et qui

commençait à lui envahir le visage. Sa barbe devenait un masque de poils. Non, tout était fini.

Tout à coup, il vit clairement et nettement le rat sortir de derrière la porte de la chambre froide et trotter sans hâte vers lui. C'était la fièvre sans doute qui lui mettait cette bête dans les yeux. La fièvre, cette fête du délire ! Ce n'était pas possible.

Il le voyait enfin s'avancer vers lui. La bête ne l'avait pas abandonné dans sa solitude. Elle venait peupler son dernier silence. Fidèle à l'ultime rendez-vous.

C'était un gros rat, énorme même, tout noir, sauf la tête, blanche et sertie de deux yeux rouges. Sa patte gauche était à demi-rongée et sa queue n'était plus qu'un moignon. Quelque chose hurla dans les muscles d'Orval. Il aurait voulu enfin trouver la force de se ruer sur la bête et de l'étrangler de ses mains.

Le rat progressait lentement, un rat musclé, à fourrure épaisse et lustrée. Il se mit à tourner et à le flairer de son nez nerveux. Deux longues dents sortaient de sa gueule, des dents très effilées, des crocs voraces. Sa patte droite était couronnée de longues griffes puissantes.

Orval suffoquait de rage et d'impuissance. Il n'arrivait pas à mourir et le rat tournait autour de sa proie avant de lui donner le coup de grâce. Enfin, la bête

s'arrêta à quelques centimètres de la figure. Elle grimpa sur son épaule, s'avança sur sa poitrine, s'arrêta à la place du coeur et se mit à dévorer comme si elle avait toute l'éternité pour déguster.

Orval sentait les crocs s'enfoncer dans sa chair. Il n'avait plus mal. Il était presque mort. Il n'était plus que le souvenir de sa vie. Il ne savait même plus son nom. Torval? Graal? Comme une bête affolée, la tempête s'essouffait, expirait. Il arrivait au bout de la peur. Dans ses oreilles, la chanson blanche des flocons explosait. Il reposait déjà, allongé dans un rêve, son rêve.

Ses yeux rencontrèrent ceux du rat. Il y avait de la pitié dans les prunelles de la bête, une sorte de lassitude aussi. Et même un peu de chaleur... humaine. Cela fit du bien à Orval.

Le vent se faisait caresse. La neige poudroyante s'immobilisait. La lumière se solidifiait et le soleil prenait pied sur l'horizon.

Le rat avait atteint le coeur et le dévorait à grands coups de gueule comme pour en finir au plus vite. Orval n'avait pas mal. La bête en lui s'en allait. Il se sentait redevenir humain. Cette chaleur qui le fouaillait lui redonnait un peu de vie. Peut-être qu'il était le dernier homme sur la terre, la fin de l'humanité. Venait le règne des rongeurs intelligents, supérieurs. La nature suivait son cours. Il n'y avait rien à redire. Le rat avait

précédé l'homme sur la terre. Maintenant, il l'en chassait..

La tempête se pendait au cou des grands sapins bleus et y mourait lentement. Le soleil s'amusait à nouer et à dénouer ses rayons sur le paysage ~~neuf~~. Orval pouvait enfin se reposer et dormir. Il pouvait décider de mourir.

Entre la vie et la mort, Orval revoyait la tempête et dans la tempête des visages passaient, disparaissaient, renaissaient, se noyaient: Thérèse, Griselle, Bibiane, Lambert... le rat.

La tempête s'évanouissait, s'éteignait comme une flamme gigantesque. Orval coulait dans un puits profond d'obscurité. Son âme crevait comme une bulle. Il se recroquevillait dans son agonie, fœtus de la mort. La mort, un os qui traversait sa mémoire.

Le vent affaibli caressait le silence. Calmée, la tempête maintenant assagie, poussait de longs soupirs d'épuisement. Extasié par une nouvelle solitude, étonné de tout ce vide, soulagé par la mort qui s'avavançait, Orval se laissait creuser, investir, envahir par une chaleur inconnue.

On entendait au loin, dans le fond du silence, le ronronnement timide mais victorieux d'une motoneige. Les rafales du vent n'arrivaient plus à cingler la vie qui se couchait lentement dans le ventre d'Orval en refermant sur lui le piège de la mort. Le rat n'existait peut-être que dans sa tête mais il en mourait.

Le jour avait atteint les réverbères. La tempête relâchait son étreinte pour aller mourir dans un souffle léger, presque caresseur. Les arbres rêvaient déjà à des murmures de sève. Le rideau de neige se déchirait, s'effiloçait, se désagrégeait.

Après avoir creusé le coeur, le rat s'attaqua au crâne, le défonça d'un coup de mâchoire et en dévora la cervelle d'une dent rageuse.

La mort, un tunnel, une bouche géante qui aspire. Une cellule toute blanche où on se réveille enfin vivant.

Le soleil enjambait l'horizon. Le printemps était encore possible.